Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Baronne Emmuska Orczy

LE RIRE DU MOURON ROUGE

1917

Lord Tony's Wife

Traduit par Françoise Delle Donne

Table des matières

PROLOGUE

Nantes, 1789

I

– Tyran ! Tyran ! Ah ! les tyrans !

C'était Pierre Adet qui avait parlé, d'une voix à peine plus forte qu'un chuchotement. Son visage exprimait une passion intense et ses mains crispées semblaient vouloir étrangler un ennemi imaginaire ; ces quelques mots simplement murmurés contenaient tant de haine, tant de force, une détermination si impérative, qu'un silence total s'abattit sur tous les garçons du village de Vertou, assis avec lui dans la salle basse de l'auberge *Les Trois Vertus*.

Même l'homme à la redingote déchirée et au pantalon usé jusqu'à la corde, qui, juché sur une table, venait de haranguer l'assistance sur les Droits de l'Homme, s'était arrêté au beau milieu de sa péroraison et regardait Pierre d'un œil inquiet, redoutant cette sombre flamme de haine passionnée, que ses propres paroles avaient contribué à attiser.

Le silence n'avait duré que quelques instants ; le moment d'après Pierre fut debout, et un cri, semblable à celui d'un bœuf égorgé, sortit de ses entrailles.

– Au nom de Dieu ! hurla-t-il, cessons ces vaines palabres. N'avons-nous pas assez discuté pour satisfaire nos consciences angoissées ? L'heure a sonné de frapper ces damnés aristocrates, qui ont fait de nous ce que nous sommes : des ignorants, misérables, écrasés, de pauvres diables vidés de tout sens, juste assez bons pour user nos doigts jusqu'à l'os et nos corps jusqu'à l'épuisement, pour qu'eux puissent se vautrer dans leurs plaisirs et leur luxe. Frappez ! répéta-t-il, tandis que ses yeux lançaient des flammes et que sa respiration devenait

haletante. Frappez ! comme les hommes et les femmes ont frappé ce fameux jour de juillet à Paris. Pour eux, la Bastille représentait la tyrannie – et ils l'ont abattue comme on décapiterait le tyran, et le despote, intimidé et tremblant, a cédé, il a eu peur de la juste fureur du peuple ! Ce qui est arrivé à Paris doit arriver à Nantes ! Le château du duc de Kernogan est notre Bastille ! Attaquons-le ce soir, et si cet arrogant aristocrate se défend, nous raserons sa demeure. Le jour, l'heure, tout nous est propice. Toutes nos dispositions sont prises, les voisins sont prêts. Frappons !

En disant ces mots, il laissa retomber son poing sur la table avec une telle violence que les gobelets et les bouteilles s'entrechoquèrent. Son enthousiasme avait galvanisé tous ses auditeurs ; sa haine et son désir de vengeance avaient obtenu plus en cinq minutes que toutes les belles paroles des agitateurs, envoyés de Paris pour inculquer les idées révolutionnaires à ces paysans à l'esprit borné.

– Qui donnera le signal ? demanda d'une voix calme un homme d'un certain âge.

– Moi ! rugit Pierre.

Il marcha vers la porte et tous se levèrent, prêts à le suivre, entraînés dans cette folle aventure par la volonté d'un seul homme. Ils suivaient Pierre comme un troupeau de moutons ; c'était vraiment une vision extraordinaire !

Et tout cela avait été provoqué par la mort de deux pigeons... Ce fait, en apparence insignifiant, avait été l'étincelle qui avait mis le feu à toutes ces passions qui couvaient depuis un demi-siècle. Voici ce qui s'était passé :

Antoine Melun, le charron, qui devait épouser Louise Adet, la sœur de Pierre, avait piégé un couple de pigeons dans les bois

du duc de Kernogan. Il ne voulait pas ces pigeons, il l'avait fait uniquement pour affirmer ses droits d'homme libre. Il était pauvre, certes, mais pas plus que des centaines d'autres paysans des environs. Mais il payait tant d'impôts et de taxes que le très maigre profit qu'il tirait de son misérable lopin de terre prenait toujours le chemin de l'agent du fisc, alors que M. le duc de Kernogan ne contribuait pas d'un sol aux charges de l'État. Il ne restait donc au charron pour subsister que ce que voulaient bien lui laisser de blé et de seigle, après s'être gavés, les pigeons de M. le duc.

Antoine Melun n'avait nullement l'intention de manger les pigeons, il voulait seulement faire savoir au duc que ni Dieu, ni la nature n'ont décidé que les animaux et les oiseaux d'un bois seraient la propriété exclusive d'un homme, plutôt que d'un autre. Le régisseur en chef de Kernogan le surprit, rentrant chez lui avec son butin.

Antoine fut arrêté pour braconnage et vol et passa en jugement à Nantes, sous la présidence de M. le duc de Kernogan. Et c'est précisément pendant que l'homme à la redingote usée discourait sur les Droits de l'Homme et du Citoyen devant un groupe de villageois réunis dans la salle de l'auberge de Vertou, que quelqu'un apporta la nouvelle qu'Antoine Melun avait été condamné à être emprisonné sa vie durant.

Cette nouvelle agit comme un soufflet sur le feu, et la haine de Pierre Adet pour les aristocrates devint un véritable brasier. Tous les hommes, mus par un même sentiment de révolte devant cette infortune, se rallièrent autour de leur chef. Ce rôle revenait tout naturellement à Pierre, sa haine pour le duc étant plus directe et active que la leur. Il avait également plus d'instruction que les autres. Son père, le meunier Jean Adet, l'avait envoyé à l'école à Nantes et, à son retour de la ville, le curé de Vertou s'était intéressé à ce garçon éveillé et lui avait

appris le peu de philosophie et de littérature qu'il savait lui-même. Plus tard, Pierre découvrit les écrits de Jean-Jacques Rousseau et apprit par cœur le *Contrat Social.* Il lisait également les articles de Marat dans l'*Ami du Peuple,* et avec son ami Antoine Melun ils conclurent que ni Dieu, ni la nature n'avaient eu l'intention de laisser mourir de faim les uns, tandis que les autres profitaient de tous les biens de ce monde.

Pierre Adet gardait toutes ces idées pour lui, sans en parler ni à son père, ni à sa sœur, ni à M. le curé ; mais ses ruminations allaient bon train et, quand le prix du pain avait monté à quatre sous, il avait murmuré des imprécations contre le duc de Kernogan. Ces imprécations étaient devenues des menaces ouvertes, dès que des prix de famine avaient atteint tout le district, et aux premiers signes de la famine elle-même, qui s'était fait sentir à Vertou, la haine de Pierre contre le duc avait tourné en une furie sans bornes contre toute la noblesse de France.

Il gardait toujours le silence vis-à-vis des siens. Seul son père était au courant. Le vieux meunier voyait de sombres nuages traverser le front de son fils et surprenait les imprécations qui échappaient à Pierre, pendant qu'il travaillait pour le seigneur qu'il abhorrait. Mais Jean Adet était un sage et il connaissait l'impuissance des mots venant d'un vieil homme qui essayerait d'éteindre l'esprit de rébellion chez les jeunes. C'était comme si une faible main avait voulu arrêter le cours d'un torrent.

Il veillait toutefois. Soir après soir, une fois le travail des champs terminé, Pierre se rendait à l'auberge et, pendant des heures, lui et les autres hommes de Vertou discouraient sur l'arrogance des aristocrates, leur injustice, les péchés de M. le duc et de sa famille, la conduite honteuse du roi, l'immoralité de la reine. Des hommes mal vêtus vinrent de Nantes et même de Paris pour haranguer ces villageois et leur en raconter encore

sur les innombrables torts des aristocrates envers le peuple, et leur farcir la tête avec des plans destinés à en finir une bonne fois avec tous ces hommes et ces femmes qui s'engraissaient de la sueur du peuple et qui tiraient leur luxe de la faim et de la peine des paysans comme eux.

Pierre absorbait ces discours par tous ses pores : il en faisait sa raison de vivre. Sa haine et sa passion se nourrissaient de ces paroles et toute sa personne était consumée par un désir effréné de vengeance et par l'espoir de triompher un jour de ceux qu'on lui avait appris à craindre.

Aussi, dans cette étroite et sombre salle d'auberge, les hommes de Vertou, l'esprit enfiévré, s'étaient réunis en conseil et les clameurs et les cris s'étaient changés en murmures et en chuchotements derrière les portes barricadées et les fenêtres closes. Les hommes échangeaient des signes impérieux lorsqu'ils se rencontraient dans les rues du village et se lançaient des coups d'œil énigmatiques pendant leur travail ; des villages voisins arrivaient, au milieu de la nuit, des hommes qui repartaient comme ils étaient venus. Les espions de M. le duc ne voyaient rien, ne devinaient rien. M. le curé en vit plus et le vieux Jean Adet devina beaucoup de choses, mais tous deux restèrent muets, car ils savaient bien que toutes leurs paroles seraient vaines. Alors survint la catastrophe.

II

Pierre poussa la porte de l'auberge et sortit. Un violent coup de vent le frappa au visage. La nuit était noire comme de l'encre. Au loin, les lumières de la ville dansaient dans la tempête.

Sans hésiter, Pierre avança dans la nuit. Sa petite troupe le suivait en silence. Dégrisés par l'air frais, les vapeurs du cidre et la chaleur de la salle basse n'obscurcissaient plus leur vue et n'enflammaient plus leurs esprits.

Ils savaient où Pierre se dirigeait. Durant tout l'été, dans la salle malodorante de l'auberge, derrière les portes et fenêtres bien closes, tout avait été minutieusement préparé et ils n'avaient plus qu'à suivre celui qu'ils avaient alors unanimement élu comme chef. Ils le suivaient, les mains enfouies dans les poches de leurs misérables vêtements, têtes baissées pour lutter contre la fureur du vent.

Pierre allait tout droit vers le moulin, où il vivait avec son père et où justement, à cette heure, Louise pleurait de toutes les larmes de son cœur l'injuste condamnation de son fiancé, Antoine Melun.

Derrière le moulin se trouvait la maison d'habitation et, un peu plus loin, se dressaient de petits bâtiments de ferme. Jean Adet, le meunier, possédait un lopin de terre, et si les impôts n'avaient pas toujours englouti tout l'argent provenant de la vente du seigle et du foin, la famille Adet aurait pu vivre à l'aise.

Une pente abrupte montait vers une petite hauteur, d'où l'on pouvait embrasser d'un vaste coup d'œil les villages des environs.

Pierre contourna le moulin et, sans se soucier si les autres le suivaient toujours, il marcha vers la droite en longeant un sentier bordé de peupliers qui menait vers le sommet de la colline, autour de laquelle se groupaient les bâtiments délabrés de la ferme.

La tempête cinglait violemment les troncs hauts et rigides des arbres, qu'elle courbait profondément, et chaque petite branche dénudée gémissait et soupirait comme si elle souffrait. Glacés jusqu'à la moelle dans leurs misérables vêtements, les hommes suivaient dans une sombre détermination, les dents serrées, le cœur dévoré de haine et de fureur.

Ils atteignirent ainsi le haut de la petite montée. Une vaste grange et un groupe de meules de paille se dressaient dans l'obscurité, toutes noires contre le ciel sombre de cette nuit d'orage. Pierre se tourna vers la grange ; ceux qui se trouvaient en avant du groupe le virent s'enfoncer dans cette masse qui prenait dans la nuit un aspect inquiétant.

Soudain, des étincelles jaillirent dans toutes les directions et, l'instant d'après, les hommes distinguèrent la silhouette de Pierre, debout au milieu de la grange, une torche allumée à la main. Ils savaient ce qu'il allait faire maintenant, car tout avait été si longuement préparé que même ces esprits dépourvus de toute imagination prévoyaient ce qui allait se passer. Et pourtant, au moment où l'heure suprême allait sonner, et où Pierre, brandissant la torche, allait donner le signal qui mettrait le feu à la révolte qui grondait dans le pays, leurs cœurs semblaient devoir s'arrêter. Ils retenaient leur souffle et leurs mains calleuses se portaient à leur gorge, comme pour en

arracher cette affreuse sensation oppressante qui ressemblait tant à la peur.

Mais Pierre, lui, n'avait aucune hésitation et, quand il sortit de la grange, tous purent voir que ses mains ne tremblaient pas et que son pas était assuré. Des rafales de vent agitaient parfois sa torche qui lançait des étincelles, lui brûlant les mains, et, tandis que les autres, saisis de crainte, s'écartaient, Pierre avançait vers la meule de paille la plus proche.

Une nouvelle fois il brandit sa torche en l'air et un éclair de triomphe brilla dans ses yeux. Il tourna son regard vers l'obscurité, qui se dressait impénétrable hors du cercle de lumière, semblant vouloir arracher à la nuit noire tous ses secrets, tout l'enthousiasme et l'agitation, les passions et la haine qu'il aurait voulu enflammer, comme il allait embraser la meule de paille. Soudain il abaissa la flamme vers la première meule :

– Êtes-vous prêts, mes amis ? cria-t-il.

– Oui ! Oui ! répondirent-ils sans entrain, à voix basse.

La torche toucha la paille sèche, qui se mit aussitôt à crépiter ; le vent avivait l'incendie et des gerbes de flammes grimpaient le long de la meule. Un nouveau coup de vent amena gaiement le feu jusqu'au sommet. Mais Pierre n'attendit pas que le premier brasier fût complètement consumé ; déjà il atteignait la seconde meule et y mettait également le feu ; puis ce fut le tour de la troisième, et ainsi de suite. En l'espace de quelques instants, toute la colline parut embrasée.

Des cris, des jurons, des rires forcés fusèrent de toutes parts, mêlés à des serments de vengeance. La mémoire, telle une sorcière, parcourait invisible l'obscurité et venait toucher chaque cerveau enfiévré de son bâton malfaisant. Chaque

homme, se souvenant d'un outrage, d'une injustice, brandissait un poing menaçant dans la direction du château de Kernogan, dont les lumières luisaient faiblement au-delà de la Loire. Partout retentissaient des cris : « Mort aux tyrans ! Les aristos à la lanterne ! Plus de famine ! Plus d'injustice ! Égalité ! Liberté ! À mort les aristos ! »

– En avant ! hurla Pierre.

Et lançant sa torche à terre, il courut de nouveau vers la grange, suivi de tous les autres. À l'intérieur se trouvaient les pauvres armes que les malheureux paysans, démunis de tout, avaient réunies ; des faux, des bâtons, des haches et des scies, enfin tout ce qui pouvait servir à détruire le château de Kernogan et à terroriser le duc et sa famille. Au-dehors, la tempête alternativement attisait le feu ou menaçait de l'éteindre. Par moments la lumière était telle que l'on pouvait distinguer le moindre brin d'herbe, la forme d'une pierre ou l'eau d'une flaque, étincelante comme une opale ; tandis qu'à d'autres moments, une obscurité aussi noire que l'encre envahissait tout, estompant les contours des maisons et recouvrant d'un épais manteau hommes et choses.

Pierre, sans prendre garde ni à la lumière ni à l'obscurité, insensible au froid ou à la chaleur, procédait avec calme et méthode à la distribution de ce primitif attirail de guerre à ces hommes qui étaient maintenant plus que prêts pour faire le mal. En remettant à chacun son arme il savait trouver le mot juste, reçu par une oreille avide, des mots qui savaient attiser le désir de vengeance là où il sommeillait, ou le ranimer chez ceux qui l'avaient étouffé !

– Souvenez-vous ! Souvenez-vous, mes amis ! criait-il avec exaltation ; rappelez-vous chaque coup, chaque injustice, chaque malheur ! Souvenez-vous de votre misère et de sa richesse, de vos croûtes de pain sec et de ses repas succulents,

de vos hardes et de ses vêtements de soie et de velours ; rappelez-vous vos enfants affamés, vos mères souffrantes, vos femmes écrasées de soucis et vos filles accablées par le travail. N'oubliez rien de tout cela ce soir, mes amis, et exigez à la grille du château de Kernogan, de son arrogant propriétaire œil pour œil et dent pour dent !

D'assourdissants cris de triomphe saluèrent cette péroraison, les hommes brandirent haches, bâtons, faux et faucilles, et leurs mains tendues vers Pierre s'unirent dans un nouveau serment de fraternité vengeresse.

III

Soudain, en jouant vigoureusement des coudes et des mains, Jean Adet, le meunier, apparut, se frayant un chemin jusqu'à son fils.

– Malheureux, cria-t-il, que te proposes-tu de faire ? Où allez-vous tous ?

– À Kernogan ! hurlèrent-ils en réponse.

– En avant, Pierre ! Nous te suivons ! crièrent quelques-uns avec impatience.

Mais Jean Adet qui, malgré son âge, était encore très vigoureux, avait saisi Pierre par le bras et l'entraînait vers un coin éloigné de la grange.

– Pierre, dit-il sur un ton d'autorité, je t'interdis au nom de l'obéissance et du respect que tu me dois, ainsi qu'à ta mère, de faire un pas de plus dans cette folle aventure. J'étais sur la route, rentrant à la maison, quand l'incendie et les cris insensés de ces malheureux garçons m'ont prévenu qu'une catastrophe se préparait ! Pierre, mon fils, je t'ordonne de déposer cette arme.

Pierre, qui pourtant adorait son père et s'était toujours montré un fils respectueux, se dégagea brutalement de l'étreinte du vieillard.

– Père, s'écria-t-il, ce n'est pas l'heure d'intervenir. Nous sommes tous des hommes et savons ce que nous faisons. Ce que

nous voulons accomplir cette nuit a été mûrement réfléchi depuis des semaines et des mois. Je t'en conjure, père, laisse-moi, je ne suis plus un enfant et j'ai du travail à faire.

– Plus un enfant ? s'exclama le vieil homme, en se tournant d'un air suppliant vers les garçons qui, maussades et silencieux, avaient assisté à cette petite scène. Plus un enfant ? Mais vous êtes tous encore des enfants, mes gars. Vous ne savez pas ce que vous faites, vous ne connaissez pas les conséquences terribles que votre folle escapade aura pour nous tous, pour le village, oui ! et toute la contrée. Croyez-vous vraiment que le château de Kernogan va se livrer à quelques malheureux bougres sans armes, comme vous ? Mais même à quatre cents, vous n'arriverez pas jusqu'à la cour du château. M. le duc a eu vent depuis quelque temps de vos réunions bruyantes à l'auberge et il a auprès de lui, depuis des semaines, une garde armée, stationnée dans la cour du château ; une compagnie d'artillerie et deux canons montés sur l'enceinte. Mes pauvres garçons, vous allez droit au désastre ! Je vous en supplie, rentrez chez vous ! Oubliez l'aventure de cette nuit ! Seuls de grands malheurs pour vous et les vôtres peuvent résulter de tout cela.

Ils avaient écouté en silence les paroles vibrantes de Jean Adet. Son autorité paternelle commandait le respect, même aux plus violents. Mais tous sentaient qu'ils avaient été trop loin pour reculer maintenant ; la saveur anticipée de la vengeance avait été trop douce pour y renoncer si facilement. La forte personnalité de Pierre, son éloquence chaleureuse, sa force persuasive avaient plus de poids sur leurs esprits que les sages conseils du vieux meunier. Pas un mot ne fut proféré, mais d'un geste instinctif, chaque homme serra son arme encore plus fortement et tous se tournèrent vers leur chef pour attendre ses ordres.

Pierre avait également écouté sans mot dire le discours de son père, s'efforçant de cacher l'anxiété qui dévorait son cœur,

de peur que ses camarades ne se laissent influencer et que leur ardeur n'en soit refroidie. Mais quand Jean Adet eut cessé de parler et que Pierre vit chaque homme étreindre son arme, un cri de triomphe s'échappa de ses lèvres.

– Tout cela est inutile, père ! cria-t-il, nous sommes décidés. Une armée d'anges descendus du ciel ne pourrait arrêter notre marche vers la victoire et la vengeance !

– Pierre !… supplia le vieillard.

– C'est trop tard, répondit Pierre fermement ; en avant, mes gaillards !

– Oui ! En avant ! En avant ! s'exclamèrent quelques-uns, nous avons déjà perdu trop de temps comme ça.

– Mais, malheureux garçons, insista le père, qu'allez-vous faire ? Vous n'êtes qu'une poignée, où allez-vous ainsi ?

– Tout droit à la croisée des chemins, père, répondit Pierre. L'incendie des meules, pour lequel je te demande humblement pardon, est le signal convenu qui amènera tous les hommes à notre rendez-vous, ceux de Goulaine et des Sorinières, ceux de Doulon et de Tourne-Bride. Ne crains rien ! Nous serons plus de quatre cents et une compagnie de mercenaires ne saurait nous faire peur. N'est-ce pas, les gars ?

– Non ! Non ! hurlèrent les hommes. Et ils ajoutèrent à voix basse :

– Il y a eu trop de parlotes déjà et nous avons perdu un temps précieux. Le père voulut insister encore, mais personne n'écoutait plus le vieux meunier. Un mouvement général vers la descente de la colline s'était amorcé, et Pierre, tournant le dos à son père, prit la tête de la colonne. Au sommet, le feu brûlait

déjà plus doucement ; de temps en temps, une petite flamme sortait encore de la braise mourante et s'agitait dans la nuit. Une sombre lueur rouge éclairait les bâtiments de la ferme et le moulin, ainsi que la masse d'hommes qui se mouvait lentement le long du sentier, tandis que d'épais nuages de fumée s'agitaient dans la tempête. Pierre marchait la tête haute. Il ne pensait plus à son père et il ne se retourna même pas pour voir si les autres les suivaient. Il en était sûr ; comme les meules de paille, ces hommes étaient devenus la proie d'un feu dévorant. Les flammes de leur propre passion les mordaient au cœur et ne les abandonneraient plus jusqu'à leur assouvissement dans la victoire ou dans la défaite.

IV

Le duc de Kernogan venait à peine de terminer son dîner lorsque le régisseur en chef, Jacques Labrunière, entra et lui apprit qu'une foule en délire, composée de paysans de Goulaine et de Vertou, ainsi que des villages environnants, s'était rassemblée à la croisée des chemins, où il s'était tenu des discours révolutionnaires et qu'elle était actuellement en marche vers le château, hurlant, chantant et brandissant des armes hétéroclites, principalement des faux et des haches.

– La garde est à sa place, je pense ? fut la seule réponse du duc en apprenant cette nouvelle, qui n'était pas imprévue pour lui.

– Tout est parfaitement en ordre pour la sauvegarde de monseigneur, de mademoiselle, ainsi que du château, répliqua d'un ton calme le régisseur.

En entendant prononcer le mot « mademoiselle », le duc, qui était confortablement installé dans un des grands fauteuils au milieu du hall imposant de Kernogan, pâlit et se leva brusquement, une expression d'angoisse dans les yeux.

– Ma fille ! s'écria-t-il d'un ton précipité. Oh ! mon Dieu ! Labrunière, j'avais complètement oublié…

– Quoi, monsieur le duc ? s'écria le régisseur affolé.

– Mlle de Kernogan doit être sur le chemin du retour ; elle a passé la journée chez Mme la marquise d'Herbignac et devait

être rentrée vers huit heures… Si jamais ces diables rencontrent sa voiture sur la route…

– Monsieur le duc a tort de s'inquiéter, interrompit Labrunière avec précipitation ; je vais ordonner qu'une demi-douzaine d'hommes partent immédiatement à cheval pour se porter à la rencontre de mademoiselle et l'escorter jusqu'au château.

– Oui, oui, mon brave, que le nécessaire soit fait à l'instant même ! murmura le duc d'une voix défaillante. (L'idée que sa fille pouvait courir de graves dangers l'avait anéanti.) Je ne vivrai pas jusqu'à son retour. Faites vite ! vite !

Labrunière sortit en courant pour prendre les mesures nécessaires, laissant le duc le visage enfoui entre ses mains tremblantes, dans un état de prostration complète.

Il connaissait parfaitement la haine de ces paysans envers lui et sa famille.

C'est pour cette raison que le duc avait mis sur pied, à ses frais, une compagnie d'artillerie stationnée dans l'enceinte du château. Avec l'arrogant mépris des aristocrates pour les paysans qu'il n'avait pas encore appris à craindre, il s'était refusé à prendre d'autres mesures, telles qu'interdire les réunions au village par exemple, ne voulant pas donner à la populace la satisfaction de leur montrer la moindre inquiétude.

Mais de savoir justement sa fille Yvonne sur les routes ce soir, exposée à cette même foule apparemment prête à agir, lui faisait envisager maintenant les choses d'une tout autre manière. Des insultes, des outrages, pire peut-être, pouvaient atteindre l'unique enfant de cet aristocrate. Sachant qu'elle ne pouvait attendre ni pitié, ni le moindre esprit chevaleresque de la part de ces gens, le duc, au milieu de son château inviolable,

ressentait pour sa fille les craintes les plus violentes qu'un homme puisse éprouver.

Quelques instants après, Labrunière revint et s'efforça de rassurer son maître.

– Monseigneur, j'ai donné l'ordre de seller les six meilleurs chevaux ; les hommes prendront le raccourci à travers champs vers la Gramoire, pour intercepter la voiture de mademoiselle avant quelle atteigne la croisée des chemins. Je suis sûr qu'il n'y a pas lieu de s'alarmer, ajouta-t-il avec empressement...

– Que Dieu vous entende, Labrunière ! murmura le duc. Savez-vous de combien d'hommes se compose la foule ?

– Pas exactement, monseigneur. Camille, mon assistant, qui m'a apporté les nouvelles, rentrait à cheval à travers les herbages il y a une heure environ. Il aperçut un grand incendie du côté du moulin d'Adet, le ciel était entièrement embrasé par une lueur sinistre ; il a poussé sa monture vers le sommet de la colline, derrière la ferme du meunier. Il a entendu des cris, mais personne ne paraissait vouloir éteindre le feu. Il est alors descendu de cheval et s'est faufilé entre les bâtiments pour éviter d'être aperçu. Protégé par l'obscurité, il a vu le vieux meunier et son fils en train de distribuer des faux, des bâtons et des haches à une foule de garçons qu'ils excitaient au combat. Il a surpris également Pierre Adet qui disait que l'incendie était un signal convenu, que lui et ses camarades devaient rencontrer les hommes des villages voisins à la croisée des chemins et que quatre cents d'entre eux marcheraient sur Kernogan pour piller le château.

– Bah ! s'écria le duc, d'un ton plein de mépris et d'exécration, une poignée d'imbéciles qui donneront beaucoup de travail demain au bourreau. Quant à cet Adet et à son fils, ils

me paieront tout cela, je peux le leur garantir… Si seulement ma fille était rentrée ! ajouta-t-il avec un soupir déchirant.

V

En effet, si le duc de Kernogan avait eu le don de double vue, son angoisse eût été mille fois plus grande. Au moment même où le régisseur faisait de son mieux pour rassurer son maître au sujet de la sécurité de Mlle de Kernogan, sa voiture se dirigeait bon train venant du château d'Herbignac, précisément vers cette croisée des chemins, rendez-vous de quelques centaines de paysans exaltés et qui projetaient de faire tout le mal que leurs esprits obtus pouvaient imaginer.

La tempête soufflait toujours avec autant de violence et maintenant une forte pluie s'était mise à tomber. L'enthousiasme des pauvres diables avait considérablement diminué. Soixante étaient venus de Goulaine, quarante des Sorinières et trois douzaines de Doulon. Ils s'étaient ralliés en grande hâte lorsqu'ils avaient aperçu le signal convenu, armés de piques et de pelles. Leurs villages étant plus près de là que celui de Vertou, ils étaient arrivés très excités et pleins d'entrain au rendez-vous avant les autres, au moment même où ceux-ci écoutaient encore les vaines exhortations de Jean Adet. Mais l'attente sous la pluie torrentielle avait rafraîchi leur ardeur en même temps que leurs vêtements s'étaient imbibés d'eau, et le retard de leurs compagnons commençait à les inquiéter.

Malgré cela, cette troupe restait très dangereuse, et la prudence aurait dû dicter à Mlle de Kernogan de donner l'ordre à son vieux cocher de faire demi-tour et de retourner à Herbignac, plutôt que de continuer. En effet, un de ses piqueurs, envoyé en éclaireur, était revenu disant qu'une foule armée était rassemblée au dit lieu et qu'il serait très imprudent d'avancer.

Déjà, depuis un moment, on pouvait percevoir une clameur dominant le bruit de la voiture et des chevaux. Le cocher avait arrêté l'équipage en attendant le retour du piqueur envoyé en avant. Au récit de ce dernier, qui ajouta qu'il avait entendu des imprécations et des menaces contre Sa Seigneurie et que l'incendie aperçu de loin avait été sans doute le signal de la révolte, la prudence commandait le retour.

À ce moment, mademoiselle sortit la tête de la portière pour demander ce qui se passait. En apprenant les nouvelles et voyant que ses gens conseillaient la retraite, elle se moqua de leur couardise.

– Jean-Marie, appela-t-elle en s'adressant dédaigneusement au vieux serviteur au service de son père depuis cinquante ans, ne me dites pas que vous craignez vraiment cette populace !

– N… non, mademoiselle, ne vous en déplaise, rétorqua le vieillard, piqué dans son amour-propre par cette raillerie, mais j'ai la responsabilité de votre sécurité et nos paysans ont un bien mauvais esprit depuis quelque temps.

– Continuez ! C'est un ordre, et vous devez obéir, répondit Mlle de Kernogan d'un ton péremptoire, qu'un petit rire joyeux adoucissait. Si mon père apprenait qu'il y a des émeutes sur la route, il mourrait d'inquiétude de ne pas me voir revenir. Fouettez les chevaux, mon brave. Personne n'osera attaquer la voiture.

– Mais, mademoiselle…, voulut protester le cocher.

– Ah ça ! l'interrompit-elle impatiemment. Va-t-on me désobéir ? Si vous ne respectez pas mes ordres, Jean-Marie, vous n'avez plus qu'à vous joindre à cette bande !

Le vieux serviteur ne put qu'obéir à cette sévère réprimande. Il essaya de pénétrer du regard le rideau aveuglant de pluie qui cinglait son visage et agaçait les chevaux. Mais l'éblouissement des lanternes de la voiture l'empêchait de voir loin dans l'obscurité. Il eut quand même la sensation qu'une masse humaine avançait vers l'équipage et que les cris et bruits venant de cette foule excitée s'étaient considérablement rapprochés depuis un moment. Sans doute les rebelles avaient-ils aperçu les lumières et ils avançaient maintenant vers la voiture. Jean-Marie ne pouvait que trop deviner quelles étaient leurs intentions.

Mais il avait des ordres et l'idée d'y manquer ne l'effleurait même pas. Il fit donc ce qu'on lui commandait et d'un coup de fouet il mit au galop ses chevaux, d'admirables bêtes très nerveuses, qui obéissaient au moindre signe. Mlle de Kernogan se laissa retomber sur les coussins, satisfaite d'avoir été obéie et nullement inquiète.

Quelques minutes après, à peine, elle ressentit une brusque secousse ; la voiture venait de faire un bond terrible. Les chevaux s'étaient cabrés, puis avaient bronché ; des clameurs assourdissantes s'élevaient de toutes parts, des hommes hurlaient et juraient. Au choc de leurs armes contre la voiture se mêlaient le sifflement du fouet, le piétinement des chevaux et le bruit sourd des corps tombant dans la boue. Les lanternes de la voiture avaient été arrachées et brisées, mais malgré l'obscurité, Yvonne de Kernogan avait l'impression de voir des visages grimaçants et défigurés par la haine se presser contre les portières. En dépit de cet indescriptible désordre, la voiture continuait d'avancer. Jean-Marie était comme rivé à son poste, ainsi que le postillon et les quatre piqueurs. Jouant du fouet et avec des paroles encourageantes, ils pressaient les chevaux d'avancer dans la foule, renversant et piétinant les hommes, sans égard pour les vies humaines, sourds à tous les blasphèmes

et à toutes les malédictions lancés contre eux et les occupants de la voiture, dont la populace ignorait encore l'identité.

Mais l'instant d'après, la voiture s'arrêta net et un cri sauvage couvrit les gémissements des blessés :

– Kernogan ! Kernogan !

– Ah ! suppôts du diable, cria le cocher. Vous regretterez tout cela et pleurerez des larmes de sang le reste de votre vie, c'est moi qui vous le dis. Mademoiselle est dans la voiture. Quand M. le duc apprendra ce qui s'est passé, il y aura du travail pour le bourreau…

– Mademoiselle est dans la voiture ! interrompit une voix rauque, sur un ton brutal, allons voir ça…

– Oui ! Oui ! allons tous la voir, hurla la foule, en ajoutant une bordée d'injures.

À l'intérieur de la voiture, Yvonne de Kernogan osait à peine respirer. Elle était assise toute droite, serrant sa pèlerine autour de ses épaules. Ses yeux agrandis, non par la peur, mais par la surexcitation, fixaient l'obscurité au-delà de la vitre. Elle ne voyait rien, mais sentait la présence de cette foule hostile qui avait réussi à maîtriser le cocher et était décidée à lui faire du mal.

Mais elle appartenait à une race qui n'avait jamais compté la lâcheté parmi ses nombreux défauts. Durant ces courts instants où elle savait que sa vie ne tenait qu'à un fil, elle n'avait ni crié, ni perdu connaissance. Soudain la portière fut violemment ouverte et elle put distinguer vaguement des formes humaines qui s'agitaient. Elle demeura sans bouger, mais quand elle se sentit brusquement saisie au poignet elle dit calmement, avec un léger frémissement dans la voix :

– Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ? Un rire brutal fut la réponse.

– Qui nous sommes, ma charmante dame ? s'écria celui qui lui avait saisi le poignet et se trouvait maintenant à moitié hissé dans la voiture, nous sommes ceux qui trimons toute notre vie, sans jamais manger à notre faim, tandis que des gens comme vous voyagent dans de belles voitures et mangent plus qu'ils n'en peuvent. Ce que nous voulons ? Mais simplement le spectacle d'une si charmante dame comme vous, renversée dans la boue comme le sont nos mères et nos femmes, quand il leur arrive de se trouver sur le passage de votre voiture. N'est-ce pas cela, mes amis ?

– Oui-da ! répondirent-ils avec convoitise. Dans la boue, la demoiselle ! Sors-la, Adet ! Laisse-nous voir de quoi elle aura l'air, la figure dans la boue ! Vite, sortons-la !

Mais l'homme qui avait été ainsi apostrophé n'obéit pas immédiatement. Tenant toujours le poignet de la jeune fille, il l'attira contre lui et soudain lui jeta un de ses bras rude et barbouillé de poussière autour de la taille ; soulevant de l'autre son capuchon, il lui maintint son fin visage à hauteur du sien.

Yvonne de Kernogan n'était certes pas une lâche, mais au contact atroce de cet homme, elle fut saisie d'une peur si intense qu'elle faillit perdre connaissance. Malheureusement, elle n'eut pas cette chance et devait garder de cette scène un souvenir qui hanterait toute sa vie. Elle ne pouvait distinguer le visage de l'homme, mais sentait son haleine brûlante sur ses joues et l'odeur âcre de ses vêtements trempés monter vers elle. Elle pouvait entendre ses chuchotements rauques, car pendant l'espace de quelques secondes il la tint serrée contre lui, dans une étreinte qui lui sembla plus terrifiante que celle de la mort.

– Juste pour vous punir, ma gente dame, murmura-t-il avec un tel accent qu'elle fut secouée d'un frisson d'horreur, pour vous punir de ce que vous êtes, fière, méprisante, de la race des tyrans, un tyran en herbe vous-même, pour chaque malheur que nos femmes ont dû supporter et pour tout le luxe dont vous avez joui, je vous embrasserai sur les lèvres, sur les joues, je couvrirai votre visage et votre col blanc de baisers qui seront comme autant de marques indélébiles. Ces baisers, qui vous viennent de quelqu'un qui vous déteste et vous exècre, vous brûleront pour le reste de votre vie comme un souvenir infâme. Celui qui vous tient à sa merci n'est qu'un pauvre paysan, que vous considérez comme la lie de la terre.

D'horreur Yvonne avait fermé les yeux et on l'entendait à peine respirer, mais à travers sa demi-pâmoison, elle put malgré tout percevoir ces mots cruels et subir la souillure atroce, car cet être, qu'elle haïssait et craignait comme le diable, possédé par l'esprit du mal, couvrait maintenant son visage et sa gorge de baisers ardents.

Son souvenir s'arrêta là ; heureusement pour elle, un profond évanouissement suivit cette épreuve abominable. Quand elle reprit connaissance, elle était revenue au château et reposait entre les bras de son père. Un murmure confus parvenait jusqu'à ses oreilles. Petit à petit elle put comprendre ce qui se disait. Jean-Marie, le postillon et les piqueurs étaient en train de faire au duc, qui les harcelait de questions, le récit de ce qui s'était passé. Ces hommes ignoraient naturellement tout du drame poignant qui s'était joué à l'intérieur de la voiture. Tout ce qu'ils savaient était qu'une foule brutale, composée d'une centaine d'hommes, avait entouré l'équipage, agitant des bâtons et des faux ; qu'ils avaient fait des efforts désespérés pour briser ce groupe menaçant et continuer la route à tout prix, mais que quelques-uns de ces diables, plus audacieux que les autres, avaient saisi les chevaux et maîtrisé les fidèles serviteurs. Croyant tout perdu, ceux-ci n'avaient eu comme principal souci

que de protéger mademoiselle. Jean-Marie avait voulu descendre de son siège et tirer les pistolets de ses bottes pour repousser les assaillants, quand heureusement ils avaient perçu au loin au bruit de galop malgré l'effroyable tumulte de la canaille en délire. Jean-Marie avait pensé immédiatement que ce devait être une compagnie de soldats de Sa Seigneurie, venue à leur rencontre. Cela lui avait donné des forces nouvelles et l'inspiration de commander au postillon Carmail de tirer en l'air ou même dans la foule, peu importait. Ce coup de feu avait eu un effet magique sur les chevaux déjà affolés. Ils s'étaient cabrés et, d'un bond formidable, avaient fendu la foule, mais heureusement que le cocher les avait parfaitement en main. Les cavaliers qui s'approchaient à toute allure leur avaient lancé des cris d'encouragement qu'ils avaient pu distinguer au-dessus de l'indescriptible mêlée générale. Fouettant ses chevaux, le cocher n'avait rien vu d'autre que la tête de ses bêtes, mais les autres serviteurs déclarèrent que la panique avait été incroyable et que des hommes avaient été écrasés, tandis que d'autres disparaissaient dans la nuit.

Ce qui était arrivé après, aucun de ces hommes ne le savait. D'un train endiablé l'équipage avait volé jusqu'au château sans se retourner.

VI

Si M. le duc avait eu la haute main sur la justice et la distribution des peines, sans aucun doute le bourreau de Nantes aurait eu fort à faire. De nombreuses arrestations avaient eu lieu le lendemain, la moitié de la population mâle de la contrée était compromise dans cette jacquerie manquée et la prison de la ville ne suffisait pas pour contenir tout ce monde.

Une cour de justice, présidée par le duc et composée d'une demi-douzaine d'hommes plus ou moins directement sous ses ordres, prononça contre les révoltés des jugements sommaires qui devaient être exécutés, aussitôt que les mesures nécessaires auraient été prises pour cette mise à mort collective. Nantes était devenue une ville remplie de lamentations : les paysannes, mères, filles et épouses des condamnés, venues de leurs villages, en appelant à la clémence de M. le duc, assiégeaient la cour de justice improvisée, s'accrochant aux grilles de la prison, portant leurs clameurs devant la résidence du duc et à l'archevêché. La foule des malheureuses, que les laquais étaient impuissants à contenir et à maîtriser, pénétra de force dans ces palais, sollicitant le droit d'en appeler directement à M. de Kernogan qui tenait entre ses mains la vie de leurs hommes.

La municipalité de Nantes se tenait à l'écart de cette conjoncture tragique et les conseillers et hauts fonctionnaires de la ville s'enfermèrent avec leur famille dans leurs maisons, pour n'être pas témoins des scènes poignantes qui se déroulaient sans cesse à la cour de justice et autour de la prison. Le maire lui-même était impuissant à remédier à cet état de choses, mais on apprit plus tard qu'il avait envoyé un courrier secret à Paris, auprès de M. de Mirabeau, qui était un de ses amis personnels,

avec un rapport détaillé sur cette jacquerie et lui rendant compte des représailles horribles que le duc de Kernogan se proposait de faire. Il avait ajouté une requête pressante pour que, émanant des plus hautes autorités, viennent des ordres pour atténuer autant que possible les rigueurs de M. le duc.

Le pauvre roi Louis XVI, terrorisé maintenant par l'Assemblée nationale et ébloui par l'éloquence de M. de Mirabeau, n'était que trop disposé à faire des concessions à l'esprit démocratique du jour, et souhaitait que la noblesse fût également prête à faire de même. Il envoya donc une lettre personnelle au duc, lui ordonnant de montrer de la compréhension et de la pitié pour ces jeunes paysans égarés, dont la loyauté et la fidélité, insistait le roi, pourraient être sûrement regagnées par un geste de clémence.

À l'ordre du roi, il ne pouvait être désobéi et le même trait de plume qui devait envoyer une cinquantaine de paysans à la mort, leur accorda la liberté et le pardon magnanime du duc. Mais la seule exception à cette amnistie générale fut pour Pierre Adet. Les serviteurs du duc avaient témoigné l'avoir vu ouvrir la portière et se tenir un bon moment à moitié hissé dans la voiture, probablement pour terroriser mademoiselle. Celle-ci refusait soit de confirmer, soit de rejeter cette déclaration. On avait trouvé Yvonne de Kernogan, sans connaissance, dans le fond de la voiture en arrivant au château et depuis elle était très malade. Des médecins, appelés en hâte de Paris, avaient constaté un violent choc nerveux et on supposait qu'elle avait perdu tout souvenir des événements terribles de cette nuit.

Mais dans sa soif de vengeance, le duc de Kernogan était très satisfait de constater que c'était apparemment la présence de Pierre Adet dans l'intérieur de la calèche qui avait occasionné la mystérieuse maladie de sa fille, ainsi que cette déchirante expression de terreur qui, depuis, ne quittait plus son regard. De ce fait, M. le duc était resté implacable en ce qui concernait

cet homme et eu égard aux sentiments d'un père outragé, aussi bien le maire de Nantes que les hauts fonctionnaires de la ville avaient approuvé à l'unanimité la condamnation d'Adet.

Cependant l'exécution de Pierre, le fils de Jean Adet, le meunier de Vertou, n'avait pu avoir lieu pour la simple raison qu'il avait disparu et que les plus minutieuses recherches à travers toute la campagne, dans un rayon considérable, n'avaient donné aucun résultat. L'un des piqueurs, qui accompagnait mademoiselle cette nuit fatale, avait déclaré que, lorsque le cocher, à l'approche de la colonne de renfort, avait finalement réussi à dégager la voiture, il avait cru voir Pierre Adet tomber à la renverse du marchepied et être écrasé par les roues arrière. Mais on n'avait pas retrouvé son corps parmi tous ceux qui gisaient morts sur la route et que les hommes et les femmes du village étaient venus reconnaître, pour les ensevelir et les pleurer.

Pierre Adet avait disparu. Mais la vengeance du duc avait besoin d'une proie. L'outrage qu'il croyait avoir été infligé à sa fille demandait un châtiment exemplaire, et s'il ne pouvait obtenir la mort du coupable, alors il aurait celle de son plus proche parent. C'est ainsi que son père, le meunier Jean Adet, fut jeté en prison. N'était-il pas lui-même compromis dans cette émeute ? On l'avait vu et entendu sur la colline, cette nuit, avec les rebelles. Camille, le régisseur en second, en avait témoigné. Il fut donc décidé qu'il serait d'abord gardé comme otage, jusqu'au retour de son fils. Mais apparemment, Pierre Adet avait fui le pays ; de plus, il ignorait à coup sûr tout de l'horrible situation dans laquelle sa folie avait précipité son père. Certains pensaient qu'il avait pris le chemin de Paris, où ses talents et son instruction lui vaudraient une place prépondérante, dans l'actuelle course vers l'égalité de tous les hommes. Quoi qu'il en soit, nul n'entendit plus parler de lui, et le duc de Kernogan, poursuivant son implacable vengeance, fit pendre le meunier, pour un crime supposé, dont son fils aurait été l'auteur.

Le malheureux vieillard mourut, protestant de son innocence jusqu'à son dernier souffle. Mais l'indignation et la révolte, devant une injustice aussi criante, furent noyées dans la marée montante de la Révolution, qui augmentait de puissance à chacun de ces actes de tyrannie et de terreur, où les innocents et les coupables étaient immolés dans un même bain de sang et de larmes.

PREMIÈRE PARTIE

Bath, 1793

1

La lande

I

Par une sombre fin d'après-midi de novembre, à l'heure où, venant de la Manche, le brouillard étend son triste manteau sur les marais, les vallées et les collines et où les derniers feux du coucher de soleil hivernal s'estompent vers l'ouest, deux hommes chevauchaient sur une route solitaire.

– Sûrement nous ne pouvons plus être très loin maintenant ? dit l'un.

– Encore un peu de patience, m'sieu ; vingt minutes, et nous sommes arrivés.

– Vingt minutes, mordieu ! s'exclama l'autre. Je suis en route depuis ce matin, et tu m'avais dit que ce n'était pas loin.

– Ce n'est pas loin, m'sieu, mais nous ne sommes pas des cavaliers ni vous ni moi, et nous avançons lentement.

– Comment monterais-je mieux une bête si lourde ? Et en plus, dans cette satanée boue où mon cheval enfonce jusqu'aux genoux. Moi-même je suis trempé jusqu'aux os dans votre sale brouillard.

L'autre ne répondit pas. Il était en effet peu enclin à la conversation et toute son attention paraissait concentrée sur le

simple fait de se maintenir en selle et de garder sa monture dans la bonne direction. Il marchait quelques mètres en avant de son compagnon, se tenant maladroitement sur le cheval, les épaules voûtées, la tête projetée en avant, les genoux tournés vers l'extérieur. Ses mains s'accrochaient tantôt aux rênes, tantôt au pommeau de la selle dans un geste ridicule, propre à ceux qui ne savent pas monter. Son aspect, comme d'ailleurs son bizarre accoutrement (une vareuse d'ouvrier, un mauvais chapeau, un pantalon de velours très usagé et des bottes de pêcheur) dénotaient le vagabond qui traîne dans les cours d'auberges et relais de poste le long des routes, guettant l'occasion de gagner quelques sous par un travail qui n'exige aucun effort pénible et qui ne risque pas de l'entraîner trop loin de ses lieux d'élection. Son parler grasseyant, chaque fois qu'il ouvrait la bouche, révélait un individu originaire de l'ouest du pays.

Son compagnon, par contre, était de toute évidence un étranger. Il était grand, fortement charpenté, avec de larges épaules, de grandes mains et de grands pieds. Une tête carrée sur un cou épais et court, tout dénotait le physique d'un homme de la classe ouvrière, tandis que ses vêtements élégants (un grand manteau à cape admirablement coupé, des culottes de peau et une paire de bottes en beau cuir) dénotaient sinon un gentilhomme, du moins quelqu'un d'une classe aisée. Plus adroit à se maintenir en selle que l'autre, il ne semblait pas cependant tout à fait à son aise, bien qu'il fît de très gros efforts pour paraître un honnête cavalier, en train de faire sa promenade dans une des rues élégantes de la ville. Son anglais était courant, mais accusait parfois un fort accent français.

II

Les deux hommes avaient emprunté une route secondaire, une bifurcation de l'artère principale qui menait de Bath à Weston. Autrefois, il y a cinquante ans peut-être, cette route servait au trafic intense des malles de poste desservant toute la région et principalement Chelwood, Redhill, le marché de Stanton et la foire à Norton. Depuis, les courriers ayant progressivement diminué, cette route, si belle autrefois, était tombée en désuétude. On avait négligé de la réparer et les trous et les crevasses innombrables l'avaient transformée en un chemin presque impraticable, aussi bien à cheval qu'à pied. De plus, une boue épaisse la recouvrait durant de longs mois de l'année. Tout y était à l'abandon.

Les alentours étaient aussi arides et désertiques que la route, l'atmosphère paraissait imprégnée d'une tristesse encore accrue par l'heure crépusculaire. On ne pouvait rien distinguer à travers le brouillard, mais tout laissait supposer que même en plein jour, il n'y avait pas plus de manifestation de vie que maintenant. Pas la moindre habitation à des lieues à la ronde ; le bétail n'y venait certes pas, car il n'y avait pas de prairies et, en dehors de quelques misérables touffes d'une herbe pauvre et, par-ci, par-là, quelques bouquets d'arbres chétifs, tout n'était que désolation dans cette région.

Dans certaines parties de l'Europe, notamment en Espagne du Nord, on trouve de vastes étendues de ce genre, mais en Angleterre leur rareté augmente encore l'impression de solitude totale. Cette partie du Somersetshire en était justement un exemple frappant, en cette année de grâce 1793. Malgré la proximité de la joyeuse ville de Bath, située à vingt milles seulement de là, et celle de Bristol, éloignée de trente milles, cette région était restée sauvage et perdue dans son isolement sévère, tout imprégnée de sa primitive grandeur.

III

Les voyageurs étaient arrivés à un point où le chemin descendait en pente douce jusqu'au niveau de la rivière Chew, à quelques milles de là. À mi-hauteur de la descente, on pouvait apercevoir le seul signe de vie de toute la région, une faible lumière qui brillait au loin. Le silence était impressionnant ; même l'air paraissait immobile. Seul le faible murmure venant d'une petite rivière, qui cheminait dans son lit rocailleux vers quelque lointain fleuve, se faisait entendre.

– Encore cinq minutes et nous sommes, à l'*Auberge Basse,* dit le bonhomme, en réponse à une interrogation impatiente de son compagnon de route.

– Oui, si nous ne nous rompons pas le cou avant dans cette maudite obscurité, répliqua l'autre, dont le cheval venait de trébucher, manquant de précipiter dans la boue son maladroit cavalier.

– J'ai autant envie que vous d'arriver, m'sieu, observa laconiquement le paysan.

– Je pensais que tu connaissais le chemin, grommela l'étranger.

– Eh bien ! je vous ai conduit sans accroc à travers la nuit, répliqua l'autre. J'me trompe peut-être mais vous aviez l'air rudement embêté à Chelwood, m'sieu ; qui d'autre vous aurait amené ici à cette heure de la nuit, j'aimerais le savoir, et de plus par ce sale temps, hein, dites ? Vous vouliez aller à l'*Auberge Basse* et ne saviez comment y arriver. Aucun des autres types, à

Chelwood, ne voulait vous aider à trouver vot' chemin. J'vous ai amené à c'te auberge. Alors… Hep-là ! Hep-là ! Holà, ma belle ! Ah ! la maudite bête, holà !

Et pendant les quelques instants qui suivirent il concentra toute son attention pour se maintenir en selle, ce qui paraissait une entreprise difficile. Ils étaient arrivés.

La petite lumière qu'ils avaient aperçue de loin se révéla être celle d'une lanterne accrochée au-dessus du porche en bois d'une petite maison que l'on distinguait à peine dans le brouillard. Construite à l'angle de la route, d'où une étroite allée partait vers les marais, le tout s'estompait dans l'obscurité.

C'était une maisonnette laide, carrée comme une boîte, en pierre grise, la façade s'alignant en bordure du chemin et l'arrière flanqué de quelques dépendances. Au-dessus du porche, une pancarte très ordinaire était suspendue, portant en lettres blanches sur fond noir l'inscription *L'Auberge Basse*. De chaque côté, ainsi qu'au premier étage, on apercevait deux fenêtres, dont les volets étaient clos.

L'ensemble était vraiment peu attrayant et, à part la faible lumière de la lanterne et quelques rayons filtrant à travers les interstices des volets, tout avait l'air mort.

IV

Après certaines difficultés pour se faire obéir de leurs chevaux, nos deux voyageurs purent enfin s'arrêter et descendre sans incident. L'étranger regardait autour de lui, scrutant l'obscurité. L'endroit en effet était sinistre, peu accueillant, et faisant penser à un repaire de voleurs et de coupe-jarrets. Le

silence de la lande, noyée dans cet épais brouillard, avait quelque chose de tellement lugubre qu'il fut parcouru par un frisson d'épouvante.

– Tu es sûr que c'est ici ? demanda-t-il.

– Vous n'avez qu'à lire la pancarte, rétorqua l'autre avec rudesse.

– Tiens les chevaux pendant que je rentre.

– J'peux pas, m'sieu. Je n'en ai jamais tenu deux à la fois. Et si i'se mettent à ruer et à vouloir s'enfuir ?

L'étranger, dont l'humeur s'était apparemment beaucoup aigrie par suite des fatigues du voyage, eut un geste d'impatience.

– S'échapper ? Idiot, s'écria-t-il, je te romprai le cou si quoi que ce soit arrive à ces bêtes. Je ne pourrais pas rentrer à Bath sans mon cheval, et crois-tu que je veuille passer la nuit ici dans ce trou perdu ?

Et, sans attendre d'autres protestations du rustre, il se tourna vers la porte de l'auberge et frappa avec sa cravache trois coups d'abord, suivis de deux autres. Un instant après, on entendit un bruit formidable de verrous et de chaînes, la porte s'entrouvrit et une voix timide demanda :

– Est-ce vous, m'sieu ?

– Pardieu, qui d'autre pourrait-ce bien être ? grommela l'étranger. Ouvrez vite, la femme, je suis transi de froid.

Et d'un coup de pied il poussa la porte et entra. Une femme se tenait dans le corridor mal éclairé. Au passage de l'étranger, elle lui fit une révérence.

– Tout va bien, m'sieu, dit-elle. Le capitaine est dans la salle. Il est arrivé de Bristol au début de l'après-midi.

– Il n'y a personne d'autre ici, j'espère, demanda l'étranger sèchement.

– Non, personne, m'sieu. Ce n'est pas encore l'heure. La maison est à vous jusqu'à minuit. Après ça, il y aura pour sûr du mouvement, je pense. Deux cargaisons de liqueurs et de drap sont arrivées la nuit dernière à Watchet. Le capitaine a dit qu'il y en a pour une fortune. Les chevaux les amèneront aux premières heures du jour…

– Ça va bien, interrompit l'étranger. Donnez-moi quelque chose à manger et un pot d'ale chaude. Et attendez, ajouta-t-il, n'auriez-vous pas une sorte de grange où mon homme puisse laisser reposer les chevaux ? Je resterai une heure environ.

– Oui, oui, m'sieu, je m'occuperai de tout, répondit la femme.

– Fort bien ; veillez à tout cela et que l'homme et les chevaux aient à boire et à manger.

– Entendu, m'sieu. Par ici, je vous prie. Et je m'occuperai de vot' homme tout de suite après. Tout droit par le corridor, m'sieu, la salle est à droite. M. le capitaine vous attend.

En disant ces mots elle referma la porte d'entrée avec précaution, puis suivit l'étranger jusqu'à la salle.

Au-dehors on pouvait entendre une voix inquiète qui poussait encore quelques « Holà, les bêtes », bien superflus en vérité, car les deux bidets épuisés n'étaient que trop heureux de trouver un peu de repos.

2

L’Auberge Basse

I

Un homme se tenait tapi dans un renfoncement de la petite salle, une chope à la main, buvant à petites gorgées de l’ale chaude.

Il était impossible d’imaginer un être ayant moins l’apparence d’un marin et on pouvait se demander pourquoi on l’appelait « le capitaine ». Il était petit, maigre, avec un visage délicat et des mains fines. Il semblait mal à l’aise dans ses vêtements grossiers et ses frêles épaules paraissaient pouvoir à peine supporter le poids de la rude vareuse d’une coupe très ordinaire. Ses jambes grêles remplissaient mal les grosses bottes qui lui montaient jusqu’à mi-cuisse. Ses cheveux plats, parsemés de nombreux fils d’argent et qu’il portait noués sur la nuque avec un ruban de satin noir à l’ancienne mode, s’harmonisaient bien mal avec le reste de sa toilette. Un chapeau à grands bords, comme celui d’un marin, mais avec une calotte plus haute, semblable à ceux portés par les paysans bretons, reposait sur le banc à ses côtés.

Quand l’étranger entra, il le salua brièvement et en français.

La salle, mal aérée, était remplie de relents de tabac, de bière et de nourriture. Il y faisait chaud et le voyageur, transi

jusqu'aux os, laissa échapper une exclamation de bien-être en se tournant vers l'âtre où brûlait un feu joyeux. Il ôta son chapeau et son grand manteau et présenta l'un après l'autre ses pieds à la flamme, tout en essayant de réchauffer ses mains engourdies.

« Le capitaine » prêtait peu d'attention à ses gestes. Il demeurait assis, silencieux et quasi immobile, son seul mouvement consistant à absorber de temps à autre une gorgée de bière. Mais chaque fois que ses yeux clairs et perçants rencontraient le nouveau venu, son regard s'arrêtait rapidement sur sa tenue élégante, sa redingote bien coupée, son gilet rayé et ses fines bottes, et une lueur de mépris, rapide comme l'éclair, y étincelait, vite éteinte par les paupières qui retombaient pour dissimuler cette expression furtive.

– Lorsque la femme m'aura apporté de quoi boire et manger, nous pourrons parler, dit l'étranger après un moment. Ces malheureuses bêtes doivent se reposer et j'ai une bonne heure devant moi.

Il parlait également en français et sur un ton autoritaire, presque arrogant, ce qui alluma dans les yeux du « capitaine » une nouvelle flamme de mépris, attisée par la haine et la cruauté. Mais il ne répondit rien et continua à boire en silence. Pendant toute une demi-heure, les deux hommes ne prêtèrent plus la moindre attention l'un à l'autre, comme si aucun d'eux n'avait fait ce long parcours jusqu'à cet endroit dans le seul but de s'entretenir.

Entre-temps, la femme avait déposé sur la table un plat de mouton en ragoût, du pain, du fromage et un pot d'ale poivrée. L'étranger se mit à manger avec grand appétit. Après s'être rassasié, il se leva et, tirant un banc dans le renfoncement de la salle où se tenait le « capitaine », il s'assit dans l'ombre, d'où seul, son profil émergeait.

– Maintenant, citoyen Chauvelin, dit-il en s'adressant à son voisin sur un ton cordial où perçait cependant une certaine condescendance, je suis prêt à t'écouter.

II

Chauvelin avait visiblement tressailli en s'entendant interpeller avec ce mélange d'arrogance et de familiarité. Il n'y avait pas si longtemps encore, un seul de ses mots, un seul de ses regards suffisait à faire trembler les gens. Ses silences avaient fait palpiter des cœurs d'effroi. Il était alors le tout-puissant président du Comité de salut public, le bras droit du citoyen Robespierre, le fin limier n'ayant pas son pareil pour dépister un malheureux « suspect » jusqu'à son repaire le plus caché. Ses yeux clairs savaient violer tous les secrets de l'âme et son flair infaillible devinait la trahison avant même qu'elle fût conçue. Il y a un an à peine, d'un seul mot il avait envoyé à la guillotine des quantités d'hommes et de femmes. Sur un seul signe de lui, la machine impitoyable du Comité de salut public s'était mise en mouvement, sévissant à la moindre suspicion, aussi bien contre les innocents que les coupables, ou assouvissant sa propre haine contre tous ceux qu'il considérait comme les ennemis de cette Révolution sanglante qu'il avait contribué à déchaîner. Et maintenant ni sa présence, ni son silence n'avaient le pouvoir de troubler l'assurance d'un simple parvenu.

Mais, à la dure école du succès et de l'échec par laquelle il avait passé depuis dix ans, il y avait une leçon qu'Armand, ci-devant marquis de Chauvelin, avait apprise : celle du contrôle de soi-même. Il avait frémi du ton familier de l'étranger, mais ni un mot, ni un geste n'avaient trahi ses sentiments.

– Ce que j'ai à t'apprendre peut se dire en moins de temps que tu n'as mis à manger et à boire, citoyen Adet.

En entendant prononcer ce nom, l'autre saisit brusquement le bras de Chauvelin comme pour l'avertir, tandis qu'il jetait un regard rapide et inquiet autour de lui.

– Tais-toi donc ! murmura-t-il précipitamment, tu sais bien que ce nom ne doit jamais être prononcé ici en Angleterre. Je suis Martin-Roget maintenant, ajouta-t-il, en dominant sa peur aussi vite qu'elle était venue.

Et en reprenant de nouveau son ton de supériorité :

– Tâche de ne pas l'oublier.

Chauvelin dégagea lentement son bras de l'étreinte. Son visage pâle était vide de toute expression. Seules ses lèvres minces s'étaient crispées.

– J'essayerai de m'en souvenir, citoyen, répliqua-t-il avec un étrange sifflement dans la voix ; j'essayerai de me souvenir qu'ici, en Angleterre, tu es un aristo à l'égal de tous ces maudits Anglais, que le diable pourrait bien précipiter dans les profondeurs de la mer !

– Ah ! répondit Martin-Roget en riant complaisamment, cela ne m'étonne pas que tu les haïsses, citoyen Chauvelin. Toi aussi, tu étais un aristo ici en Angleterre et il n'y a pas si longtemps, je pense, l'envoyé spécial auprès de Sa Majesté le Roi, n'est-ce pas ? Jusqu'à ce que tu aies eu cette histoire avec un de ces satanés Anglais, ce qui t'a fait devenir… ce que tu es maintenant.

En disant ces mots, il redressa son grand corps et toisa le petit homme qui se tenait près de lui, un sourire ironique et

méprisant sur les lèvres. Il crut déceler une menace dans l'attitude de Chauvelin, mais tellement imbu de lui-même et de son importance, il avait envie de se mesurer avec cet homme qui, après avoir été puissant et redouté de tous, était maintenant pour lui le symbole de la faillite et de la disgrâce. Mais peut-être demeurait-il quand même dangereux et il était imprudent de le défier. Martin-Roget voulut en avoir le cœur net.

– Sans vouloir t'offenser, citoyen Chauvelin, reprit-il d'un ton protecteur qui fit de nouveau sursauter le « capitaine ». Je ne voulais pas blesser ta susceptibilité. Je désirais seulement te prévenir que ce que je fais ici ne regarde personne et que je ne suis prêt à supporter ni la moindre critique, ni la plus petite intervention dans mes affaires !

Chauvelin, qui souvent dans le passé n'avait pas hésité à envoyer d'un simple signe de tête un homme à la guillotine, ne répliqua rien à cette arrogante réprimande. Son corps frêle eut l'air de se ramasser davantage. Il passa sur son visage sa main maigre et semblable à une griffe, comme pour effacer toute expression qui eût pu paraître en contradiction avec l'humilité de son personnage actuel.

– Je n'avais pas pensé non plus à t'offenser, citoyen Martin-Roget, dit-il d'une voix doucereuse ; ne combattons-nous pas pour la même cause : la gloire de la République et la destruction de ses ennemis ?

Martin-Roget soupira d'aise ; la bataille était gagnée. Il se sentait, après cet acte de soumission venant d'un homme jadis tout-puissant, plus fort qu'il n'avait jamais été. Il redevint jovial et protecteur.

– Bien entendu, bien entendu, répondit-il aimablement en se penchant de nouveau vers le feu. Nous sommes deux fidèles

serviteurs de la République, et je peux t'aider à effacer ta disgrâce, citoyen, en te confiant un rôle actif dans le travail que j'ai entrepris. Et maintenant, quelles sont les nouvelles ? ajouta-t-il avec le ton condescendant du maître s'adressant à son domestique pris en faute, puis pardonné.

– J'ai conclu tous les arrangements concernant le bateau, dit Chauvelin tranquillement.

– Ah ! voici de bonnes nouvelles ! Quel bateau est-ce ?

– C'est un bâtiment hollandais. Le capitaine et l'équipage sont tous hollandais.

– C'est dommage, s'exclama Martin-Roget. Un capitaine et un équipage danois auraient été plus sûrs.

– Je n'ai pas pu trouver de bateau danois prêt à courir ces risques, répliqua sèchement Chauvelin.

– Bon. Et alors, ce bateau hollandais…

– Il s'appelle le *Hollandia* et fait le commerce du sucre. Mais je suppose que son capitaine fait beaucoup plus de contrebande que de commerce régulier. En tout cas il est prêt à assumer tous les risques pour la somme que tu as fixée et à tenir sa langue en cas de besoin sur toute l'affaire.

– Pour deux mille francs ?

– Oui.

– Et d'amener le *Hollandia* jusqu'au Croisic ?

– Sur ton ordre.

– Y a-t-il un logement convenable à bord, pour une dame et sa servante ?

– Je ne sais pas ce que tu appelles convenable, dit Chauvelin d'un ton sarcastique que l'autre n'entendit pas ou feignit de ne pas entendre, et je ne sais ce que tu appelles une « dame ». Le logement à bord sera suffisant pour deux hommes et deux femmes.

– Quel est le nom du capitaine ? demanda Martin-Roget.

– Un nom étranger, répliqua Chauvelin. Cela s'écrit K.u.y.p.e.r. Le diable seul sait comment cela se prononce.

– Très bien. Est-ce que le capitaine a compris exactement ce que je désire ?

– D'après ce qu'il m'a dit, le *Hollandia* jettera l'ancre à Portishead le dernier jour de ce mois. Toi et tes invités pourrez monter à bord n'importe quel jour, à ta convenance, après cette date. Le bateau sera à ta disposition et prêt à partir une heure après votre arrivée, tous les papiers sont en ordre. À bord, il y aura une cargaison de sucre venant des Indes néerlandaises, à destination d'Amsterdam, destinataire mijnheer van Smeer. Tout est parfaitement en règle. Des aristos français à bord, des émigrés en route pour l'armée des princes.

– Il n'y aura aucune difficulté ici en Angleterre.

– Et aucune au Croisic, ajouta Martin-Roget. Cet homme ne court aucun risque.

– Le capitaine n'est pas tout à fait de cet avis, répliqua Chauvelin. Les Français n'accueillent pas actuellement à bras ouverts les navires et les équipages hollandais, si je ne me trompe ?

– Sûrement pas. Mais au Croisic, avec le citoyen Adet à bord…

– Je pensais que ce nom ne devait pas être prononcé ici, répliqua Chauvelin d'un ton sec.

– Tu as raison, citoyen, chuchota rapidement l'autre, cela m'a échappé. Il s'était levé d'un bond ; son visage était devenu très pâle. Toute son attitude s'était transformée et l'aisance et l'arrogance avaient fait place à l'inquiétude et à la terreur. Il marcha vers la fenêtre en essayant d'étouffer le bruit de ses pas sur le parquet inégal.

III

– Redoutes-tu quelque espion, citoyen Roget ? interrogea Chauvelin en haussant les épaules.

– Non. Il n'y a personne à l'exception d'un pauvre type de Chelwood qui m'a amené jusqu'ici. Les habitants de cette maison sont sûrs. Ils ont assez de secrets à garder pour eux-mêmes.

Il était évident qu'il essayait de se rassurer lui-même, mais il restait sur le qui-vive. D'un geste fébrile il poussa les volets et regarda au-dehors dans la nuit.

– Holà ! cria-t-il.

Mais il ne reçut aucune réponse.

– Il a commencé à pleuvoir, reprit-il plus calmement ; je suppose que le bonhomme a trouvé un refuge auprès des chevaux à l'écurie.

– Très probablement, répondit laconiquement Chauvelin.

– Si tu n'as plus rien à me dire, continua Martin-Roget, je crois que je ferais mieux de songer à mon retour. Pluie ou pas pluie, je voudrais être à Bath avant minuit.

– Un bal ou un souper chez une de tes duchesses ? interrogea l'autre en ricanant. Je les connais.

Martin-Roget n'accorda aucune attention à ce sarcasme.

– Comment vont les choses à Nantes ? demanda-t-il.

– Merveilleusement ! Carrier est comme un fauve en liberté. Les prisons débordent. L'excédent des condamnés et des suspects remplit les caves et les entrepôts partout le long des quais. Les prêtres et autres vermines sont gardés sur des bateaux hors d'usage, en amont du fleuve. La guillotine ne chôme pas une seule minute et l'ami Carrier craint seulement qu'elle ne résiste pas à un pareil travail. Aussi a-t-il inventé une nouvelle manière extraordinaire pour se défaire d'un seul coup d'une foule d'indésirables. Tu en as sûrement entendu parler, citoyen ?

– Oui, j'en ai entendu parler, répliqua l'autre brièvement.

– Ça a commencé avec un tas de prêtres réfractaires. Après avoir réquisitionné une vieille gabare, Carrier a demandé à un constructeur de bateaux de pratiquer une demi-douzaine de sabords dans la cale. Le type a hésité, ne sachant pas à quoi cela pouvait servir. Mais Foucaud et Lamberty, des agents du proconsul, tu les connais, lui expliquèrent qu'on craignait un

coup de main royaliste et que la gabare, remorquée, allait descendre la Loire jusqu'à un des confluents navigables. Il s'agissait de couler le bateau au milieu de la rivière, pour empêcher le passage des rebelles. Satisfait de cette explication, on mit cinq charpentiers au travail. Tout était prêt vers le milieu du mois dernier. Je connais la femme Pichot qui tient une petite taverne en face de la Sècherie. Elle a vu la gabare remonter le fleuve jusqu'au bateau, où étaient enfermés les vingt-cinq prêtres du diocèse de Nantes depuis plus de deux mois, au milieu des rats et autres créatures aussi nocives qu'eux-mêmes. Un merveilleux clair de lune avait transformé la Loire en un ruban d'argent. Foucaud et Lamberty gênaient les opérations et Carrier leur avait donné des instructions précises, ils attachèrent deux par deux les calotins pour les transférer sur la gabare. Il paraît même que les prêtres étaient fort contents de s'en aller, ils en avaient assez des rats, je suppose. La seule chose qui leur déplaisait était d'être fouillés, car certains avaient réussi à cacher, lors de leur arrestation, des objets en argent, tels que des crucifix, des ornements d'église, etc. Ils n'étaient pas contents de s'en séparer. Mais Foucaud et Lamberty leur enlevèrent tout, sauf les vêtements indispensables, et d'ailleurs là où ils allaient, le minimum pouvait suffire ! Foucaud, cette brute avare et égoïste, s'en est mis plein les poches, paraît-il. Je parie qu'il prendra lui-même un de ces jours le chemin de la Loire.

Chauvelin s'était levé. D'un pas rapide, il se dirigea jusqu'à la table, sur laquelle était posée la chope que la femme avait apportée pour Martin-Roget. Il but d'un trait ce qui restait de bière. Il avait parlé sans s'interrompre d'un ton froid et sans que l'atrocité de son récit ait amené sur son visage la moindre expression d'horreur. Toute urbanité apprise au contact de la Cour avait disparu de son visage, ainsi que toute trace du gentilhomme qu'il avait été, laissant la place au révolutionnaire qu'il était devenu, soit par intérêt, soit par conviction. Le ci-devant marquis de Chauvelin, l'ambassadeur de la République à

la cour de St. James était devenu le citoyen Chauvelin, intégré à la canaille qu'il avait choisi de servir. Il était un de ces révolutionnaires assoiffés de sang qui avaient souillé la noble cause de la Liberté et de la Fraternité en l'immolant. Il fit claquer ses lèvres qu'il essuya du revers de sa manche, puis mit les mains dans les poches de son pantalon, un air de sauvage satisfaction sur son pâle visage.

Martin-Roget n'avait fait aucun commentaire à ce récit. Assis près du feu, il avait écouté le « capitaine » avec attention et, maintenant même, il ne montrait pas le moindre signe d'impatience. Immobile, les mains jointes, toute son attitude indiquait un intérêt concentré et presque douloureux.

Au bout d'un moment, Chauvelin reprit son récit.

– J'étais à la taverne de la mère Pichot, cette nuit-là, continua-t-il ; j'ai vu la gabare, tel un cercueil flottant, descendre tout doucement le fleuve, escorté par un petit bateau. Lors de son passage à la Samaritaine, les canons de la batterie fluviale lui ont fait sommation de s'arrêter, car Carrier avait interdit toute navigation en amont et en aval de la Loire jusqu'à nouvel ordre. Foucaud, Lamberty, Fouquet et O'Sullivan, l'armurier, se trouvaient dans la petite embarcation et ils ramèrent jusqu'au ponton. Vailly, le canonnier en chef, leur fit une nouvelle sommation. Mais ils devaient sans doute avoir une autorisation écrite du proconsul, car on leur permit le passage. Malgré les nuages qui couvraient la lune à ce moment-là, Vailly, resté aux aguets, a pu voir la gabare descendre encore plus loin et finalement disparaître de sa vue. Continuant sa route par Chantenay et Trentemoult, la gabare atteignit, juste après Cheviré, le point où la Loire s'étend sur une largeur de près de six cents mètres.

Il s'arrêta de nouveau pour observer avec une joie cruelle son auditeur, qui l'écoutait immobile.

– Et alors ?

La question avait été proférée d'une voix rauque, à demi étouffée et il était impossible de discerner si c'était l'horreur, l'excitation ou simplement la curiosité qui motivaient cette sorte d'aboiement.

Chauvelin partit d'un éclat de rire.

– Alors…, continua-t-il avec nonchalance, moi j'étais trop loin en amont du fleuve pour voir quoi que ce soit et Vailly n'a rien pu voir non plus, mais il a tout entendu ! D'ailleurs d'autres gens, qui se trouvaient sur les berges à cet endroit-là, ont également pu entendre.

– Et qu'ont-ils entendu ? interrompit Martin-Roget.

– D'abord les coups de marteau, quand on ouvrit les sabords pour laisser entrer l'eau, répondit Chauvelin, puis les hurlements de vingt-cinq prêtres en train de se noyer.

– Et il n'y eut aucun rescapé ?

– Pas un seul.

De nouveau Chauvelin riait. Il avait une manière de rire très particulière, ironique et presque sèche, comme si les malheurs des autres le remplissaient de joie. Il n'avait pas été sans remarquer le tressaillement qui avait agité son interlocuteur à son récit, et bien que Martin-Roget craignît de laisser paraître sa répulsion, sachant que seul celui qui sait rester impassible en toutes circonstances peut vaincre tous les obstacles et gravir les échelons du succès, son attitude exprimait maintenant l'indicible horreur qu'il éprouvait devant ce crime épouvantable, si complaisamment relaté.

IV

Un profond silence remplissait maintenant la salle basse, interrompu seulement de temps à autre par le crépitement du bois humide qui flambait dans l'âtre et par le bruit d'un volet mal attaché que le vent rabattait contre la fenêtre, comme poussé par la main invisible d'un fantôme.

Martin-Roget, de plus en plus penché vers le feu qui n'arrivait plus à le réchauffer, se savait observé par son compagnon qui le dominait en ce moment de nouveau. Malgré l'échec, l'humiliation et la disgrâce, ni le cœur, ni la volonté de cet homme n'avaient jamais fléchi. Il était resté aussi fanatique et dépourvu de toute pitié qu'auparavant et tenait pour une trahison envers la Patrie et la République le moindre mouvement de pitié ou d'humanité envers une victime de cette Révolution sanglante qu'il aimait comme son enfant.

Martin-Roget essaya donc de surmonter cette indescriptible horreur qui avait glacé son cœur au récit de ce crime sans nom, perpétré contre des hommes sans défense. Il ne voulait se trahir ni par un geste, ni par une parole. La punition de ces faiseurs de révolution, leur enfer sur la terre, était précisément d'être condamnés à se haïr et à se craindre les uns les autres. Chacun savait que l'autre était toujours aux aguets et prêt à fondre sur lui pour le détruire, comme eux l'avaient fait envers la justice et le bon droit, envers l'innocent comme envers le coupable. Il savait que, tel un fauve, chacun se jetterait sur sa proie quelle qu'elle fût, pour la dévorer, n'épargnant ni le frère, ni l'ami.

Comme beaucoup d'autres, plus forts que lui, Pierre Adet – ou Martin-Roget comme il se nommait maintenant – avait été aspiré dans ce tourbillon de violences et de crimes, auquel il ne pouvait ni ne voulait plus échapper. Il avait trop d'injustices passées à venger, trop d'iniquités à réparer, pour vouloir se retirer au moment où le soulèvement d'un peuple entier avait enfin placé entre ses mains un pouvoir nouveau. Ce sentiment de dégoût qu'il avait ressenti et qui l'avait fait se détourner avec horreur de Chauvelin, n'était que la dernière lueur d'une flamme qui allait s'éteindre, la réminiscence de certaines aspirations de sa jeunesse, de pureté et de douceur, complètement étouffées maintenant par la passion de haine et de vengeance.

Il ne donnerait pas à Chauvelin la satisfaction de le voir tressaillir à nouveau ; il eut honte de sa faiblesse. Il avait délibérément choisi son destin parmi ces hommes et était décidé à ne pas succomber à leurs dénonciations ou à leur jalousie. Il fit donc un grand effort pour se ressaisir, invoquant toutes les images d'un passé d'oppression et de tyrannie qui avaient tué en lui tout sens de pitié. Puis, avec une parfaite indifférence qui ne donnait plus la moindre prise à l'ironie de Chauvelin, il demanda au bout d'un moment :

– Est-ce que le citoyen Carrier a été satisfait de cette entreprise patriotique ?

– Parfaitement ! répondit l'autre. Il n'a d'ordres à recevoir de personne. Il est proconsul, le dictateur virtuel de Nantes et il s'est juré de purger la ville de tout élément nocif jusqu'au dernier. La cargaison de prêtres fut suivie par un lot de voleurs et de coupe-gorge. C'est par là que le patriotisme de Carrier brille dans toute sa splendeur. Ce ne sont pas seulement les prêtres et les aristos qui sont traqués comme tu le vois, mais les autres malfaiteurs sont traités de même.

– Oui, je vois qu'il est tout à fait impartial, remarqua Martin-Roget avec nonchalance.

– Oh ! absolument, rétorqua Chauvelin en s'asseyant de nouveau.

Puis posant ses deux coudes sur la table il regarda Martin-Roget bien en face, en ajoutant lentement :

– Tu n'auras pas à te plaindre du manque de patriotisme de Carrier quand tu lui remettras ton gibier !

Une nouvelle fois Chauvelin eut la satisfaction de voir que sa flèche avait atteint son but. Bien que le visage de Martin-Roget fût dans l'obscurité, il avait pu observer la violente émotion qu'exprimait tout le comportement de ce dernier. Cependant, une fois encore, Martin-Roget réussit à se dominer au point de répondre avec un certain détachement :

– Que veux-tu dire exactement par là, citoyen Chauvelin ?

– Oh ! tu le sais bien, répondit l'autre. Je ne suis pas un imbécile, hein, quoi ? Ou alors la Révolution n'aurait que faire de moi. Si après tous mes échecs elle utilise toujours mes services, c'est parce qu'elle sait qu'on peut compter sur moi. Je sais voir et écouter, citoyen Adet, ou Martin-Roget, comme tu préfères, et je sais également me servir de ma tête. Je sais que un et un font deux. Tout le monde à Nantes se souvient que le vieux meunier Jean Adet fut pendu voici quatre ans, parce que son fils Pierre avait pris part à une rébellion ouverte contre la tyrannie du ci-devant duc de Kernogan et qu'il n'était pas là pour subir sa peine. Je connaissais Jean Adet… et j'étais sur la place du Bouffay, à Nantes, quand il fut pendu…

Mais déjà Martin-Roget s'était levé d'un bond :

– Tais-toi, cria-t-il avec violence, tais-toi donc !

Il arpentait la pièce comme une panthère en cage, grinçant des dents, tandis que ses grandes mains frémissaient comme pour saisir à la gorge un ennemi invisible.

– Tu crois peut-être que j'ai besoin qu'on me rappelle tout cela ? ajouta-t-il d'une voix rauque.

– Non, je ne le pense pas, citoyen, répondit calmement Chauvelin ; je voulais simplement te mettre en garde.

– Me mettre en garde contre quoi ?

Inquiet, nerveux, Martin-Roget s'assit de nouveau. Ses mains tremblaient toujours, tandis qu'il les approchait du feu. Son visage était couleur de plomb, plus son agitation était grande, plus Chauvelin devenait impassible.

– M'avertir de quoi ? reprit-il d'un ton agressif, tout en essayant de retrouver son ancien air de condescendance. Que t'importent mes affaires, qu'en sais-tu ?

– Oh ! rien, rien, citoyen Martin-Roget, répondit Chauvelin sur un ton plaisant, je m'amusais simplement à compter qu'un et un font deux comme je te le disais tout à l'heure. Affréter un bateau de contrebande avec des aristos à bord, ayant pour destination apparente la Hollande, et pour vrai but Le Croisic… Le Croisic est actuellement le port de Nantes, et nous n'amenons pas des aristos à Nantes pour leur être agréables, hein ?

– Et pourquoi donc, citoyen Chauvelin, si tes conjectures sont exactes ? rétorqua Martin-Roget.

– Hem, rien ! répondit l'autre avec indifférence. Seulement fais attention, citoyen… c'est tout.

– Faire attention à quoi ?

– À l'homme qui m'a apporté la ruine et la disgrâce.

– J'ai déjà entendu parler de cette légende, s'écria Martin-Roget avec un haussement d'épaules méprisant ; tu veux dire l'homme que l'on appelle le Mouron Rouge ?

– Oui, précisément…

– Et qu'ai-je à voir avec lui ?

– Je ne sais pas. Mais n'oublie pas que, par deux fois déjà, j'étais sur ses traces, ici, en Angleterre, sur le point de me saisir de lui, certain de ma victoire, et qu'à chaque fois il m'a échappé en me couvrant de honte et de ridicule. Je suis un homme marqué maintenant et bientôt la guillotine me réclamera. Tes affaires ne me concernent pas, citoyen, mais je me réserve le Mouron Rouge pour ma part. Je ne permettrai pas que des maladresses, commises par toi, le fassent triompher de nous une fois de plus.

Martin-Roget jura avec violence :

– Par le diable et toute sa clique, dispense-toi de mêler tes affaires aux miennes, cria-t-il passionnément. Assez ! Je n'ai rien à voir avec ton satané Mouron Rouge. Mes affaires sont avec…

– Le duc de Kernogan et sa fille ! interrompit Chauvelin. Je ne le sais que trop. Tu veux te venger de l'assassinat de ton père, ça, je le sais également. Tout cela est ton affaire. Mais méfie-toi.

Tout d'abord, le secret de ton identité est absolument essentiel à la réussite de ton projet, n'est-ce pas ?

– Naturellement. Mais…

– Mais néanmoins ton identité est connue de l'ennemi le plus acharné et le plus malin de la République.

– Impossible ! affirma Martin-Roget rageusement.

– Et le duc de Kernogan… ?

– Bah ! Il n'a jamais eu l'ombre d'un soupçon. Crois-tu qu'un seigneur, tout-puissant comme il l'était, a jamais regardé assez un pauvre paysan pour le reconnaître quatre ans plus tard ? Je suis venu dans ce pays comme un émigré, en fraude sur un bateau de contrebande comme de la marchandise illégale. J'ai des papiers qui prouvent que je me nomme Martin-Roget, banquier à Brest. Le vénérable archevêque de Brest, dénoncé au Comité de salut public comme traître à la République, a reçu sa liberté et un sauf-conduit pour l'Espagne à condition que moi, Martin-Roget, j'obtienne des lettres d'introduction auprès de différents émigrés de la noblesse en Hollande et en Angleterre. J'ai été présenté à Son Altesse Royale et à l'élite de la société anglaise de Bath. Je suis un ami du duc de Kernogan et maintenant le prétendant agréé à la main de sa fille.

– Sa fille ! interrompit Chauvelin avec sarcasme, tandis que ses yeux étincelaient.

Martin-Roget ne répondit pas immédiatement. Mais un flot de sang envahit son front, laissant ses joues livides.

– Et la fille non plus ne t'a pas reconnu ? reprit Chauvelin.

– Yvonne de Kernogan n'a jamais vu le visage de Pierre Adet, le fils du meunier, répondit-il sèchement. Elle est maintenant fiancée à Martin-Roget, le banquier millionnaire de Brest. Ce soir, je vais persuader le duc d'autoriser que le mariage ait lieu dans une semaine. J'invoquerai des affaires pressantes en Hollande et mon désir de m'y rendre accompagné de ma femme. Le duc acceptera sans même consulter sa fille. Le lendemain de mon mariage, je serai à bord du *Hollandia* en compagnie de ma femme et de mon beau-père, nous dirigeant vers Nantes où Carrier s'occupera d'eux.

– Es-tu tout à fait sûr que ton projet n'est connu de personne et qu'actuellement personne ne soupçonne que Pierre Adet et Martin-Roget ne sont qu'un seul et même individu ?

– Tout à fait certain, répondit Martin-Roget avec assurance.

– C'est parfait alors, répliqua lentement Chauvelin, mais laisse-moi te dire ceci : aussi vrai que j'existe, je suis convaincu malgré tout ce que tu me dis qu'il y a actuellement à Bath un certain gentilhomme qui connaîtra, s'il ne la connaît déjà, ta véritable identité, un gentilhomme bien connu de toi, de moi, comme de toute la France et qui n'est autre que le Mouron Rouge.

Martin-Roget haussa les épaules, en éclatant de rire.

– C'est tout à fait impossible ! s'écria-t-il. Pierre Adet n'existe plus… Il n'a d'ailleurs jamais beaucoup existé. En tout cas il a cessé d'être un certain soir d'orage de septembre 1789. À moins que ton ennemi préféré ne soit sorcier, il ne peut le savoir.

– Il n'y a rien que ne puisse découvrir mon ennemi préféré, comme tu l'appelles. Méfie-toi de lui, citoyen, méfie-toi !

– Comment le puis-je ? interrogea l’autre en se moquant, puisque je ne le connais pas.

– Si tu le connaissais, cela ne t’aiderait guère, répliqua Chauvelin. Mais méfie-toi de chaque inconnu que tu rencontres, n’aie confiance en personne et surtout ne suis personne. Il est là où tu l’attends le moins et sous un déguisement que nul ne peut prévoir.

– Alors, dis-moi qui il est, puisque tu le connais, afin que je puisse m’en garder efficacement.

– Non, je ne te le dirai pas, reprit Chauvelin en réfléchissant. Dans ton cas, il serait très dangereux de le connaître.

– Dangereux pourquoi ? pour qui ?

– Mais pour toi, vraisemblablement. Pour moi et la République sans aucun doute. Non, je ne te dirai pas qui est le Mouron Rouge. Écoute-moi, citoyen, suis mon avis, ajouta-t-il d’un ton emphatique, retourne à Paris ou à Nantes et tâche de servir ton pays, plutôt que de passer la tête dans un nœud coulant en te mêlant d’affaires ici en Angleterre pour assouvir ta vengeance.

– Ma vengeance ! s’exclama Martin-Roget dans un cri sauvage.

Il semblait vouloir ajouter quelque chose de plus, mais les mots s’étouffèrent dans sa gorge. Le sang quitta de nouveau son front et son visage entier redevint d’une pâleur cadavérique. Il saisit une bûche qu’il lança violemment dans le foyer, avec un geste de défi.

Une pendule quelque part sonna neuf heures.

Martin-Roget attendit que le dernier écho de la sonnerie se fût éteint, puis il reprit d'une voix calme :

– Renoncer à mes projets de vengeance ! Peux-tu même t'imaginer, citoyen Chauvelin, ce que cela représenterait pour un homme comme moi, de renoncer à ce pour quoi j'ai vécu, ce vers quoi tous mes efforts ont tendu ces quatre dernières années ? Pense au pauvre type que j'étais le jour où, par un concours de circonstances, notre expédition projetée contre le château de Kernogan a tourné en désastre pour nous et en triomphe pour le duc. J'ai été renversé et presque broyé par les roues du carrosse de Mlle de Kernogan. J'ai réussi néanmoins à ramper dans la boue, la pluie et le froid malgré mes blessures, saignant et à demi mort et à me traîner jusqu'au presbytère de Vertou, où le curé, au péril de sa vie, m'a recueilli, caché et soigné pendant deux jours, me permettant ainsi de reprendre quelques forces pour continuer plus loin. Ni le curé, ni moi ne savions alors la diabolique vengeance que le duc projetait contre mon pauvre père, dans le cas où l'on ne me retrouverait pas. La nouvelle ne m'en est parvenue que lorsque tout était fini et que j'avais atteint Paris, grâce aux quelques sous que m'avait donnés le brave curé et à ceux que j'avais pu péniblement récolter en travaillant tout le long de la route. Dans ce temps je n'étais encore qu'un pauvre diable ignare, un ancien serf du seigneur de Kernogan, son esclave, à peine un peu plus que son bétail. Quand j'ai appris que mon père avait été lâchement assassiné, pendu pour un crime que j'étais supposé avoir commis et pour lequel je n'avais même pas été jugé, un grand changement s'opéra en moi. Pendant quatre ans j'ai végété dans une mansarde, travaillant comme un galérien, avec mes bras durant le jour, avec mes livres pendant la nuit. J'ai absorbé des livres de philosophie et de science et je suis devenu maintenant un homme cultivé. Je peux discuter, me mesurer avec n'importe lequel de ces maudits aristocrates qui défient de leurs caprices

et de leurs manières affectées, les démocraties de deux continents. Je parle l'anglais presque comme un Anglais et également le danois et l'allemand. Je peux citer les poètes anglais et critiquer Voltaire. Ne suis-je pas un aristo ? Pour cela, j'ai travaillé jour et nuit, citoyen Chauvelin. Ah ! ces nuits, comme j'ai peiné pour devenir ce que je suis ! Et tout cela pour atteindre un seul but, sans quoi mon existence n'aurait pas été supportable. Ce but m'a guidé, m'a soutenu et m'a aidé à travailler. Être quitte un jour avec le duc de Kernogan et sa fille ! Devenir leur maître, les tenir à ma merci, les anéantir ou leur pardonner à mon gré, être l'arbitre de leur destin ! J'ai trimé pendant quatre années, maintenant mon but est en vue et tu me parles de renoncer à mes projets de vengeance ! Crois-moi, citoyen Chauvelin, conclut-il, il me serait plus facile et moins douloureux de tenir ma main au-dessus de cette flamme jusqu'à ce qu'elle soit réduite en cendres, plutôt que de renoncer à l'espoir de cette vengeance qui m'a dévoré jusqu'à l'âme.

Il avait parlé longuement et d'une voix contenue sans jamais élever le ton ni faire de gestes, d'une manière uniforme, comme quelqu'un qui récite une leçon ; il était demeuré assis devant l'âtre, les coudes sur les genoux, la tête dans les mains, les yeux fixés sur la flamme.

De son côté, Chauvelin l'avait écouté sans mot dire. Le mépris, le ressentiment, l'envie mal dissimulée de l'homme déchu envers le parvenu qui avait réussi avaient disparu de son expression. L'histoire de Martin-Roget, simplement racontée avec tout ce qu'elle contenait de sentiments intenses, avait fait vibrer en son cœur atrophié la corde de la sympathie. Il comprenait – oh ! combien – cette haine passionnée, ce désir effréné d'exiger œil pour œil, dent pour dent. Sa propre vie n'était-elle pas aussi remplie d'une semblable soif de vengeance envers cet homme tant détesté, ce Mouron Rouge qui l'avait si souvent et si cruellement dupé ?

V

Quelques instants avaient passé depuis que la voix dure et monotone de Martin-Roget s'était tue. Le silence s'était établi entre les deux hommes qui n'avaient plus rien à ajouter. L'un avait vidé son cœur débordant, l'autre l'avait écouté. À vrai dire, ils étaient faits pour se comprendre et ce silence était plutôt une preuve de leur entente mutuelle. Autour d'eux tout n'était que calme. Personne ne bougeait dans la maison. Au-dehors régnait une nuit de brouillard. Le volet avait cessé de battre contre la fenêtre. Seul le crépitement du bois rompait ce silence oppressant.

Martin-Roget fut le premier à s'éveiller de cet état de tension dans lequel l'avaient plongé ses souvenirs. Il laissa ses mains retomber lourdement sur ses genoux et se retourna vers son compagnon, puis se leva et avec un rire bref il dit :

– Maintenant, citoyen, il me faut te dire au revoir et reprendre le chemin du retour vers Bath. Les chevaux ont eu le repos nécessaire et je ne peux pas passer la nuit ici.

Il se dirigea vers la porte, l'ouvrit et appela :

– Holà ! Y a-t-il quelqu'un ?

La femme qui l'avait accueilli à son arrivée descendit lentement l'escalier.

– Dites à mon homme de se tenir prêt avec les chevaux. J'arrive ! ordonna Martin-Roget.

Il revint dans la salle et revêtit non sans mal son grand manteau. Chauvelin avait repris sa place dans le renfoncement. Il se tenait les bras croisés, un sourire mi-hautain, mi-satisfait

sur les lèvres. Lorsque Martin-Roget fut prêt à partir, il lui lança d'une voix calme :

– Le *Hollandia,* n'oublie pas ! le dernier jour du mois à Portishead, capitaine K.u.y.p.e.r. !

– Fort bien, répondit l'autre, je ne suis pas près de l'oublier ! Et ramassant son chapeau et sa cravache il sortit.

VI

Dehors, sous le porche, il retrouva la femme penchée sur l'homme étendu et qui paraissait dormir.

– Il dort profondément, m'sieu, dit-elle.

– Comment, il dort ? s'écria rudement Martin-Roget ; nous aurons vite fait de le réveiller.

Et, en disant ces mots, il allongea un violent coup de botte à son guide qui poussa un gémissement, s'étira et se mit à se frotter les yeux. La lumière vacillante de la lanterne lui révéla le visage furieux de son maître.

– Debout ! cria brutalement Martin-Roget en le secouant par les épaules. Amène les chevaux et ne me fais pas attendre. Sinon, il pourrait t'en cuire.

– Bien, m'sieu, bien, murmura placidement le bonhomme en se dégageant de cette étreinte peu cordiale et en s'éloignant d'un pas mesuré.

– Vous n'avez donc personne ici pour aider ce vaurien à seller ces sacrés chevaux ? demanda Martin-Roget avec impatience. Il sait à peine distinguer la queue d'un cheval de sa tête.

– Non, m'sieu, je n'ai personne ce soir, répondit la femme. Mon mari et mon fils sont partis pour Watchet aider au déchargement des cargos et ils ne seront pas de retour avant minuit. Mais, ajouta-t-elle, je sais seller un cheval si vous le désirez.

À ce moment, ils furent interrompus par des exclamations, où la surprise se mêlait à la consternation, venant des écuries.

– Holà ! À moi !… Mille dieux !

– Que diable se passe-t-il ? cria Martin-Roget.

– Les chevaux !

– Quoi, les chevaux ?

Ne recevant pas de réponse, Martin-Roget se fit indiquer par la femme le chemin des écuries, vers lesquelles il se précipita en jurant. Il se heurta contre son guide qui poussa de nouvelles exclamations, plus affolées encore que les premières.

– Ils sont partis ! cria-t-il avec agitation.

– Qui est parti ? interrogea le Français.

– Les chevaux !

– Les chevaux ? Que diable veux-tu dire ?

– Oui, ils sont partis, m'sieu ; il n'y avait pas de porte à l'écurie.

– Crétin ! hurla Martin-Roget qui venait enfin de comprendre. Les chevaux ne sortent pas comme cela de l'écurie. Si tu les avais convenablement attachés…

– Je ne les avais pas attachés, protesta l'homme, je ne savais pas comment m'y prendre et personne n'était là pour m'aider. J'pensais qu'ils resteraient tranquilles.

– Eh bien ! puisqu'ils sont partis, tu n'as plus qu'à aller les chercher, cria Martin-Roget sur le point de perdre tout contrôle de lui-même et prêt à cravacher l'homme.

– Les ramener, m'sieu ? pleurnicha l'autre. Comment voulez-vous que je les retrouve dans cette obscurité ? Et même si je les trouve, comment les attraper ? Le sauriez-vous, m'sieu ? ajouta-t-il avec impertinence.

– Je saurai comment t'arranger, maudit imbécile, grommela Martin-Roget, si je dois passer la nuit dans ce trou !

Il se dirigea dans l'obscurité vers une petite lumière, indiquant une sorte de grange qui servait probablement d'écurie. Il trébucha contre le pavé inégal de la cour et toutes les ordures qui s'y trouvaient entassées. Il faisait si noir qu'on ne voyait pas à un mètre devant soi. La femme le suivait, essayant de le calmer en lui offrant de passer la nuit dans la salle de l'auberge, car, disait-elle, elle ne disposait, hélas ! d'aucun lit. Derrière eux, le guide fermait la marche en marmonnant.

– Vous êtes un négligent, l'homme, l'admonestait la femme ; je vous ai donné une lanterne et tout ce qu'il faut pour vous occuper des chevaux convenablement.

– Mais vous ne m’avez pas prêté la main pour les attacher à l’intérieur et vous ne leur avez pas donné à manger. Au diable les chevaux, je les déteste !

– Comment ! vous ne leur avez pas donné la nourriture que je vous ai apportée pour eux ? s’exclama la femme.

– Non pas. Pensez-vous que j’allais rentrer là pour recevoir des coups de pied ?

– J’comprends. Les pauvres bêtes, conclut la femme, elles ont eu faim et sont allées par là où se trouve le foin. Vous ne les retrouverez jamais dans ce brouillard, c’est moi qui vous le dis.

Il n’y avait en effet aucun doute là-dessus. Les chevaux avaient dû quitter l’écurie à la recherche de foin, guidés par leur instinct. Pas le moindre bruit en tout cas ne signalait leur présence dans les alentours.

– On les retrouvera bien demain matin, dit la femme avec son flegme exaspérant.

– Demain matin ! s’écria Martin-Roget, ivre de rage, et que diable vais-je faire entre-temps ?

La femme lui réitéra l’offre de l’installer pour la nuit dans la salle, près du feu.

– Vous ne gênerez personne, m’sieu, ajouta-t-elle, il y a des Français comme vous parmi les gens qui sont là et je leur dirai que vous n’êtes pas venu pour les espionner.

– Il n’y a pas plus de cinq milles d’ici à Chelwood, interrompit doucement le guide ; vous trouverez peut-être un meilleur logement là-bas.

– Une trotte de cinq milles, grommela Martin-Roget dont la colère paraissait être tombée devant cette situation sans issue, et de plus dans la nuit, le brouillard et la boue !

Et se tournant vers la femme il ajouta :

– Il y a une pièce d'or pour vous si vous me dégotez un bon lit pour la nuit.

La femme hésita quelques secondes.

– Hem ! Un souverain est bien tentant, m'sieu, dit-elle enfin ; je vous donnerai le lit de mon fils. Je sais qu'il aimera mieux l'argent que son lit, malgré sa fatigue. Puis se tournant vers la maison :

– Par ici, m'sieu, ajouta-t-elle ; attention à la barrière devant vous.

– Et moi, où est-ce que je vas dormir ? leur cria l'homme de Chelwood, tandis qu'ils s'éloignaient.

– Je m'en occuperai, m'sieu, dit la femme à Martin-Roget. Si vous me donnez un shilling, je vais l'installer et lui servirai une collation demain matin.

– Je ne donnerai pas un centime pour cet imbécile, s'écria sur un ton furieux Martin-Roget, il n'a qu'à se débrouiller tout seul.

Il avait atteint la porte et, sans ajouter un mot de plus, ni se soucier des protestations du malheureux guide qu'il abandonnait ainsi sans gîte, il l'ouvrit et entra dans la maison.

Avant d'entrer à son tour, la femme se retourna vers le bonhomme et lui cria :

– Vous pourrez dormir dans un coin à l'abri et demain matin il y aura toujours un plat de porridge pour vous.

– Pensez-vous que j'vas rester, grogna furieusement l'homme dans l'obscurité, pour ramener à Chelwood ce maudit mangeur de grenouilles ? Pas de danger ! Cinq milles ne me font pas peur et il peut garder le misérable shilling qu'il m'aurait donné pour ma peine. Il retrouvera bien tout seul ses chevaux et il retournera à Chelwood comme il voudra. Je m'en vas. Vous pouvez le lui dire de ma part. J'suis sûr que ça le fera mieux dormir.

La femme n'avait visiblement aucune envie de discuter avec lui. Elle pensa avoir fait de son mieux, aussi bien pour le maître que pour son guide et s'ils préféraient se disputer, c'était leur affaire et non la sienne.

Elle entra à son tour dans l'auberge et referma soigneusement la porte qu'elle verrouilla. Martin-Roget l'attendait dans le corridor et elle le conduisit à une petite chambre située à l'étage au-dessus.

– La chambre de mon fils, m'sieu, dit-elle en ouvrant une porte ; j'espère que vous y serez bien.

– Merci, ça ira, répondit Martin-Roget. Et il ajouta après une pause :

– Est-ce que le « capitaine » passe la nuit ici ?

– Oui, mais en bas dans la salle, m'sieu, répondit-elle. Je n'ai pas pu lui trouver un lit. Il repartira avec la carriole un peu avant l'aube. Dois-je lui dire que vous êtes ici ?

– Non, non ! répliqua vivement Martin-Roget, ne lui dites rien. Je ne désire pas le revoir et je pense qu'il sera déjà parti à mon réveil.

– Pour sûr, m'sieu. Bonne nuit.

– Bonne nuit, et veillez à ce que ce vaurien me ramène les chevaux pour demain matin. Il faudra que je me mette en route pour Chelwood le plus tôt possible.

– Oui, oui, m'sieu, acquiesça la femme.

Elle jugea préférable de ne pas indisposer de nouveau son client en lui apprenant que son guide avait décampé, pensant qu'il serait toujours temps de le lui dire le lendemain.

« Mon John pourra toujours l'accompagner », pensa-t-elle après avoir fermé la porte et en descendant lentement l'escalier de bois qui grinçait.

3

La salle de bal

I

Il y eut un grand soupir de satisfaction. On put l'entendre d'un coin à l'autre du palais. Malgré le bruit de l'orchestre qui venait d'attaquer avec vigueur les premières mesures d'une scottish, le brouhaha des danseuses et le frou-frou des toilettes, il traversa le hall octogonal et parvint jusqu'aux divers salons. Le bavardage des dames cessa brusquement et les hommes oublièrent un instant leurs cartes. Incontestablement ce « Ah ! » cent fois répété, exprimait une satisfaction générale.

Sir Percy et Lady Blakeney venaient d'arriver ! Il était près de minuit et le bal avait langui jusque-là. Car, qu'était un bal sans la présence de Sir Percy, la coqueluche de la société de Bath ? On avait également attendu l'arrivée de Son Altesse Royale et on avait craint qu'Elle ne vînt pas en dépit de sa promesse. La fête avait gardé un air de deuil, malgré la foule élégante et brillamment vêtue qui se pressait dans les grands salons.

Mais à présent, Sir Percy Blakeney était là ! juste avant que retentissent les douze coups de minuit, et à peine quelques instants avant l'arrivée de Son Altesse Royale. Quand Lady Blakeney fit son entrée dans les salons au bras de Son Altesse, tout le monde put remarquer qu'elle était plus belle et plus

radieuse que jamais. Sir Percy donnait le bras à la jeune duchesse de Flintshire et Lord Anthony Dewhurst les suivait.

– À quoi pensiez-vous, homme incorrigible, dit la jeune duchesse à son cavalier sur un ton mi-plaisant, mi-sévère, en arrivant si tard au bal ? Deux minutes de plus et vous arriviez après Son Altesse. J'aimerais savoir comment vous vous seriez tiré d'un pareil faux pas !

– En jurant que la pensée de Votre Grâce a complètement tourné ma pauvre tête, répondit-il galamment, et qu'en revoyant en imagination tous ses charmes, j'en ai oublié l'heure, le lieu, mes obligations mondaines, en un mot, tout !

– Et même de dire la vérité, répondit-elle en riant. Ne pouvez-vous donc être sérieux une fois dans votre vie, Sir Percy ?

– Impossible, chère madame, aussi longtemps que votre charmante main reposera sur mon bras.

II

Il n'était pas fréquent que Son Altesse honorât Bath de sa présence. Aussi cette occasion fut un prétexte à des fêtes particulièrement brillantes. Malgré la déclaration de guerre, les modes de cette année 1793 avaient transpiré de Paris jusqu'en Angleterre, les couturières de Londres s'étaient mises à la page et bien que la plupart des douairières guindées gardassent obstinément leurs anciennes jupes à paniers, les corsages très ajustés et les coiffures monumentales, les jeunes femmes à la mode se faisaient partout remarquer dans de nouvelles toilettes flottantes, tombant gracieusement comme des tuniques

grecques, avec leurs draperies en gorge de pigeon et leur taille haute.

Sa Grâce la duchesse de Flintshire était ravissante avec ses cheveux blonds et bouclés sans la moindre trace de poudre, et la taille de Lady Betty Draitune avait l'air d'être placée sous ses bras. Naturellement Lady Blakeney portait une robe à la toute dernière mode faite de soie rayée, de dentelle et d'une mousseline quasiment impalpable, et il serait difficile d'énumérer toutes les charmantes débutantes et jeunes femmes qui voltigeaient à travers les salons ce soir-là.

Mêlés à cette foule bigarrée aussi haute en couleurs qu'un essaim de papillons, on pouvait apercevoir, vêtus sobrement de noir ou de gris ; les émigrés de France, ces hommes et ces femmes jeunes ou vieux, appartenant aux meilleures familles de la noblesse et échappés de justesse au couperet de la guillotine, ne sauvant guère plus que leur vie. Sobres également de paroles et graves dans leur comportement, ils portaient sur leurs visages les traces des horreurs auxquelles ils avaient assisté. Le refuge que l'hospitalière Angleterre leur avait offert n'avait pas réussi encore à effacer de leurs cœurs cette sensation de tristesse et de terreur.

Beaucoup d'entre eux s'étaient fixés à Bath à cause du climat tempéré de cette région, plus clément que les brouillards de Londres.

Reçus à bras ouverts par la haute société anglaise, ces émigrés s'étaient petit à petit laissés entraîner à participer à la vie mondaine de cette joyeuse petite ville. La comtesse de Tournay et sa fille, ainsi que Lady Ffoulkes, la charmante épouse de Sir Andrew, étaient venues ce soir au bal. Il y avait également monsieur Déroulède et sa ravissante femme Juliette, dont les grands yeux exprimaient toute l'angoisse de quelqu'un qui a vu la mort de près, le duc de Kernogan et son exquise fille

dont le visage contrastait étrangement avec son air grave, et bien d'autres encore. Mais chacun avait pu remarquer que, contrairement à son habitude, M. Martin-Roget n'était pas aux côtés de Mlle de Kernogan et que le duc avait l'air d'observer sa fille encore plus sévèrement qu'à l'ordinaire. Cependant il avait paru se dérider en apprenant que Lord Anthony Dewhurst n'était pas là. Cette observation avait fait sourire et chuchoter les initiés, car M. le duc ne cachait pas sa préférence pour son compatriote sur Lord Tony, comme prétendant à la main de sa fille, ce qui paraissait incompréhensible à tout le monde.

III

Cependant les ennuis de M. de Kernogan commencèrent avec l'arrivée de Son Altesse et de sa suite. Lord Tony venait de paraître alors que M. Martin-Roget n'était pas encore arrivé. Le jeune homme avait fait son entrée dans le sillage de Lady Blakeney, mais peu d'instants après, il se mit à parcourir les salons, selon toute évidence à la recherche de quelqu'un. Aussitôt, il se forma une conspiration tacite parmi la jeunesse présente pour soustraire Lord Tony et Yvonne de Kernogan aux yeux inquisiteurs du duc. Son Altesse, après avoir jeté un regard entendu sur la salle de bal, adressa quelques paroles aimables à des intimes, puis se dirigea vers la salle de jeux, en priant, comme par hasard, le duc de Kernogan d'être son partenaire dans une partie de whist.

M. de Kernogan, en bon courtisan de l'ancien régime, aurait considéré comme un crime de récuser une invitation royale. Aussi suivit-il docilement Son Altesse dans la salle des jeux, non sans avoir constaté avec satisfaction que sa fille était assise en compagnie de Lady Blakeney et que la présence, importune à ses yeux, de Lord Tony ne se manifestait pas près

d'elles. Mais sa satisfaction fut de courte durée. La partie était à peine engagée qu'il vit entrer Lady Blakeney qui vint s'asseoir aux côtés du prince. L'heure qui s'ensuivit fut une torture pour le père, dévoré d'inquiétude à la pensée que vraisemblablement sa fille devait être assise en compagnie de Lord Tony dans quelque endroit écarté de la salle.

– Ah ! si seulement Martin-Roger était là, soupira-t-il.

IV

Très certainement le Français n'aurait pas manqué d'intervenir en voyant Lord Tony emmener, en présence de cette brillante assemblée, Mlle de Kernogan dans un lieu écarté.

Certes, Lord Tony n'était pas un beau parleur. Il avait cette réserve timide si caractéristique de tout aristocrate anglais et qui le rendait muet, particulièrement dans les occasions où il aurait dû être éloquent. Ce n'est que par un geste et une légère pression de sa main sur son bras, qu'il avait invité Yvonne de Kernogan à s'asseoir à ses côtés sur un divan. Elle demeura quelques instants grave et silencieuse ; seul son regard timide, filtrant à travers ses longs cils, se posait de temps à autre sur le beau visage expressif de son jeune adorateur.

Il brûlait de lui poser une question, mais sa langue paralysée par l'émotion lui refusait tout service. Elle savait trop quelle était la question qu'il désirait lui poser pour l'aider, mais un pétillement dans ses yeux et un léger sourire autour des lèvres animaient son visage habituellement triste.

– Mademoiselle, réussit-il enfin à balbutier, mademoiselle Yvonne, avez-vous vu Lady Blakeney ?

– Oui, je l’ai vue, répondit-elle d’un ton réservé.

– Et… elle vous a parlé ?

– Lady Blakeney m’a parlé de beaucoup de choses.

– Vous a-t-elle dit… que… au nom du Ciel, mademoiselle Yvonne, aidez-moi, s’écria-t-il désespéré, il est cruel de votre part de me taquiner. Ne voyez-vous pas que je meurs d’inquiétude ?

Yvonne de Kernogan le regarda et ses yeux sombres et brillants exprimaient une grande tendresse.

– Non, milord, dit-elle avec gravité, loin de moi toute idée de vous taquiner. Mais tout ce que Lady Blakeney m’a conseillé d’entreprendre est une chose très sérieuse et je n’ai pas encore eu le temps d’y réfléchir.

– Le temps manque pour la réflexion, mademoiselle, dit-il avec impétuosité. Si vous consentez… Mais vous consentirez, n’est-ce pas ?

Elle ne répondit pas immédiatement, mais rapprocha doucement sa petite main de celle de Lord Tony. Il la saisit, agité d’un frémissement de bonheur et la porta lentement à ses lèvres.

– Je vous donne ma parole, Yvonne, dit-il avec ferveur, que vous n’aurez jamais lieu de regretter de m’avoir donné votre confiance.

– Je le sais, milord, répondit-elle à voix basse.

Ils étaient ainsi que deux colombes isolées dans leur nid, indifférents à cette brillante assemblée qui n'avait aucune place dans leur bonheur. La musique de l'orchestre elle-même semblait leur parvenir d'un autre monde. Seuls existaient leur amour, leur joie d'être ensemble.

– Dites-moi, reprit-elle après un moment, comment tout cela est arrivé. Tout est si subit, si merveilleusement soudain, je m'y attendais naturellement… mais pour un peu plus tard… en tout cas pas pour ce soir. Racontez-moi exactement comme tout cela s'est passé.

Elle parlait très bien l'anglais avec tout juste un léger accent charmant, que Lord Tony considérait comme le plus adorable qu'il eût jamais entendu.

– Voyez-vous, mon cher cœur, répondit-il d'une voix empreinte de la plus vive émotion, il y a un homme qui n'est pas seulement l'ami que j'aime le mieux au monde, mais également celui en qui j'ai une absolue confiance, bien plus qu'en moi-même. Il y a deux heures il m'a envoyé chercher pour me dire qu'un grave danger vous menaçait, menaçait notre amour, et il m'a prié d'insister pour que vous consentiez à un mariage secret, tout de suite… ce soir même.

– Et vous pensez que votre ami… savait ?

– Je suis sûr, reprit-il avec gravité, qu'il doit savoir, sinon il ne m'aurait pas parlé comme il l'a fait. Il sait que ma vie entière est entre vos charmantes mains et il sait que notre bonheur est menacé par cet homme, Martin-Roget. Je n'ai su deviner comment il a pu obtenir ces informations. Il n'avait pas eu le temps ou l'intention de me le dire. J'ai couru pour prendre toutes les dispositions nécessaires concernant notre mariage ce soir et j'ai prié Dieu avec ferveur que vous, mon cher amour, vous vouliez bien y consentir.

– Comment puis-je refuser ce que Lady Blakeney me conseille de faire ? Elle est mon amie la plus chère ; elle et votre ami devraient faire connaissance. Ne me direz-vous pas enfin qui c'est ?

– Je vous le présenterai aussitôt que nous serons mariés, dit-il avec un curieux embarras.

Puis, brusquement, il s'exclama avec un enthousiasme juvénile :

– Je ne peux toujours pas le croire ! Croire que tout cela est vrai ! la chose la plus extraordinaire…

– Quoi, milord ? demanda-t-elle.

– Mais que vous puissiez m'aimer. Car naturellement vous devez tenir à moi, sinon vous ne seriez pas assise ici avec moi… Vous n'auriez pas accepté, n'est-ce pas ?

– Vous savez bien que je vous aime, milord, dit-elle de son ton habituellement grave. Comment cela serait-il possible autrement ?

– Parce que je suis si bête, dit Lord Tony avec une naïveté désarmante. Voyez, même maintenant, mon cœur déborde de tout ce que j'ai à vous dire et je ne peux pas trouver de mots pour l'exprimer. Je dis tant de bêtises, n'est-ce pas, et vous devez me mépriser.

De nouveau le malicieux petit sourire égaya pour un instant le visage d'Yvonne. Elle ne répliqua rien, mais ses doigts délicats surent exprimer mille choses en pressant la main de Lord Tony.

– Vous n’avez pas peur ? demanda-t-il soudainement.

– Peur de quoi ?

– De la décision que vous avez prise ?

– L’aurais-je prise, répliqua doucement Yvonne, si j’avais eu la moindre appréhension ?

– Ah ! si vous en aviez éprouvé… Mais sachez bien une chose…, ajouta-t-il avec émotion, maintenant que je réalise à peine encore ce que cela veut dire de vous savoir à moi… et ce que cela représenterait, que Dieu m’assiste… si je devais vous perdre, mais… même maintenant j’aimerais mieux renoncer à tout, à la vie s’il le faut, que de penser que vous puissiez éprouver le moindre doute ou la plus légère inquiétude de tout cela.

Elle souriait de nouveau, en regardant tendrement son visage tendu.

– Le seul malheur qui puisse désormais me frapper serait d’être séparée de vous, dit-elle solennellement.

– Que Dieu vous bénisse pour ce que vous venez de dire, ma chérie ! Que Dieu vous bénisse ! Mais détournez de moi vos yeux tant aimés ou je deviendrai fou de joie. Vous savez que cela peut arriver et je sens que dans une minute je vais me lever et crier à tue-tête à toute l’assemblée que la plus belle fille du monde consent à devenir ma femme dans quelques heures !

– Elle ne le deviendrait certainement pas si vous le faisiez, milord, car mon père vous entendrait et il mettrait fin à notre merveilleuse aventure.

– Ce sera une merveilleuse aventure, n'est-ce pas ? soupira-t-il.

– Si belle, mon cher lord, reprit-elle, si parfaite en vérité que j'ai toujours peur que quelque chose ne vienne l'interrompre.

– Rien ne peut arriver, dit Lord Tony, et il ajouta pour la rassurer : M. Martin-Roget n'est pas là et Son Altesse retient toujours votre père auprès d'Elle, afin qu'il ne puisse pas nous surprendre.

– Votre ami doit être très habile pour pouvoir manœuvrer tant de gens en notre faveur.

– Minuit a sonné depuis déjà longtemps, ma bien-aimée, interrompit-il avec un certain manque d'à-propos.

– Oui, je le sais. J'ai surveillé l'heure et tous mes plans sont faits. Je rentre souvent d'un bal ou d'une soirée avec Lady Ffoulkes. Mon père est d'habitude d'accord et ce soir il le sera doublement à la pensée que je serai ainsi soustraite à votre compagnie. Lady Blakeney a mis Lady Ffoulkes au courant et celle-ci sera prête à me ramener dans un petit moment. Je changerai de robe et je me reposerai un instant en attendant l'heure merveilleuse. Elle m'accompagnera à l'église et puis… et puis… Oh ! mon cher milord, ajouta-t-elle avec un profond soupir tandis que son visage s'illuminait de bonheur, ainsi que vous l'avez dit, notre belle aventure est la chose la plus extraordinaire au monde.

– Le pasteur nous attend pour six heures et demie, ma chérie. Il ne pouvait pas nous recevoir avant. Aussitôt après, nous irons à l'église où M. le curé nous unira selon les rites de votre religion. Après ces deux cérémonies nous serons vraiment bien mariés ! Et rien ne pourra jamais plus nous séparer, n'est-

ce pas, mon cher cœur ? interrogea-t-il, tandis qu'une vive anxiété paraissait sur son jeune visage.

– Rien ! répondit-elle.

Puis elle ajouta avec attendrissement :

– Pauvre père !

– Il sera à peine un peu malheureux, ma chérie. Je ne puis croire qu'il désire vraiment que vous épousiez ce Martin-Roget, c'est simplement de l'obstination de sa part. Il ne peut rien me reprocher, sauf peut-être que je ne suis pas un homme habile et que je n'accomplirai jamais rien d'important dans l'existence en dehors de mon grand amour pour vous, Yvonne. Vous aimer de tout mon cœur sera la principale occupation de ma vie, ajouta-t-il avec un enthousiasme enfantin, et je le ferai mieux que personne au monde. Ainsi votre père, je l'espère, me pardonnera de vous avoir volée à lui quand il verra combien vous êtes heureuse et que vous avez tout ce que vous pouvez désirer… et… et…

Son éloquence lui fit de nouveau défaut, il sentait que ses paroles n'étaient pas à la hauteur de tout ce qu'il voulait exprimer. Il rougit fortement, et d'un geste embarrassé il passa sa belle main dans sa chevelure châtain.

– Je suis fort peu de chose, soupira-t-il, et vous êtes aussi loin au-dessus de moi qu'une étoile. Vous êtes si merveilleuse, si intelligente, si accomplie à côté de moi… Mais j'ai de hautes relations, des amis influents et de l'argent… et Sir Percy Blakeney, qui est le meilleur et le plus parfait gentilhomme d'Angleterre, m'appelle son ami.

Elle sourit de son empressement, elle l'aimait pour sa timidité, sa difficulté à s'exprimer et son cœur, qui débordait

des sentiments les plus nobles et les plus exquis, bien difficilement traduisibles par de simples mots.

– Avez-vous jamais rencontré un homme plus extraordinaire que Sir Percy ? s'exclama-t-il avec ferveur.

Devant l'enthousiasme de Lord Tony pour son ami, Yvonne de Kernogan dut sourire une fois de plus. Le souvenir qu'elle gardait de Sir Percy Blakeney évoquait un homme du monde fort élégant, dont la principale occupation consistait à s'occuper de ses vêtements et d'en parler, à faire montre de bel esprit afin d'amuser son royal ami et les dames de son entourage ; un homme ayant une grande fortune, de vastes propriétés, prêt à tout dépenser dans la poursuite de ses plaisirs. Elle l'aimait bien, mais elle ne pouvait comprendre l'adoration de la charmante et intelligente Marguerite Blakeney pour son mari superficiel, ni la profonde admiration que lui portaient ouvertement des hommes aussi fins que Sir Andrew Ffoulkes, Lord Hastings et bien d'autres encore. Elle eût été heureuse de voir son cher fiancé choisir un ami plus grave, plus réfléchi et plus intellectuel. Mais elle l'appréciait beaucoup pour sa fidélité et sa loyauté envers ses amis, pour toutes ses qualités qui, en vérité, en faisaient un être très attachant. De plus elle mettait beaucoup d'espoirs dans cet autre ami, dont la personnalité l'intriguait énormément.

– Je suis encore plus attirée par votre ami mystérieux, dit-elle, que par Sir Percy. Mais j'avoue qu'il est la bonté même et Lady Blakeney est un ange. Je suis heureuse de penser que c'est dans leur maison que nous passerons les plus beaux jours de ma vie, notre lune de miel.

– Blakeney m'a prêté Combwich Hall pour aussi longtemps que nous voudrons y rester. Nous irons là-bas aussitôt après la cérémonie, ma chérie, puis nous enverrons un messager à votre père pour lui demander son pardon et sa bénédiction.

– Pauvre père, soupira Yvonne de nouveau.

Mais à coup sûr, sa pitié pour son père, dont elle avait choisi de tromper la confiance, ne pesait pas lourd dans la balance de son bonheur. Sa petite main, tel un oiseau confiant, chercha un refuge dans la main rassurante et solide de Lord Tony.

V

À la table de Son Altesse, dans la salle de jeux, Sir Percy tenait la banque et la chance semblait le fuir. Les dames, qui bavardaient autour des différentes tables, dérangeaient les joueurs, mais rien ne paraissait être pris au sérieux ce soir-là, pas même les caprices du hasard.

Son Altesse gagnait sans arrêt, ce qui la mettait dans une humeur excellente. La duchesse de Flintshire avait posé sur l'épaule de Sir Percy Blakeney sa petite main parfumée et couverte de bijoux et, d'une voix flûtée comme celle d'un canari, elle jacassait sans tarir. Sir Percy affirmait avec galanterie que sa beauté avait rendu jalouse dame Fortune et que c'est pour cela qu'elle l'avait abandonnée ce soir.

– Vous ne nous avez toujours pas raconté, Sir Percy, dit-elle en plaisantant, pourquoi vous êtes arrivé si tard au bal.

– Hélas ! madame, soupira-t-il, ce fut la faute de ma cravate.

– De votre cravate ?

– En effet ! Car j’ai dû passer ma journée entière pour mettre au point une nouvelle façon de la nouer, et Lady Blakeney vous affirmera que j’y ai apporté tous mes efforts. N’étais-je pas occupé toute la journée, ma chère ? ajouta-t-il en se tournant vers Marguerite qui se tenait juste derrière la chaise de Son Altesse et dont les yeux pleins de gaieté se fixaient sur son mari avec l’expression d’un amour intense.

– Vous avez en tout cas passé des heures devant votre miroir, dit-elle, avec deux valets pour vous aider et en présence de Lord Tony qui vous observait avec intérêt.

– Vous voyez, dit-il d’un ton triomphant, le témoignage de mon épouse me justifie pleinement. Maintenant écoutons ce que Tony a à dire sur la chose.

Tony ! Où est Tony ? ajouta-t-il, tandis que de ses yeux gris il parcourait paresseusement la foule brillante. Mais où diable es-tu ?

Il ne reçut pas de réponse, et quand le regard amusé de Sir Percy rencontra celui du duc de Kernogan qui, tout vêtu de noir, contrastait curieusement avec cette assemblée multicolore, il y remarqua le profond mépris que le noble émigré ressentait à l’égard du parfait dandy britannique qu’il incarnait.

– Mille excuses, monsieur le duc, continua Blakeney, en regardant Kernogan sans se départir de son inaltérable bonne humeur. Je n’avais par remarqué que mademoiselle Yvonne n’était pas près de vous, sans cela je n’aurais pas demandé après mon ami Tony avec tant d’insistance.

– Lord Antoine a la permission de danser avec ma fille, Sir Percy, répliqua le duc avec gravité et dans un anglais excellent, mais assez emprunté.

– C’est donc un homme heureux, répliqua Blakeney, mais je crains que la colère de monsieur Martin-Roget ne s’en prenne à mon pauvre ami avec d’autant plus de violence.

– M. Martin-Roget n’est pas ici ce soir, interrompit la jeune duchesse de Flintshire, et il me semble, ajouta-t-elle plus bas, que Lord Tony en paraissait enchanté. Les deux jeunes gens ont passé un long moment ensemble à l’ombre du balcon dans la salle de bal et, si je ne me trompe, Lord Tony avait l’air d’en profiter au maximum.

Elle parlait très rapidement et avec un léger accent écossais, ce qui sans doute empêchait le duc de comprendre chaque mot. Mais apparemment il avait compris le sens de ce qui venait de se dire, car il répliqua avec aigreur :

– Mlle de Kernogan est une jeune personne trop bien élevée, j’espère, pour permettre les assiduités d’un monsieur contre le gré de son père.

– Allons, allons, monsieur de Kernogan, s’interposa Son Altesse avec bonhomie, Lord Anthony Dewhurst est le fils de mon vieil ami, le marquis d’Atiltone, une de nos familles les plus illustres de l’histoire d’Angleterre. Il a de plus hérité de sa mère, une demoiselle de Crewkerne, une des plus grosses fortunes du pays. C’est en outre un garçon remarquable, un gentilhomme accompli. Son empressement auprès d’une jeune fille, aussi noble soit-elle, me paraît des plus flatteurs, je dirai même très désirable pour ceux à qui son bonheur tient à cœur.

En réponse à cet aimable discours le duc s’inclina froidement, le visage empreint de son austérité habituelle.

– Je remercie Votre Altesse Royale, dit-il, de l’intérêt qu’Elle daigne porter aux affaires de ma fille et je Lui en suis profondément reconnaissant.

Pendant une minute il y eut dans l'assistance un silence gêné. Malgré le respect et la déférence témoignés par le duc à Son Altesse, il n'avait échappé à personne l'allusion contenue dans ses paroles ; un ou deux fats de l'entourage royal murmurèrent même le mot : « Impertinence ». Seule, Son Altesse n'eut pas l'air de remarquer dans la réponse du duc le moindre manque de respect ou de courtoisie. Elle semblait en tout cas décidée à conserver sa bonne humeur, car Elle ne prêta aucune attention aux remarques qui avaient choqué son entourage. Plus tard cependant on apprit, par les personnes qui se trouvaient placées en face du prince à la table de jeux, que Son Altesse avait froncé les sourcils avec déplaisir et avait paru réprimer quelque réplique arrogante. Quoi qu'il en soit, Elle ne montra pas la moindre mauvaise humeur et se mit à compter gaiement les gains que Sir Percy, qui tenait la banque, poussait vers Elle à ce moment.

– Ne partez pas encore, monsieur le duc, dit le prince en voyant que Kernogan faisait un mouvement pour quitter ces lieux où l'atmosphère était devenue sinon glaciale, du moins hostile. Ne voyez-vous pas que vous me portez chance ? D'habitude Blakeney a une veine de tous les diables, mais ce soir j'ai réussi à prendre ma revanche. Restez, je vous prie.

– Monseigneur, répliqua le vieux courtisan avec déférence, en quoi ma modeste personne peut-elle influencer les dieux qui sûrement président toujours à la destinée de Votre Altesse ?

– N'essayez pas de raisonner, mon cher, répondit le prince d'un ton enjoué ; tout ce que je sais, c'est que si vous partez maintenant, vous emportez ma chance avec vous et je vous rendrai responsable de mes pertes.

Le duc, résigné, soupira en s'inclinant de nouveau :

– En ce cas, monseigneur…

Reprenant ses cartes, Son Altesse se tourna vers Blakeney :

– Et avec tout cela, continua-t-elle, vous ne nous avez toujours pas donné l'explication de votre retard ce soir.

– Il s'agit d'un oubli, monseigneur, répondit Blakeney, et d'un oubli dû à Votre sévérité et à celle de la duchesse. La grande affaire pour moi était d'harmoniser ma manière de nouer ma cravate avec la nouvelle coupe des gilets. Or, une heure avant de paraître à ce bal, je me suis vu obligé de réviser toutes mes conceptions à ce sujet. J'en étais complètement désemparé et je viens à peine de me remettre, car la moindre critique de Votre part sur les résultats m'aurait précipité dans un profond désespoir !

Le prince éclata de rire.

– Blakeney, vous êtes incorrigible, s'écria-t-il. Puis se tournant de nouveau vers Kernogan.

– Monsieur le duc, ajouta-t-il avec désinvolture, je vous supplie de ne pas juger la jeunesse dorée de notre pays d'après l'exemple de mon ami Blakeney. Nous pouvons être sérieux lorsque les circonstances l'exigent.

– Votre Altesse aime à plaisanter, répliqua cérémonieusement Kernogan. Quelle meilleure occasion que la conjoncture actuelle pourrait se présenter pour être sérieux, alors que l'Angleterre, bien qu'ayant moins souffert que la France, se trouve engagée dans un conflit sur mer avec une des plus puissantes démocraties d'Europe, laquelle est aux mains d'une poignée de bêtes féroces. Comment l'Angleterre sortirait-elle victorieuse de ce conflit, monseigneur, si ses fils ne réalisent pas qu'il n'est plus question d'un simple jeu et que la victoire ne

peut s'obtenir que par le sacrifice et le renoncement à la légèreté et au plaisir ?

Il avait prononcé ces dernières phrases en français comme pour exprimer avec plus de précision le fond de sa pensée.

Le prince, ennuyé du tour que prenait la conversation, n'insista pas. Il était évident qu'il était décidé à faire un effort pour se dominer. Il invita d'un clignement de l'œil Blakeney et la duchesse à l'aider à créer une diversion, paraissant de plus en plus décidé à ne pas laisser s'éloigner le duc de Kernogan de sa royale personne.

VI

Suivant son habitude, Sir Percy s'élança sur la brèche au secours de son prince.

– Comme M. le duc s'exprime bien, s'écria-t-il, rompant le silence et accompagnant ces paroles de son petit rire communicatif.

Puis se tournant vers Sir Andrew :

– Je vous parie dix livres contre une prise de tabac, Ffoulkes, que vous n'en feriez pas autant dans votre langue maternelle.

– Je ne relèverai pas votre pari, Blakeney, répliqua vivement Sir Andrew, je ne suis pas un brillant orateur.

– Vous devriez écouter notre distingué hôte, M. Martin-Roget, discourir sur ce sujet, continua Sir Percy sur un ton

faussement grave. Grands dieux, qu'il parle bien ! À côté de lui je me sens un misérable ver de terre. Surtout quand il discourt sur notre légèreté nationale et notre goût maladif pour les sports, n'est-ce pas, monsieur le duc, ajouta-t-il dans un mauvais français. M. Martin-Roget ne parle-t-il pas admirablement ?

– M. Martin-Roget, répondit le duc, est un homme d'une rare éloquence et d'un patriotisme exemplaire. Il impose le respect partout où il passe.

– Vous le connaissez depuis longtemps ? interrogea Son Altesse avec curiosité.

– Non, pas depuis très longtemps, monseigneur, répliqua le duc. Il est arrivé ici il y a quelques mois comme émigré, venant de Brest sur un bateau de contrebande. Il avait été dénoncé comme ayant aidé de son argent la cause royaliste en Bretagne. Il a réussi à sauver non seulement sa vie mais aussi la plus grosse partie de sa fortune.

– Ah ! M. Martin-Roget est si riche ! s'exclama le prince.

– Oui, monseigneur, continua le duc, il est seul propriétaire d'une importante banque de Brest qui a une succursale en Amérique et des correspondants dans tous les pays d'Europe. Son Éminence l'archevêque de Brest, dans une lettre, me l'a chaudement recommandé comme un gentilhomme intègre et bon patriote. Si je n'avais pas été tout à fait sûr des antécédents de M. Martin-Roget et de ses relations actuelles, je n'aurais jamais eu l'audace de le présenter à Votre Grâce.

– Et vous ne l'auriez certainement pas agréé comme prétendant de mademoiselle votre fille, interrompit le prince. La fortune de ce monsieur compensera sans doute la modestie de sa naissance.

– Il y a certes beaucoup de gentilshommes dévoués à la cause royaliste, répliqua le duc, mais les causes les meilleures et les plus justes ont parfois besoin d'argent. Les Vendéens, l'armée des Princes à Coblentz, tous ont grandement besoin de fonds.

– Et si je comprends bien, continua Son Altesse, M. Martin-Roget, devenu le gendre du duc de Kernogan, est plus disposé à donner ces fonds que M. Martin-Roget tout court, sans alliance aristocratique. Même dans cette hypothèse, monsieur le duc, ajouta-t-il sur un ton devenu plus grave, êtes-vous aussi sûr que vous le pensez des antécédents de ce monsieur ? Son Éminence a pu agir avec une parfaite bonne foi, mais…

– Son Éminence, interrompit le duc, est un homme à qui la cause royaliste tient autant à cœur qu'à moi-même. Il savait que sur sa recommandation je ferais une confiance absolue à M. Martin-Roget ; il n'aurait certainement pas agi à la légère.

– Êtes-vous absolument certain, continua le prince, que votre digne prélat n'a pas agi sous une pression quelconque ?

– Tout à fait certain, monseigneur, répliqua le duc d'un ton affirmatif. À quelle pression aurait pu céder un homme d'une pareille intégrité ?

VII

Il y eut un silence qui dura quelques minutes et qui fut interrompu par l'horloge qui sonna la première heure après minuit. Son Altesse Royale se tourna vers Lady Blakeney et lui

fit un imperceptible signe de la tête. Sir Andrew Ffoulkes s'esquiva sans mot dire.

– Je comprends tout maintenant, dit Son Altesse, s'adressant au duc. Vous m'avez clairement exposé la situation et je vous prie de me pardonner ce qui a pu vous sembler une indiscrétion de ma part. Je vous avoue que jusqu'à ce soir les choses me paraissaient assez obscures. J'avais l'intention d'intercéder en faveur de mon jeune ami Lord Anthony Dewhurst, qui est fortement épris de Mlle de Kernogan.

– Bien que les désirs de Votre Altesse soient pour moi presque des ordres, je me permets de Lui faire remarquer qu'en la circonstance mes dispositions en ce qui concerne ma fille m'ont été dictées par mon devoir et ma loyauté envers mon roi, que Dieu protège ! et de ce fait il est hors de mon pouvoir d'y changer quoi que ce soit.

– Que Dieu punisse cet obstiné ! murmura le prince en anglais en se détournant pour n'être pas entendu.

Puis avec une bonne grâce forcée il ajouta :

– Ne me tiendrez-vous pas compagnie dans cette nouvelle partie, monsieur le duc ? Vous m'avez porté chance et nous devons dépouiller Blakeney ce soir.

La partie de cartes reprit et il ne fut plus question de Mlle de Kernogan ce soir-là. Le duc pensait que l'avenir de sa fille n'avait que trop fait l'objet de discussions entre ces gens qu'au fond de lui-même il jugeait bien indiscrets. Il fut très étonné de constater combien les manières et les habitudes de la bonne société anglaise différaient de celles de France. En quoi ses projets concernant l'avenir de sa fille pouvaient-ils intéresser tous ces hommes et ces femmes, y compris Son Altesse ? Martin-Roget n'était pas de naissance noble, certes,

mais il était prodigieusement riche et il avait promis de verser plusieurs millions dans les coffres de l'armée des princes en échange de la main de Mlle de Kernogan. Les millions qu'il se proposait de donner seraient sans doute suivis d'autres, et une adhésion sincère à la cause monarchiste valait bien, en ces jours, tout le sang bleu du jeune lord anglais. C'est du moins ce que pensait le duc ce soir-là pendant tout le temps que Son Altesse le garda au jeu près de lui.

4

Le père

I

Il était près de dix heures du matin. M. de Kernogan était en train de prendre son petit déjeuner, lorsqu'un courrier, porteur d'une lettre, se présenta à sa résidence située à Laura Place.

Il pensa que ce devait être Martin-Roget qui lui envoyait ce mot ; peut-être un malaise l'avait-il empêché d'assister la veille au bal, et il l'ouvrit sans appréhension. Elle portait comme en-tête *Combwich Hall,* adresse qui lui était inconnue, et débutait par ces mots :

– *Mon cher père…*

Il dut relire la lettre par trois fois afin de comprendre ce dont il s'agissait. Il était resté assis, presque immobile pendant la lecture et sa main tenant la feuille n'avait pas trahi le moindre tremblement. Quand il eut terminé, il sonna son valet et lui dit très calmement :

– Frédéric, donne un verre d'ale au courrier et dis-lui qu'il n'y a pas de réponse. Et… attends, ajouta-t-il, va tout de suite chez M. Martin-Roget et prie-le de venir aussi vite que possible, j'ai à lui parler.

Le valet quitta la pièce et le duc relut lentement la lettre pour la quatrième fois. Plus aucun doute n'était possible. Sa fille Yvonne s'était enfuie avec Lord Anthony Dewhurst et l'avait épousé clandestinement aux premières heures du jour dans l'église protestante de Saint-James. Ils avaient été unis ensuite par un prêtre à l'église de Saint-Jean-Baptiste. Elle apprenait ces faits à son père en quelques phrases, dictées par son profond attachement et son respect filial, mais sans la moindre trace de regret. Yvonne, sa fille Yvonne, la seule représentante de sa famille, s'était enfuie comme une fille de cuisine. Son Yvonne, son seul atout pour l'avenir, qu'il avait voulu sacrifier avec un parfait égoïsme sur l'autel de ses convictions et de sa loyauté envers son roi. Elle savait parfaitement qu'en échange de sa personne, des millions allaient être versés à la cause royaliste et elle avait disposé d'elle-même en désobéissant à la volonté de son père et à son devoir envers son pays.

Yvonne de Kernogan avait trahi toutes les traditions et manqué à tous ses devoirs. Plus tard, lorsqu'on écrirait l'histoire des grandes familles qui s'étaient ralliées autour de leur souverain à l'heure du péril, le nom des Kernogan ne s'y trouverait pas. Oh ! la honte de tout cela !

Le duc était beaucoup trop fier pour laisser percer la moindre émotion devant son valet, mais dès qu'il se trouva seul, son visage maigre, empreint de cette gravité qu'il avait transmise à sa fille, fut ravagé d'une colère sombre. Il déchira la lettre en mille morceaux qu'il jeta dans le feu. Sur le bureau, tout près de lui, était posée une miniature peinte par Hall, encadrée d'un cercle de brillants, représentant Yvonne. Les yeux du duc s'y portèrent par hasard et, au paroxysme de la fureur, il la saisit et la lança par terre, puis l'écrasa de son talon, détruisant ainsi une œuvre d'art d'un très grand prix.

Sa fille l'avait trahi et avait de plus contrarié tous ses projets. Et par surcroît elle s'était déshonorée elle-même, car

mineure, ce mariage clandestin contracté sans le consentement paternel n'était reconnu ni en France, ni ailleurs, sauf peut-être en Angleterre, ce qui importait peu à M. de Kernogan et, d'ailleurs, il n'en était pas tout à fait certain.

Dans cet instant solennel, il fit le serment qu'aussi longtemps qu'il vivrait il ne pardonnerait à ce maudit Anglais qui avait osé lui ravir sa fille et qu'il ne légaliserait jamais ce mariage par son consentement, rendant ainsi illégaux aux yeux de son pays tous les enfants issus de cette union.

Ce premier accès de rage fut suivi par une grande apathie. Il s'assit devant le feu et se cacha la tête entre les mains. Il fallait tenter de reprendre sa fille ; si seulement Martin-Roget était là, lui saurait comment agir. Mais allait-il tenir parole et accepter Yvonne comme femme, maintenant que son nom et son honneur avaient été irrévocablement entachés ? La question allait être résolue incessamment. M. de Kernogan regarda anxieusement la pendule. Une demi-heure s'était écoulée depuis que Frédéric était parti chercher Martin-Roget et ce dernier n'était pas encore là.

M. de Kernogan ne pouvait prendre aucune décision avant d'avoir vu Martin-Roget et lui avoir parlé. Dans un éclair de folie il avait pensé courir à Combwich Hall et provoquer cet impudent Anglais en duel, le tuer ou être tué par lui ; dans les deux cas Yvonne serait séparée de lui pour toujours. Mais la pensée du banquier l'avait ramené à des réflexions plus raisonnables. Lui saurait quoi faire ; après tout, l'outrage atteignait le prétendant autant que le père.

Mais au nom du Ciel, pourquoi ne venait-il pas ?

II

Midi venait de sonner lorsque Martin-Roget se présenta enfin à Laura Place.

En l'attendant, M. de Kernogan avait passé par toutes les phases d'une violente émotion. Il ne pouvait croire que tout cela était vraiment arrivé, l'affreuse réalité lui échappait sans cesse. Comment Yvonne, sa fille si bien élevée et si obéissante, qui avait montré un tel courage lorsque les massacres monstrueux de ses amis et de sa famille les avaient obligés de s'exiler, comment cette même Yvonne avait-elle pu fuir ainsi qu'une fille de peu, pour épouser en secret un hérétique ? Cela dépassait les bornes du possible et M. de Kernogan ne pouvait le croire.

Entre-temps, Frédéric était revenu une première fois en apportant l'extraordinaire nouvelle que M. Martin-Roget avait quitté ses appartements la veille à quatre heures et qu'on ne l'avait pas revu depuis. Sa propriétaire paraissait d'ailleurs très inquiète à son sujet. Le valet dut y retourner plusieurs fois. Enfin il revint en courant, annonçant qu'il précédait M. Martin-Roget de quelques instants, et il ajouta que ce dernier paraissait très fatigué et de fort mauvaise humeur.

Un court moment après, notre homme pénétra chez le duc.

III

– Ma fille est partie. Elle a quitté le bal clandestinement hier soir et elle a épousé Lord Anthony Dewhurst à l'aube ce

matin. Elle se trouve actuellement… avec lui, à un endroit appelé Combwich Hall.

M. de Kernogan avait littéralement jeté ces mots à la tête de son interlocuteur, après que le valet se fut discrètement retiré.

– Comment ? Comment ? Je ne comprends pas, que voulez-vous dire ? balbutia l'autre, dérouté par la violence du duc et épuisé par son aventure de la nuit.

Il fixait le duc sans rien comprendre. Ce dernier avait repris ses allées et venues à travers la pièce, tel un fauve en cage, les mains serrées derrière le dos, le regard flamboyant de colère.

Martin-Roget se passa la main sur le front, comme un homme en proie à un mauvais rêve.

– Que voulez-vous dire ? répéta-t-il.

– Exactement ce que je viens de dire, rétorqua froidement le duc. Yvonne, ma fille, s'est enfuie avec ce sot, Lord Anthony. Ils ont organisé une sorte de cérémonie de mariage. Et elle m'écrit une lettre ce matin pour me dire qu'elle est heureuse et qu'elle passe sa lune de miel dans un endroit appelé Combwich Hall. Sa lune de miel ! répéta-t-il, comme pour fouetter de nouveau sa colère.

Martin-Roget venait enfin de réaliser pleinement les faits. Mais il n'était pas homme à se laisser envahir par la fureur et à perdre ainsi tous ses moyens dans les éclats d'une vaine colère. Non, telle n'était pas sa réaction au moment où le destin et le coup de tête d'une jeune fille venaient se placer au travers de ses projets. Son ami Chauvelin aurait sûrement envié son calme en face du désastre !

Tandis que le duc continuait ses débordements de rage, Martin-Roget s'assit tranquillement devant le feu, attendant une accalmie avant de parler.

– Si je comprends bien, monsieur le duc, dit-il enfin en dissimulant son ironie derrière un voile de déférence, vos intentions en ce qui concerne Mlle de Kernogan ne se sont pas modifiées et vous entendez toujours m'honorer de votre confiance en me la donnant pour femme ?

– Je n'ai pas l'habitude de changer d'avis, dit le duc avec rudesse.

Il désirait ce mariage, mais il n'avait aucune estime, ni affection pour l'homme. Tout l'orgueil des Kernogan, leur longue lignée d'ancêtres, se révoltaient à l'idée qu'une charmante descendante de cette race glorieuse allait épouser un bourgeois, un commerçant même ! et seul l'amour qu'il portait à son roi et à son pays consolait M. de Kernogan de l'amertume qu'il éprouvait de devoir traiter sur un pied d'égalité le banquier de Brest.

– Alors, il n'y a pas grand mal, rétorqua ce dernier. Ce mariage n'est pas légal. Il n'y a même pas besoin de l'annuler. Mlle de Kernogan est toujours Mlle de Kernogan, et moi son humble et fidèle adorateur.

Le duc interrompit sa marche à travers la pièce :

– Vous voudriez…, balbutia-t-il.

Puis, s'arrêtant brusquement, il détourna son visage. Il avait de la peine à cacher la répulsion que lui inspirait le sang-froid de l'autre. Le sang de bourgeois ne se reniait décidément pas ! Le commerçant qui recherchait une alliance avec une fille de la noblesse et qui, pour ce privilège, était prêt à payer

plusieurs millions, n'allait pas se laisser détourner de ses projets par de simples considérations d'honneur ou d'amour-propre. M. de Kernogan en fut content et rassuré, mais il méprisa l'homme pour sa veulerie et son indulgence.

– Ce mariage est nul aux yeux de la loi française, répéta Martin-Roget avec calme.

– C'est juste, acquiesça le duc.

Il y eut un silence pendant un instant.

– Ce que nous devons faire, monsieur le duc, dit-il enfin, c'est d'obtenir à tout prix que Mlle votre fille revienne ici au plus vite.

– Et comment vous y prendrez-vous ? interrogea le duc sur un ton sarcastique.

– Il n'était pas dans mes intentions de paraître dans tout cela, répliqua Martin-Roget.

– Mais alors, comment puis-je… ?

Et en disant ces mots, le duc jeta un rapide coup d'œil sur son interlocuteur… Sans avoir besoin de prononcer d'autres paroles, les deux hommes s'étaient compris.

– Il ne s'est rien passé, répéta Martin-Roget avec emphase. Complètement rassuré, le duc rapprocha une chaise de la cheminée, s'assit et les coudes sur ses genoux il tendit ses belles mains aristocratiques vers le feu.

Une demi-heure plus tard, lorsque Frédéric vint pour demander si M. le duc désirait son déjeuner, il vit les deux

hommes, assis l'un près de l'autre, engagés dans une conversation tout à fait amicale.

5

Le nid

I

Certains jours de novembre en Angleterre sont parfois d'une beauté émouvante et pleine de cette mélancolie de l'année qui s'achève et de l'hiver tout proche. L'automne sourit encore avec douceur et bienveillance, caressant les dernières feuilles rougies qui s'attardent sur les arbres, avivant tout le paysage d'un pinceau coloré. Le ciel est de ce bleu pâle et transparent couleur d'aigue-marine et qui s'estompe lentement dans la brume de midi. Au crépuscule, les oiseaux perchés dans les arbres dénudés font entendre leur chant léger. Le soleil met une touche d'or sur toute chose et se joint à cette mystification joyeuse qui veut faire croire que l'hiver est encore très loin.

C'est précisément par une de ces merveilleuses journées de novembre 1793 que Lady Anthony Dewhurst, assise devant un secrétaire dans le salon de Combwich Hall, écrivait à son amie Lady Blakeney. La jeune femme essayait de traduire dans une lettre toutes les sensations de son cœur débordant d'amour, de bonheur, de reconnaissance.

Trois jours entiers s'étaient écoulés depuis ce matin extraordinaire où à l'aube, devant deux ou trois intimes, dans une vieille petite église à peine éclairée, elle avait donné sa foi et juré obéissance à l'homme que son cœur avait choisi et tout cela au moment même où, grâce à une petite conspiration dans

laquelle avait trempé Son Altesse Royale elle-même, son père était retenu au bal.

Depuis l'instant où, après la seconde cérémonie à l'église catholique, elle s'était retrouvée dans la voiture, blottie dans les bras puissants et tendres de son cher époux et qu'elle avait senti ses lèvres se poser sur les siennes dans un premier baiser qui avait été comme le sceau suprême de leur union, tout n'avait été qu'un enchantement continuel, jusqu'à cette minute où elle avait suivi du regard la haute et élégante silhouette de Lord Tony qui s'éloignait rapidement, à travers une allée du parc jusqu'à la grille d'entrée, au-devant du duc de Kernogan, non sans s'être retourné plusieurs fois vers la fenêtre où il était sûr de la voir.

Pas la moindre note discordante n'était venue interrompre sa félicité, car même son père, dont elle avait craint le courroux et l'intransigeance, s'était montré bon et compréhensif, au point que des larmes de honte noyaient ses yeux chaque fois qu'elle y pensait.

Dès son arrivée à Combwich Hall, elle lui avait écrit une longue lettre, implorant son pardon pour sa conduite qui l'avait certainement profondément déçu et peiné. Elle y avait plaidé son droit au bonheur, son droit d'aimer suivant son choix et d'être aimée, celui d'avoir une maison dont l'adoration de son mari ferait un paradis.

Yvonne avait fait porter cette lettre à son père qui lui envoya sa réponse le lendemain. Elle l'avait ouverte avec des mains tremblantes, de peur que la dureté de monsieur de Kernogan ne détruisît l'harmonie parfaite de sa vie actuelle. Elle craignait ce qu'il allait dire, car elle connaissait le duc, tant par ses qualités que par ses défauts. Par son mariage, elle avait dû le heurter profondément. Mais aussitôt qu'elle eut commencé sa lecture, elle resta confondue.

Son père n’avait pas eu un seul mot blessant malgré ses reproches affectueux. Il ne voulait pas, disait-il, au déclin de sa vie et après toutes les épreuves cruelles qu’il avait subies, s’opposer au bonheur de sa fille. *Vous auriez dû me faire confiance,* écrivait-il : *je ne savais pas que votre bonheur était en jeu dans ce mariage projeté par moi, sans cela, j’aurais su renoncer à mes projets devant les vôtres. Sachez que vous seule me restez, à moi qui n’ai plus rien que la misère et l’exil. Pouviez-vous croire que je ferais passer mes ambitions personnelles avant votre bonheur ?*

En lisant cette lettre, Yvonne sentit les larmes lui monter aux yeux. Elle pleura amèrement de honte et de remords. Comment avait-elle pu être si aveugle pour juger si mal son père et douter de sa bonté ? Son jeune mari eut beaucoup de mal à la consoler. Il avait également lu la lettre et fut très touché de l’aimable allusion à sa personne. En effet, le duc disait en parlant de son gendre : *Lord Anthony est un parfait gentilhomme et je suis sûr qu’il vous rendra heureuse. Votre père le sera d’autant plus. Ce qui me peine surtout est votre manque de confiance en moi et un mariage clandestin n’est pas digne d’une Kernogan.*

– Je m’étais ouvert à monsieur votre père de mes intentions, dit Lord Tony ; je lui avais demandé de m’autoriser à vous faire ma cour. Mais je m’exprime si mal lorsqu’il s’agit de choses qui me tiennent à cœur, qu’il n’a peut-être pas bien compris et m’a pris pour un sot.

– Je l’avais également supplié, mais à l’époque il était tellement ancré dans son projet de me faire épouser M. Martin-Roget que mes larmes ne purent l’en détourner. Je suppose que mon cher père n’avait pas réalisé alors combien tout cela était sérieux pour moi.

– En tout cas, il a l’air d’avoir accepté l’inévitable avec beaucoup de bonne grâce, conclut Lord Tony.

II

Assis tendrement l’un près de l’autre, ils relurent une fois de plus la lettre qui se terminait ainsi : *Je ne me sens pas très bien en ce moment, l’humidité de ce pays ne me convient guère et j’ai pris froid. Je sais que les amoureux n’aiment pas recevoir des visites ; cependant si demain le temps est meilleur je viendrai jusqu’à Combwich Hall et je suis certain que vous ne me refuserez pas à souper et un lit pour la nuit. Si cela vous convient, envoyez-moi votre réponse par le messager qui retourne à Bath.*

Pouvait-on imaginer une démarche plus touchante ? Ce geste mit le comble à leur bonheur.

III

Le lendemain, Yvonne Dewhurst fit à son amie Lady Blakeney le récit fidèle de tout ce qui s’était passé. Elle prit même le soin de joindre une copie de la lettre de son père, en la priant de la communiquer également à Lady Ffoulkes.

Elle attendait son père qui devait arriver d’un instant à l’autre et Lord Tony était allé jusqu’à la grille du parc pour l’attendre.

Une demi-heure plus tard, M. de Kernogan serrait dans ses bras sa fille rayonnante de joie. Il était pâle, paraissait fort las et se plaignait toujours de ce refroidissement. De toute évidence, il ne se sentait pas très bien et, les premières effusions passées, Yvonne commença à s'inquiéter sérieusement de son état. Au fur et à mesure que la soirée avançait, le duc devenait de plus en plus silencieux ; il refusa presque toute nourriture et vers huit heures il annonça son désir de se retirer.

– Je ne suis pas vraiment malade, dit-il en embrassant tendrement sa fille, seulement un peu las… Ce doit être toutes ces émotions. Je serai mieux demain après une bonne nuit.

S'il s'était montré cordial, mais réservé envers Lord Tony, ce qui d'ailleurs semblait normal étant donné son caractère peu démonstratif, le duc avait manifesté à sa fille une tendresse toute particulière, comme s'il avait éprouvé des remords à son égard.

IV

Le lendemain, l'état de santé de monsieur de Kernogan eut l'air de s'aggraver, ses joues étaient creuses, son teint était devenu blafard et ses yeux paraissaient ternes. Mais il refusa catégoriquement de prolonger son séjour.

– Non, non, déclara-t-il, je serai mieux à Bath, on y est plus abrité qu'ici, et ce vent du nord ne me convient pas. Je vais prendre quelques bains, cela m'avait déjà fait beaucoup de bien en septembre dernier, lorsque j'avais pris froid.

Bien qu'il fît de son mieux pour rassurer sa fille, celle-ci demeurait inquiète. Il n'avait même pas voulu boire le chocolat qu'elle lui avait préparé elle-même.

– Dès que je serai de retour à Bath, je me sentirai mieux, répéta M. de Kernogan, et dans un jour ou deux, si vous avez le temps et que Lord Tony peut se passer de vous, vous viendrez voir comment se porte votre vieux père, n'est-ce pas ?

– Il n'est pas question que je vous laisse repartir seul, répondit Yvonne sur un ton décidé ; je vous accompagnerai.

– Je refuse, mon enfant, c'est une folie, protesta le duc. La voiture me conduira, et en moins de deux heures je serai rendu sain et sauf.

– Vous le serez encore bien mieux en ma compagnie, dit Yvonne, en le regardant d'un air tendrement inquiet. J'ai demandé à mon cher mari la permission de vous accompagner.

– Mais vous ne pouvez pas quitter Lord Tony ainsi, protesta de nouveau le duc, il sera triste et perdu sans vous.

– Je l'espère, dit-elle en souriant, mais il sera d'autant plus heureux de me revoir lorsqu'il vous saura mieux.

M. de Kernogan finit par céder aux instances de sa fille qu'il remercia en l'embrassant avec affection. Il semblait soulagé à l'idée de faire ce parcours en sa compagnie. La voiture fut commandée pour onze heures.

Un quart d'heure avant le départ, Lord Tony serrait sa jeune femme dans ses bras en lui disant tristement adieu.

– Je déteste vous voir partir, ma chérie, dit-il en l'embrassant ; je peux à peine supporter d'être séparé de vous pendant une heure et il s'agit de quelques jours maintenant.

– Je dois pourtant partir, mon bien-aimé, répondit Yvonne en le regardant avec amour. Je ne pourrais pas le laisser voyager seul… Le pourrais-je ?

– Certes non, acquiesça-t-il sans grande conviction, mais n'oubliez pas, mon amour, que vous m'êtes infiniment précieuse et que je ne vivrai plus tant que vous ne serez pas de retour et en sûreté entre mes bras.

– Je vous enverrai un mot ce soir, dit-elle en se dégageant à regret de sa douce étreinte, et si je pouvais revenir demain déjà…

– Je viendrai en tout cas demain à Bath pour vous escorter, si votre retour était vraiment possible.

– Je reviendrai si je suis rassurée au sujet de mon père. Oh ! mon chéri, ajouta Yvonne en soupirant, je savais bien hier matin, quand ma félicité était à son comble, que quelque chose surviendrait pour interrompre la perfection de ces derniers jours.

– Vous n'êtes pas sérieusement inquiète au sujet de la santé de monsieur votre père, mon cœur ?

– Non, pas trop inquiète. Au revoir, milord… Et dans quelques heures nous retrouverons notre rêve.

V

Durant toute la journée du lendemain, Lord Tony fut triste et désemparé. Yvonne n'était pas là. À part cela, rien d'autre ne le tourmentait spécialement.

Pourtant le destin lui préparait un coup si terrible que jamais il ne devait s'en remettre complètement, mais il n'avait le moindre pressentiment de ce qui l'attendait.

Il passa toute la journée à classer des papiers et à mettre à jour sa correspondance en retard. Pendant ces derniers jours il avait vécu dans un rêve et son courrier s'était accumulé. Il avait en effet une grande fortune à gérer, non seulement pour lui-même mais pour ses frères et sœurs mineurs. Il fallait profiter de cette solitude forcée pour mettre tout cela en ordre.

Le soir il attendit en vain le mot promis par Yvonne. Mais, n'étant pas d'un naturel anxieux, il ne s'inquiéta pas outre mesure et s'expliqua son silence en pensant que la forte pluie qui était tombée sans arrêt durant l'après-midi avait dû retarder l'arrivée du courrier à Combwich Hall, ou qu'alors les mille petits incidents imprévisibles, dont il aurait l'explication le lendemain, avaient peut-être empêché Yvonne de lui écrire.

Comment aurait-il pu supposer d'autres événements ? Néanmoins, en se mettant au lit, il prit la ferme résolution de partir pour Bath dès le lendemain et d'y rester jusqu'à ce qu'il puisse ramener Yvonne avec lui.

D'ailleurs sans elle Combwich Hall était vraiment insupportable.

Il partit donc pour Bath comme il se l'était promis, le lendemain matin à neuf heures. Il n'avait cessé de pleuvoir depuis la veille et les routes étaient terriblement boueuses.

Aussitôt arrivé en ville, Lord Tony passa d'abord chez lui pour se changer, puis il se rendit à pied à Laura Place en prenant par les petites rues, voulant éviter la foule des mondains qui se pressaient autour des établissements thermaux et des jardins publics.

Son intention était de voir Yvonne, de prendre des nouvelles de son beau-père, puis de rendre visite à ses amis Blakeney à leur résidence au Circus.

Pas la moindre appréhension ne l'agitait. Que pouvait-il craindre ?

Lorsque les trois quarts de onze heures sonnaient à l'horloge de la tour, il se présenta à la porte de la résidence du duc de Kernogan.

Une femme vint ouvrir, ce qui surprit fort Lord Tony, car il savait combien le duc, conscient de ses prérogatives, était strict sur l'étiquette de sa maison. « La maison d'un pauvre émigré, certes, mais néanmoins celle d'un gentilhomme », répétait-il volontiers.

– Puis-je monter directement ? demanda-t-il à la femme, qui avait l'air de vouloir lui barrer le passage. Je désire voir M. le duc.

– Vous pouvez monter, monsieur, répondit la femme avec un fort accent du Somersetshire, mais je doute fort que vous voyiez Sa Grâce. Monsieur le duc est parti depuis deux jours.

Lord Tony n'avait pas prêté grande attention à la femme. Il venait de traverser le hall et commençait à monter l'escalier quand ces dernières paroles lui parvinrent. Sans en saisir de prime abord tout le sens, il s'arrêta et fronça les sourcils.

– Parti… depuis deux jours ! répéta-t-il machinalement. Que voulez-vous dire ?

– Que Sa Grâce a quitté la maison avant-hier ; c'était le jeudi et son valet est parti hier après-midi en emportant les bagages. Il est parti en voiture. Aie ! lâchez-moi ! cria-t-elle soudainement. Vous me faites mal, mais qu'avez-vous ?

Lord Tony avait descendu les marches et courant vers la femme lui avait saisi les poignets, en la regardant fixement comme un insensé.

– Je vous demande pardon, dit-il tout confus en la relâchant. Je… je… j'ai été comme égaré pendant un instant. Ayez la bonté de répéter une fois de plus ce… ce que vous venez de me dire, balbutia-t-il.

Devant le visage de Lord Tony devenu couleur de cendre et où se lisait la plus intense angoisse, la femme, qui voulait répliquer vertement, fut prise de pitié.

– M. le duc a quitté la maison avant-hier dans une voiture de louage, dit-elle très lentement, pensant que le jeune monsieur était malade ou peut-être pas en pleine possession de ses esprits. Son valet, Frédéric, est parti hier avec les bagages. Il a pris la malle de Bristol de deux heures. Je suis la gouvernante de M. le duc et je dois m'occuper de la maison et des domestiques jusqu'à nouvel ordre. Voilà tout ce que je sais et je ne peux rien vous dire de plus.

– Mais M. le duc a dû revenir hier matin, dit Lord Tony d'un ton persuasif comme quelqu'un qui essaye de convaincre un enfant obstiné, et ma femme… mademoiselle Yvonne… était avec lui…

– Non, non, répéta la femme. M. le duc n'est pas revenu ici depuis jeudi après-midi et son valet est parti avec les bagages. Mais, ajouta-t-elle sur un ton confidentiel, ils ne sont sûrement pas loin. Tout cela a été si soudain que je n'en ai rien su moi-même jusqu'à ce que j'aie vu M. Frédéric partir. Il a d'ailleurs emporté très peu de bagages. Sûrement M. le duc va revenir bientôt. Il n'a pu aller bien loin avec si peu d'affaires.

– Mais ma femme, mademoiselle Yvonne ?…

– Mon Dieu, monsieur, ne le saviez-vous pas ? Toute la ville en parle depuis mardi. Il paraît que mademoiselle s'est enfuie avec Lord Tony Dewhurst et…

– Oui, oui. Mais ne l'avez-vous pas revue depuis ?

– Je ne l'ai plus vue depuis l'instant où elle est partie au bal, lundi soir. Elle était belle comme une image dans sa robe blanche…

– Et M. le duc n'a laissé aucun message… pas de lettre ?

– Ah ! maintenant que vous m'en parlez, s'écria la femme, je me souviens que Frédéric m'a remis une lettre que M. le duc a laissée sur son bureau. Il m'a dit qu'elle était pour Lord Anthony Dewhurst et de la lui remettre s'il se présentait. Je l'ai rangée quelque part. Quel est votre nom, je vous prie ?

– Je suis Lord Anthony Dewhurst, répondit le jeune homme d'une voix blanche.

– Je vous demande pardon, milord, dit la femme, je vais tout de suite aller chercher la lettre.

Demeuré seul, Lord Tony resta immobile, comme assommé, frappé de stupeur. Il avait tout d'abord cru à un accident survenu en cours de route ou à une agitation de l'état de santé du duc. Mais maintenant, il était obligé d'écarter ces raisons devant une évidence plus cruelle. S'il y avait eu accident, la rumeur publique ou un mot d'Yvonne l'en auraient informé. Que pouvait vouloir dire cette lettre de M. de Kernogan ? Il ne savait que penser, mais une peur atroce lui étreignit soudainement le cœur.

Au bout de quelques instants la femme revint et lui tendit une lettre toute froissée. Lord Tony s'en saisit et rompit le cachet d'une main tremblante, sous le regard à la fois curieux, mais compatissant de la gouvernante. Mais lui, indifférent à toute présence humaine, n'avait dans l'esprit que les quelques lignes écrites en français qui dansaient devant ses yeux. Voici ce que disait la lettre :

Milord,

Vous avez essayé de me ravir ma fille, je l'ai reprise. Quand cette lettre vous parviendra, nous serons déjà en mer, faisant route pour la Hollande, d'où nous nous rendrons à Coblentz. Là, selon ma volonté, Mlle de Kernogan sera unie par le mariage à M. Martin-Roget, objet de mon choix. Elle n'est et n'a jamais été votre femme. Autant qu'il est possible de prévoir l'avenir, je puis vous assurer que vous ne la reverrez de votre vie.

Ce message, aussi monstrueux par son contenu que par sa désinvolture, était signé : *André Dieudonné, duc de Kernogan.*

Mais à l'opposé de l'attitude du duc lorsqu'il avait reçu la lettre de sa fille, envoyée de Combwich Hall, Lord Tony ne fit aucun geste, ne laissa percer aucune colère. Il ne déchira pas la lettre fatale, mais la garda un instant convulsivement dans sa main avant de la glisser dans sa poche.

Très calmement, il tendit une pièce d'argent à la femme en la remerciant. Celle-ci lui proposa une voiture, car la pluie tombait avec violence, mais il déclina cette offre en s'éloignant comme un homme qui n'est plus maître de lui et elle sentit des larmes lui monter aux yeux, tant son visage exprimait le plus profond désespoir.

6

Le Mouron Rouge

Comme un somnambule, Lord Tony se dirigea d'instinct vers la demeure de son ami, Sir Percy Blakeney. Par chance, ce dernier était chez lui. Le laquais qui le reçut eut un geste de profond étonnement devant l'aspect de ce gentilhomme, d'habitude si parfaitement élégant qui, avec ses vêtements trempés et en désordre et son air égaré, ressemblait à un homme en état d'ébriété. Mais sachant Lord Anthony un ami intime de son maître, il n'hésita pas et, ayant pris son chapeau et son manteau, il l'introduisit dans la bibliothèque.

Sir Percy, assis devant son bureau, était en train d'écrire lorsque Lord Tony entra. Il leva la tête et l'apercevant il vint rapidement à lui.

– Asseyez-vous, Tony, lui dit-il, je vais vous apporter un verre de brandy. En prononçant ces mots, il obligea doucement son ami à s'asseoir devant le feu dans lequel il jeta une bûche. Puis il prit dans une armoire une carafe de brandy dont il versa un verre qu'il fit absorber à Lord Tony. L'autre se laissait faire comme un enfant. Blakeney s'assit en face de lui et attendit patiemment que la liqueur et la chaleur aient fait leur effet. Tony demeura un certain temps sans bouger, le visage enfoui entre ses mains, incapable de prononcer une parole.

– Après tout ce que vous m'aviez dit, après votre lettre de mardi, prononça-t-il enfin, je me méfiais terriblement de Martin-Roget et je ne me suis jamais éloigné d'Yvonne, même

un instant. Mais comment pouvais-je me méfier de son père… ? Comment aurais-je pu supposer ?…

– Pouvez-vous me raconter exactement ce qui est arrivé ? dit Sir Percy. Lord Tony se redressa et, fixant d'un regard vide le feu, il fit à son ami un récit détaillé des événements survenus au cours des quatre derniers jours. Il mentionna d'abord la lettre de M. de Kernogan arrivée le mercredi, empreinte d'indulgence et de tendresse paternelle, son arrivée le lendemain à Combwich Hall, son apparent état de mauvaise santé et enfin son départ le vendredi en compagnie d'Yvonne.

Tony parlait avec ce calme dont il ne s'était jamais départi depuis qu'il avait appris l'atroce nouvelle.

– J'aurais dû m'en douter, conclut-il d'une voix éteinte, j'aurais dû deviner d'autant plus que vous m'aviez tellement mis en garde.

– Je vous avais en effet averti que Martin-Roget n'était pas l'homme qu'il prétend être, dit affectueusement Blakeney ; je vous avais abondamment mis en garde contre ses agissements, mais j'avoue ne m'être pas méfié du duc de Kernogan. Nous sommes anglais vous et moi, mon cher Tony, et nous ne pourrons jamais comprendre les subtilités tortueuses d'un esprit latin. Mais assez comme cela avec le passé, nous n'avons pas un instant à perdre, il faut que nous retrouvions votre femme et que nous la sauvions de ces brutes avant qu'ils aient eu le temps de mettre leurs desseins diaboliques à exécution.

– … en pleine mer… en route vers la Hollande… puis à Coblentz, murmura Lord Tony.

Et il ajouta :

– C’est vrai, je ne vous ai pas encore montré la lettre du duc. Et il sortit de sa poche le fatal message qu’il tendit à son ami. Sir Percy s’en saisit, le lut et le lui rendit en disant calmement :

– Le duc de Kernogan et Lady Dewhurst ne sont pas en route vers la Hollande.

– Que voulez-vous dire ? s’écria le jeune homme étonné.

Blakeney se rapprocha de lui. Un changement aussi extraordinaire que subtil s’était brusquement opéré dans toute son attitude. À peine quelques instants avant, il était l’homme du monde, le dandy élégant et superficiel aux manières exquises, puis au fur et à mesure que Lord Anthony Dewhurst lui faisait le récit de son malheur, l’ami compréhensif et dévoué s’était substitué à ce premier personnage. Subitement, comme galvanisé par un feu intérieur malgré son calme apparent, sa parole était devenue courte et incisive, l’audacieux et courageux chevalier épris d’aventure et animé d’un profond désir d’action avait totalement pris la place de l’aristocrate raffiné. Sir Percy Blakeney était devenu le Mouron Rouge.

– Ce que je veux dire, poursuivit-il en essayant d’insuffler un peu de son inébranlable assurance à son ami, qui le fixait d’un œil anxieux, c’est que lundi dernier, la veille de votre mariage, alors que je vous pressais d’obtenir le consentement d’Yvonne de Kernogan et de vous marier le soir même, j’avais suivi Martin-Roget jusqu’à un endroit dénommé *l’Auberge Basse,* à Goblin Combe, un lieu connu de tous les contrebandiers du comté.

– Vous, Percy ? s’exclama Tony éberlué.

– Oui, moi, répondit-il en riant, car je soupçonnais quelque chose depuis un certain temps. La chance avait voulu que

Martin-Roget se soit rendu en voiture de louage à Chelwood d'où il voulait atteindre *l'Auberge Basse*. Mais vu le mauvais temps, les routes embourbées et la nuit, personne ne voulut l'y conduire ! Il cherchait un cheval et un guide. J'étais là sous les traits d'un sinistre vagabond et je me proposai. N'ayant pas le choix, il dut accepter, et ainsi je le conduisis jusqu'à cette auberge. Là, il rencontra notre honorable ami Chauvelin avec qui il avait rendez-vous…

– Comment, Chauvelin ? s'écria Tony soudain sorti de son apathie à ce seul nom qui évoquait tant d'aventures extraordinaires de leur passé, tant de dangers auxquels ils avaient échappé. Chauvelin ! Mais que fait-il en Angleterre, grands dieux ?

– Il fomente des intrigues, répliqua Blakeney. Comme vous le savez, notre ami Chauvelin, malgré sa disgrâce, est toujours prêt pour un mauvais coup. À travers le volet mal fermé, j'ai pu surprendre leur conversation et leurs projets diaboliques et c'est pourquoi, cher Tony, j'ai tellement insisté sur ce mariage qui me paraissait la seule sauvegarde de notre chère Yvonne contre les entreprises de ces gredins.

– Que n'avez-vous été plus explicite ! soupira Lord Tony.

– Plût au Ciel ! Si seulement j'avais pu penser…, répondit Blakeney. Mais nous étions tellement pressés. Nous ne disposions que d'une seule heure pour arranger ce mariage et toutes les formalités. Et puis, auriez-vous suspecté le duc d'une si abominable duplicité, même si vous aviez su, comme je le savais, que ce Martin-Roget n'était autre qu'un certain Pierre Adet et qu'il voulait à tout prix tirer une terrible vengeance du duc et de sa fille ?

– Comment ? Martin-Roget, le banquier, le royaliste exilé qui…

– Il se peut qu'il soit banquier maintenant, interrompit Blakeney, mais royaliste, sûrement pas. Il est le fils d'un paysan injustement condamné par le duc et exécuté il y a quatre ans.

– Ciel !

– Il a débarqué en Angleterre largement pourvu d'argent. Jusqu'ici je n'ai pu encore découvrir si cet argent est le sien ou s'il lui a été remis par le gouvernement révolutionnaire à des fins d'espionnage et de corruption. Mais en tout cas, dès son arrivée ici, il s'est insinué dans les bonnes grâces de M. de Kernogan pour essayer de les attirer, lui et sa fille, en France. Vous pouvez vous imaginer pourquoi et à quelles fins.

– Mon Dieu, quelle horreur ! s'écria Lord Tony atterré, vous voulez dire que…

– Parfaitement, reprit Sir Percy. Par l'intermédiaire de Chauvelin, il a frété un navire de contrebande qui se nomme le *Hollandia* et engagé son capitaine, un certain Kuyper. Il devait mouiller à Portishead le dernier jour de novembre, prêt à prendre la mer avec des papiers bien en règle, comme transportant une cargaison de sucre en provenance des Indes néerlandaises. Martin-Roget, ou Pierre Adet, peu importe son vrai nom, et notre ami Chauvelin devaient se trouver à bord, ainsi que le duc de Kernogan et sa fille. Le *Hollandia* doit se rendre en vérité jusqu'au Croisic, l'actuel port de Nantes dont le proconsul révolutionnaire, l'infâme Carrier, est un grand ami de Chauvelin.

Sir Percy Blakeney se tut. Lord Tony l'avait écouté en silence, mais maintenant il se leva lentement et se tourna vers son ami. Le chagrin et l'horreur de tout ce qui lui arrivait semblaient avoir effacé de son visage toute trace de jeunesse ; il paraissait tout à coup de vingt ans plus âgé. Toute son attitude,

d'ailleurs, était empreinte d'une grande maturité et l'apathie d'il y a quelques instants avait fait place à une farouche détermination.

– Et que puis-je faire maintenant ? demanda-t-il simplement, sachant qu'il pouvait faire confiance à son ami et le charger de l'aider à retrouver ce qu'il possédait de plus précieux au monde. Sans vous, Blakeney, je suis naturellement perdu et impuissant et je n'ai pas ma tête pour réfléchir. D'ailleurs ces diables sont trop forts pour moi. Mais vous, vous m'aiderez, n'est-ce pas ?

Il s'était arrêté brusquement avec un air de profond désespoir.

– Mais je suis fou, Percy, continua-t-il en haussant les épaules pitoyablement, fou de douleur, sinon je ne vous demanderais pas de m'aider et de risquer votre vie pour moi.

– Si vous continuez à dire des bêtises, je serai obligé de vous tirer les oreilles, rétorqua Blakeney en riant ; ne voyez-vous pas que je meurs d'envie de me mesurer une fois de plus avec Chauvelin ?

En disant ces mots, ses yeux brillaient d'une ardeur renouvelée à la pensée de reprendre la lutte et la vie d'aventures, puis il ajouta, en regardant affectueusement son ami qui paraissait tellement accablé :

– Rentrez chez vous, Tony, et préparez vos affaires pendant que je fais chercher Hastings et Ffoulkes et seller quatre chevaux. Soyez de retour dans une heure et nous coucherons à Portishead ce soir ! *Day Dream,* mon yacht, est là-bas, prêt à appareiller à toute heure du jour ou de la nuit. Hélas ! le *Hollandia* a vingt-quatre heures d'avance sur nous et nous n'arriverons pas à le rattraper, mais nous serons à Nantes avant

que ces démons puissent faire grand mal et, une fois à Nantes… ! Ah ! souvenez-vous, Tony, de toutes nos évasions glorieuses, rappelez-vous cette folle équipée à travers le nord de la France avec des enfants et des femmes à demi évanouis, couchés au travers de nos selles. Souvenez-vous du jour où nous avons fait sortir en secret les Tournais du port de Calais et celui où nous avons sauvé les Déroulède du tourbillon révolutionnaire. Ayez confiance, Tony ! Pensez à ce que vous ressentirez quand, ayant retrouvé votre femme, nous volerons le long des quais vers la liberté ! Si ce n'était pour votre angoisse présente qui dévore le cœur, je compterais l'heure présente pour une des plus heureuses de notre vie.

Sir Percy avait mis dans ses paroles une telle chaleur, toute son attitude révélait une telle vitalité que son enthousiasme se communiqua à Lord Tony, sur le visage de qui l'espoir semblait renaître. Il avait d'ailleurs une foi inébranlable en son ami.

– Que Dieu vous bénisse ! Percy, dit-il en restreignant.

– Il m'a toujours aidé jusqu'ici, répliqua Blakeney redevenu grave, et aujourd'hui, priez-Le, Tony, de toute votre ferveur.

Lord Tony s'inclina et sortit.

7

Marguerite

I

Sir Percy demeura quelques minutes sans bouger, fixant le feu d'un regard pensif. Il lui fallait maintenant surmonter une première difficulté, et non des moindres, et qui était comme le lourd tribut à payer pour ces nouvelles aventures, vers lesquelles le Mouron Rouge allait s'élancer.

Il voyait dans la flamme rayonner le doux visage de Marguerite, sa femme adorée, dont les yeux bleus et le triste sourire semblaient le supplier de ne pas s'exposer de nouveau à de mortels dangers. Elle avait tant d'amour à lui donner, tant de trésors d'affection, n'était-il pas ce à quoi elle tenait le plus au monde ? Il sentait ses bras se nouer autour de son cou et sa voix lui murmurer : « Ne partez pas ! Ne suis-je donc rien pour vous que les autres passent toujours avant moi ? Vous leur avez déjà tant donné, n'est-ce pas mon tour maintenant ? »

Cependant malgré son état d'émotion intense, Sir Percy savait qu'il partirait, qu'il devait partir. Il s'arracherait à la douce étreinte de sa chère épouse et resterait sourd à ses supplications, quoi qu'il lui en coûtât.

Il avait choisi cette voie. Ce qui au début n'avait été que le goût de l'aventure et du risque était devenu maintenant une obligation : aider les autres, aider ceux qui comptaient sur lui,

réparer les injustices. Ce qu'il avait fait une fois, dix fois, vingt fois, il le referait encore aussi longtemps qu'il y aurait des malheureux, d'innocentes victimes du cataclysme révolutionnaire.

Et aujourd'hui, c'était son ami qui était venu à lui dans sa détresse. Il fallait sauver sa jeune femme, l'arracher des mains d'un homme sans pitié qui, poussé par son désir effréné de vengeance, ne reculerait devant aucune infamie. Il ferma les yeux un instant et soupira, puis se dirigea lentement vers les appartements de Lady Blakeney.

II

Tous ceux qui connaissaient Marguerite Blakeney se demandaient si elle avait jamais été malheureuse. Lady Ffoulkes elle-même, sa meilleure amie, affirmait que non. Elle traversait bien des jours, parfois des semaines en proie à de cruelles inquiétudes, chaque fois qu'elle voyait son mari partir pour une de ces périlleuses expéditions en France, où il jouait sa vie à chaque minute pour arracher des griffes des tortionnaires un malheureux innocent. Elle endurait alors des souffrances morales qu'aucune femme n'eût supportées sans cette confiance et cette foi inaltérables qu'avait Lady Blakeney dans le courage et l'audace de son mari, qu'elle chérissait passionnément.

Mais si à certains moments elle était plongée dans le plus profond désespoir, à d'autres elle atteignait aux sommets du bonheur, et au fond elle n'était pas vraiment malheureuse, car petit à petit elle avait fini par être gagnée par l'enthousiasme qui émanait de toute la personnalité du vaillant Mouron Rouge. Cette vitalité si dynamique, les élans d'où tout égoïsme était banni, sa générosité lorsqu'il s'élançait dans ces aventures

périlleuses l'avaient galvanisée à ce point, que la jeune femme, dont le cœur était aussi noble que le sien, refoulant ses larmes, n'essayait pas de le retenir.

Lady Marguerite venait de rentrer d'une belle promenade lorsque Sir Percy frappa à la porte de son boudoir. La pluie l'avait surprise et elle était en train de se changer. Dès qu'elle vit entrer son mari, elle congédia sa camériste d'un geste rapide.

Sir Percy n'avait pas de secrets pour elle et elle savait lire sur son visage comme dans un livre ouvert. Marguerite Blakeney remarqua que, tout en étant vêtu avec la même recherche que d'ordinaire, il portait un costume de voyage et qu'un ample manteau était jeté sur ses épaules. Avec cet instinct infaillible de l'amour, elle devina que de nouveau il *devait* partir.

Dès que la camériste se fut retirée, il l'enlaça tendrement.

– Ils ont enlevé la femme de Tony, dit-il avec ce petit rire qui lui était familier. Souvenez-vous de ce que je vous avais dit de Martin-Roget et de ses sinistres projets. Eh bien ! jusqu'à présent il a pu les réaliser grâce à cet inconcevable fou de Kernogan.

Et il lui raconta en quelques mots ce qui s'était passé.

– Tony n'a pas pris suffisamment au sérieux mes avertissements, dit-il ; il n'aurait jamais dû se séparer d'Yvonne.

Marguerite ne l'avait pas interrompu. Elle l'avait écouté, blottie contre lui, faisant un suprême effort sur elle-même pour ne laisser échapper ni un soupir ni une plainte pour essayer de le retenir. Mais sentant ses genoux se dérober sous elle par l'émotion, elle se laissa tomber dans un fauteuil. Sir Percy s'agenouilla à ses pieds et tous deux restèrent ainsi,

amoureusement serrés l'un contre l'autre, sentant que, parfois, l'amitié et l'honneur doivent prévaloir sur l'amour.

Elle comprenait, et lui avec sa sensibilité aiguë sentait les efforts héroïques qu'elle faisait pour faire taire son cœur.

– Votre amour, mon cher cœur, chuchota-t-il, me ramènera près de vous sain et sauf, comme il l'a déjà fait si souvent. Vous en êtes sûre, n'est-ce pas ?

Et elle eut le courage suprême de murmurer :

– Oui !

8

La route de Portishead

I

C’est seulement lorsqu’ils eurent dépassé Bath qu’Yvonne de Kernogan, Lady Anthony Dewhurst, réalisa qu’elle était tombée dans un piège.

Pendant la première demi-heure du voyage, son père, qui semblait souffrir beaucoup, était demeuré les yeux clos, paraissant dormir.

Yvonne, en proie à de vives inquiétudes, assise près de lui, tenait sa main glacée entre les siennes. Une ou deux fois, elle lui avait timidement demandé de ses nouvelles et il lui avait répondu qu’il ne se sentait pas mal, mais qu’il était très fatigué et préférait ne point parler. À un moment donné, elle essaya de faire remarquer au duc que le cocher paraissait ne pas connaître la route de Bath, car il avait pris un chemin qu’elle ne connaissait pas. Le duc sortit alors de sa léthargie et, se penchant en avant, il regarda par la portière.

– L’homme ne se trompe pas, dit-il calmement, c’est le même chemin par lequel il m’a amené hier. Il fait un léger détour, mais la route est plus agréable.

Cette réponse la satisfit, car, étrangère au pays, elle connaissait mal les environs de Bath.

Quelques instants après, la voiture s'arrêta et Yvonne aperçut un homme enveloppé dans un grand manteau et dont le visage se dissimulait sous un feutre. Il monta lestement à côté du cocher.

– Qui est cet homme ? demanda-t-elle en sursautant.

– Sans doute un ami du cocher qu'il ramène à Bath. La voiture s'était remise en marche.

Yvonne, sans savoir pourquoi, avait senti aux dernières paroles de son père une étrange angoisse lui envahir le cœur. Un frisson, qui n'était dû ni à la crainte, ni à l'appréhension encore, la parcourut. Elle regarda anxieusement par la portière, puis ses yeux s'arrêtèrent sur le visage de son père avec un air interrogateur et soupçonneux. Mais ce dernier, détournant la tête, évita son regard et ferma les paupières dans l'attitude d'un homme souffrant.

II

– Nous retournons à Bath, mon père, n'est-ce pas ?

Yvonne avait posé cette question rapidement d'une voix étranglée, car subitement une peur intense l'avait envahie. Un temps assez long s'était écoulé depuis leur départ et on n'apercevait toujours pas les faubourgs de la ville.

M. de Kernogan ne répondit rien, mais ouvrant ses yeux il regarda sa fille d'une manière étrange.

En un éclair elle comprit tout ; elle comprit que son père avait monté toute cette histoire monstrueuse pour l'arracher à son mari qu'elle adorait.

La peur et la révolte lui donnèrent des forces insoupçonnées et elle eut l'idée de se sauver. Avant que M. de Kernogan ait pu faire un mouvement pour l'arrêter, elle ouvrit la portière et se jeta dehors. Elle tomba le visage en avant dans la boue, mais se releva immédiatement et se mit à courir comme une folle dans la direction opposée à celle empruntée par la voiture. Elle courait sans même réfléchir, poussée par une sorte de réaction instinctive.

Mais quelques instants après elle perçut un bruit de pas rapides derrière elle. Cela ne pouvait être son père, certes incapable de courir ainsi ; le cocher non plus, il n'aurait pas pu abandonner ses chevaux ; qui alors ?… Les pas s'approchaient de plus en plus, on allait la rejoindre, et elle fit un effort désespéré pour aller plus vite que son poursuivant. Mais l'instant d'après elle se sentit saisie par deux bras robustes.

– Laissez-moi ! Laissez-moi ! cria-t-elle hors d'haleine.

Mais elle ne put faire un seul mouvement et, en levant son visage, elle vit celui de Martin-Roget qui, sans prononcer une parole, la souleva comme un ballot et la porta jusqu'à la voiture.

Elle se souvint alors de cet homme qu'ils avaient recueilli sur la route et qui était monté près du cocher… C'était donc lui !

Il la déposa toujours sans mot dire dans la voiture, près de son père, ferma la porte et reprit sa place sur le siège, et la voiture se remit en route.

M. de Kernogan, complètement sorti de son apathie simulée, jeta un coup d'œil sur sa fille couchée immobile à ses côtés, et son regard devint terrible.

– Toute tentative de résistance, mon enfant, dit-il d'un air glacial, sera aussi vaine que cet essai infructueux et manquerait de toute dignité. Je regrette la violence que M. Martin-Roget a été obligé d'employer contre vous, mais je serai obligé d'y recourir à nouveau si vous recommencez ces mauvaises plaisanteries. Quand vous serez plus calme, nous parlerons.

Yvonne gisait sur les coussins en proie à une violente crise de larmes. Ses nerfs l'avaient subitement lâchée devant cette catastrophe, dont son propre père avait été le fatal instrument. Mais en face de l'attitude impitoyable du duc, elle fit un grand effort pour retrouver un peu de contrôle sur elle-même et sa fierté et sa réserve naturelles vinrent à son secours. Elle sentit qu'elle était prise au piège avec une bien petite chance d'en sortir, si toutefois il y en avait une, et seule une attitude calme et pleine de sang-froid pourrait l'aider.

Elle se redressa, sécha résolument ses yeux et rajusta sa toilette.

– Nous pouvons parler, monsieur, dit-elle avec fermeté, je suis prête à écouter vos explications sur cette monstrueuse action.

– Je ne vous dois aucune explication, ma fille, rétorqua le duc calmement, et lorsque vous aurez recouvré tous vos esprits et votre sens des convenances, vous comprendrez qu'une fille de la maison de Kernogan ne s'enfuit pas nuitamment avec un étranger, et un hérétique par surcroît, comme vous l'avez fait. Vous étant oubliée à ce point, vous devez subir les conséquences, que je déplore d'ailleurs, de vos péchés et de votre manque d'honneur.

– Sans aucun doute, mon père, répondit-elle, vivement touchée par ses insultes, quand vous aurez recouvré tout votre respect de vous-même, vous vous souviendrez que jusqu'alors aucun Kernogan n'avait encore joué le rôle d'un menteur et d'un hypocrite. Le duc eut un geste de colère.

– Silence ! ordonna-t-il.

– Oui, répéta Yvonne exaltée, vous avez joué ce rôle odieux depuis l'instant où vous m'avez écrit cette lettre pleine d'affection et de pardon jusqu'au moment où, tel Judas, vous avez trahi votre propre fille par un baiser. Que la honte soit sur vous ! cria-t-elle.

– Assez ! dit-il en lui saisissant si brutalement le poignet qu'un cri de douleur lui échappa involontairement. Vous êtes une folle, vous perdez l'esprit et, si vous ne changez pas d'attitude, je me verrai forcé d'agir plus sévèrement. Ne m'obligez pas d'avoir de nouveau recours à M. Martin-Roget pour mettre un terme à ces divagations insensées.

Le seul nom de cet homme, qu'elle haïssait et craignait maintenant plus que tout au monde, suffit pour lui redonner le sang-froid qui l'avait de nouveau quittée.

– Vous avez raison, reprit-elle avec plus de calme, cela suffit en effet. Le cerveau qui a pu imaginer, puis mettre à exécution une pareille infamie n'est pas prêt à s'apitoyer devant les larmes d'une femme innocente. Mais voudriez-vous au moins me dire où vous comptez m'amener ?

– Nous allons quelque part sur la côte, répondit son père, un endroit dont le nom m'échappe pour l'instant. Là, nous embarquerons pour la Hollande, puis nous rejoindrons Leurs

Altesses à Coblentz. Et c’est à Coblentz que votre mariage avec M. Martin-Roget aura lieu et…

– Arrêtez, monsieur, interrompit-elle d’une voix aussi calme que celle de son père, avant que vous ajoutiez une seule parole. Écoutez bien ce que j’ai à vous dire. Devant Dieu, sinon devant la loi française, je suis la femme de Lord Anthony Dewhurst. Par tout ce qui m’est de plus sacré et de plus cher, je jure que je ne deviendrai jamais celle de M. Martin-Roget. Je préférerais mourir. Je préférerais mourir, ajouta-t-elle avec passion.

Le duc haussa les épaules.

– Bah, mon enfant, depuis que le monde existe, beaucoup de femmes ont déjà fait de pareils serments, cela ne les a pas empêchées de les rompre lorsque les circonstances les y ont obligées ou que leur propre bon sens est venu leur ouvrir les yeux.

– Comme vous me connaissez mal, mon père, fut la seule réponse d’Yvonne.

III

Yvonne Dewhurst était beaucoup trop fière pour continuer cette vaine discussion. Non seulement elle était la plus faible physiquement, mais elle se savait sans défense aux mains de deux hommes, dont l’un, son père, qui aurait dû être son protecteur, s’était ligué contre elle avec son pire ennemi.

Elle était d’ailleurs persuadée, par une sorte de mystérieuse intuition, que Martin-Roget était non seulement son ennemi,

mais également celui de son père. Quand il l'avait saisie dans ses bras vigoureux pour la remporter à demi évanouie à la voiture, elle avait ressenti une indicible répulsion à son contact et le vague souvenir d'une sensation semblable lui était revenu à la mémoire. Elle se trouva reportée en arrière de quelques années, un certain soir d'orage, et elle revécut tout ce qu'elle avait éprouvé alors : elle entendit de nouveau le grondement hostile des paysans lors de cette nuit tragique ; elle les revit entourant la voiture dans le dessein de malmener ses occupants. Puis elle se ressouvint de la portière brusquement ouverte alors qu'elle était à demi morte de terreur, des bras puissants qui l'avaient saisie, des paroles atroces qu'elle avait entendues et des baisers brûlants dont l'homme inconnu avait couvert son visage : tous ces souvenirs que seul l'amour de celui qu'elle aimait maintenant avait réussi à effacer. Cependant, malgré cela, elle ne fit consciemment aucun rapprochement entre son agresseur d'alors et le riche banquier de Brest, cet émigré qui se disait un fervent royaliste, si ce n'est que les deux hommes lui inspiraient le même sentiment d'horreur.

Il lui était impossible de lutter contre ceux qui la tenaient prisonnière. Elle le savait et était beaucoup trop orgueilleuse pour tenter de vains efforts qui ne pouvaient que l'humilier davantage. Elle se sentit atrocement seule et malheureuse et la pensée de son mari, qui à l'heure présente était encore à cent lieues de soupçonner l'affreuse réalité, amena des larmes de désespoir dans ses yeux.

Que ferait-il lorsqu'il apprendrait que sa femme lui avait été ravie, qu'il avait été aussi odieusement dupé qu'elle-même ? Elle essaya de calmer son désespoir en songeant que les amis influents du malheureux jeune homme viendraient à son aide, dès qu'ils auraient appris la chose. Elle pensait surtout à cet ami mystérieux et important, dont Lord Tony parlait avec tant de discrétion et qui les avait mis en garde contre d'éventuels dangers qui, hélas ! ne s'étaient que trop confirmés. Il y avait…

mais à quoi bon tout cela puisqu'au moment où Lord Tony apprendrait son enlèvement elle serait déjà en pleine mer, hors de sa portée !

À quoi bon s'accrocher à tous ces fols espoirs, pour les voir se briser les uns après les autres ! Le visage dur et impassible du duc lui laissait clairement entendre qu'elle ne pouvait espérer ni pitié, ni compréhension de sa part, et obligée de réprimer les sanglots qui lui montaient à la gorge, elle n'avait même pas le réconfort de ses larmes.

IV

Yvonne aurait été incapable de dire le temps que dura ce voyage. Quelques heures ? des années peut-être… !

Quand elle avait quitté Combwich Hall, elle était encore une jeune épouse heureuse et une fille dévouée et obéissante. Maintenant elle se sentait une vieille femme misérable, séparée de l'homme qu'elle aimait, sans l'espoir de le revoir jamais, le cœur rempli de haine et de mépris pour son père, cet homme qui avait pu ourdir une pareille machination contre elle.

Le premier accès de révolte passé, elle n'avait plus tenté la moindre résistance, ni adressé de nouveau la parole à son père.

Au premier relais, elle avait été obligée d'entrer dans une auberge et de s'attabler entre le duc et Martin-Roget. Se sentant faible, brûlante de soif et de fièvre, elle avait bu un peu de lait. Les émotions ressenties et les efforts qu'elle avait fait pour les contenir avaient complètement brisé ses nerfs et, telle une somnambule, elle descendit et remonta dans la voiture sans dire un mot.

À chaque nouveau relais, elle sentait augmenter la distance qui la séparait irrémédiablement du lieu où elle avait vécu un merveilleux roman d'amour et où Lord Tony l'attendait en vain.

À un arrêt, les aubergistes, de braves gens, avaient entouré la voiture et Yvonne crut remarquer un regard de sympathie et de bienveillance chez la femme. Elle eut alors la folle idée de courir à eux et de leur demander aide et protection, de leur crier qu'on l'arrachait à son mari et qu'on l'emmenait prisonnière vers un destin pire que la mort. Elle se précipita vers la femme et, mettant sa petite main entre les mains rudes de la villageoise, elle la supplia de lui donner asile jusqu'à ce qu'elle ait pu communiquer avec son mari.

La brave femme l'écouta avec un air de pitié et, tandis qu'elle lui caressait lentement la main, des larmes lui glissaient le long des joues.

– Oui, oui, ma chère petite ! disait-elle comme on parle à un enfant pour le consoler, je comprends, je comprends. Ne vous tourmentez pas, suivez gentiment votre pauvre père qui sait mieux que personne ce qu'il vous faut. Venez avec moi, mon enfant, ajouta-t-elle en lui prenant le bras et je vais vous installer confortablement dans la voiture.

Désemparée, Yvonne ne sut d'abord que penser de l'attitude de l'aubergiste dont elle discernait mal les sentiments, jusqu'au moment où elle découvrit la vérité. Le rouge de la honte lui monta au front… On la faisait passer pour folle ! Elle venait de le comprendre en surprenant quelques mots échangés entre deux servantes.

Le duc et Martin-Roget avaient tout prévu et pour empêcher toute tentative de fuite de sa part et éviter tout secours extérieur, ils laissaient entendre, partout où ils

s'arrêtaient, que la pauvre jeune dame avait perdu la raison et qu'il ne fallait ajouter aucune foi à ce qu'elle pourrait dire.

Alors qu'elle voyait s'éteindre cette dernière lueur d'espoir, Yvonne Dewhurst rencontra le regard de triomphe de Martin-Roget et vit sur son visage un sourire diabolique. Quant au duc, en parfait comédien, il manifesta ostensiblement le plus grand empressement auprès d'elle devant des tiers.

– Encore un manque de dignité, ma fille, dit-il en français pour n'être compris de personne, sauf de Martin-Roget. Je pensais bien que vous alliez commettre un acte de ce genre, aussi M. Martin-Roget et moi avions-nous prévenu ces gens que nous voyagions avec ma fille malade, rendue folle par la mort de son jeune mari et se croyant persécutée, comme il arrive fréquemment aux personnes dans des circonstances analogues. Vous avez vu le résultat ; ils se sont tous apitoyés sur votre sort. Il eût été plus sage de vous abstenir de pareilles tentatives, et, en disant ces mots, il continua à l'aider à monter en voiture avec l'empressement précautionneux d'un tendre père, sous les regards attendris de ceux qui les entouraient.

Après cet incident, Yvonne renonça à toute lutte ; désormais, seul Dieu pouvait lui venir en aide.

V

Le reste du voyage s'effectua en silence. Lorsque la voiture traversa les rues pavées de Bristol, Yvonne regarda par la portière et fut émerveillée de voir tant de gens marcher librement par la ville tandis qu'elle était prisonnière, au comble du malheur. Si seulement ses regards, suppliants comme autant

d’appels muets, avaient pu attirer des passants, peut-être quelqu’un aurait-il pu lui porter secours.

Ils atteignirent Portishead à la tombée du jour. Sans offrir la moindre résistance, Yvonne exécuta docilement ce qu’on lui disait de faire. Elle préférait obéir machinalement, plutôt que de sentir de nouveau ce contact haïssable de la main de Martin-Roget sur son bras ou d’entendre les ordres secs de son père.

Elle descendit de voiture et marcha le long du quai, puis monta à bord d’une petite barque. Yvonne était heureuse de cette pénombre qui dissimulait la plupart des choses du monde extérieur à ses pauvres yeux, brûlants de tant de larmes contenues ; elle n’aspirait plus qu’à l’oubli total de tout ce qui l’entourait.

Elle se rendit compte à un moment donné que le bateau, conduit par des rameurs inconnus, descendait le long du fleuve, que le valet Frédéric se trouvait maintenant parmi eux, sans qu’elle sût comment, ni quand il était venu, et elle reconnut certains de ses bagages. Il y avait également une femme qu’elle ne connaissait pas, qui avait l’air d’être là pour s’occuper d’elle, et comme venant de loin elle perçut les voix de son père et de Martin-Roget. Mais rien ne lui paraissait réel, tout semblait sortir d’un cauchemar.

À bout de forces, elle perdit connaissance.

Quand elle revint à elle, elle était couchée sur un petit lit dur, recouverte de son manteau et d’une grande écharpe. Yvonne crut d’abord qu’on l’avait enfermée dans une sorte de placard qui sentait l’huile et le goudron, puis elle réalisa qu’elle se trouvait dans une étroite cabine de bateau à peine éclairée. Elle entendit le bruit de pas lourds au-dessus d’elle et perçut les craquements du bois et les diverses rumeurs provoqués par les

manœuvres, enfin une sensation de balancement lui confirma que le bateau devait être en marche.

La lampe de la cabine lui permit de distinguer la femme de chambre étendue sur un banc, enroulée dans un manteau.

Elle ressentit douloureusement la solitude et le désespoir dans lesquels elle se trouvait et put enfin s'abandonner au flot de ses larmes, ce qui soulagea son excès de misère.

9

Les côtes de France

I

Yvonne Dewhurst passa toute la journée sur le pont de ce bateau qui l'éloignait à chaque minute davantage de son foyer et de son bonheur. Elle parla peu, mangea et but ce qu'on plaçait devant elle. Insensible au froid, à l'humidité et à l'inconfort, elle était assise sur une pile de cordages à l'avant du bateau.

Il plut une partie de la journée, mais Yvonne ne bougea pas de sa place ; la servante avait amoncelé sur elle des couvertures pour l'abriter autant que possible.

Au jour succéda le crépuscule, puis la nuit. Yvonne, toujours immobile, regardait droit devant elle, perdue dans ses pensées tristes.

Ceci ne pouvait pas être la fin… C'était impossible ! Tout son bonheur, l'amour et la présence de son jeune mari qu'elle adorait, tout cela ne pouvait pas lui être ravi ainsi, sans le moindre avertissement du destin. Cet affreux voyage pour une destination inconnue ne pouvait pas être l'épilogue de sa merveilleuse histoire qui avait transformé sa vie comme par enchantement. Non ! ceci ne pouvait pas être la fin.

Fixant l'immensité du ciel, elle songeait à tout cela, se remémorant les douces paroles, les regards, le sourire de son

cher mari. Et contre le fond sombre de la mer, elle eut comme la vision de ce mystérieux ami, de cet homme qui savait tout, qui avait prévu tout ce qui allait arriver. Si seulement elle et son mari avaient pu réaliser toute la portée du danger qui les menaçait ! Mais sûrement, sûrement cet ami les aiderait et, lui, saurait quoi faire. Lord Tony en avait toujours parlé comme d'un personnage omniscient et doué de pouvoirs extraordinaires.

Une ou deux fois durant la journée, M. de Kernogan était venu s'asseoir auprès d'elle, essayant de lui parler ou de la réconforter un peu. Depuis qu'il se trouvait en pleine mer, loin de tout, de sa maison et des siens, le duc s'était mis à réfléchir et maintenant il ressentait d'affreux remords pour tout le mal qu'il faisait à son unique enfant, dont la mère, si aimante et si bonne, reposait dans le cimetière de Kernogan. Le froid, l'inconfort de cette longue traversée et une sensation d'un profond isolement avaient diminué la fierté et l'obstination du duc, et son sens des responsabilités vis-à-vis de son Roi avait faibli devant celui d'un père en face de sa fille en détresse.

II

Il était près de six heures du soir ; le temps qui s'était montré capricieux durant toute la journée avait finalement tourné au beau et la nuit promettait d'être claire et extrêmement froide. Un pâle croissant de lune venait à peine de paraître derrière un léger rideau de nuages.

Tandis que Martin-Roget arpentait infatigablement le pont d'un pas vigoureux, M. de Kernogan se tenait près de sa fille. À ses diverses questions sur sa santé et son bien-être, il n'avait

reçu que des réponses laconiques, et maintenant il gardait le silence.

Si Yvonne Dewhurst avait observé son père, elle aurait pu remarquer que ce dernier regardait fixement au loin dans la direction qui suivait le navire et paraissait fort intrigué. Il resta longtemps ainsi, immobile et sans mot dire, perdu dans sa contemplation.

Soudain, une exclamation s'échappa de ses lèvres et, se penchant vers sa fille, il lui saisit le poignet.

– Yvonne, cria-t-il, dites-moi si je rêve ou si je deviens fou !

– Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle avec indifférence.

– Là-bas, au loin, regardez, et dites-moi ce que vous voyez.

Il paraissait si agité et la pression de sa main était si insistante qu'elle se leva péniblement pour regarder à son tour dans la direction que lui indiquait son père.

– Dites-moi ce que vous voyez, répéta son père anxieusement, et Yvonne sentit sa main trembler sur son bras.

– Les lumières d'un phare, je crois, dit-elle enfin.

– Et puis ?

– Une autre lumière, beaucoup plus petite et placée considérablement plus haut. Elle doit être perchée en haut d'une falaise peut-être.

– Rien d'autre ?

– Ah ! oui. Des points lumineux de-ci, de-là. On dirait un village le long de la côte.

– Le long de la côte, répéta le duc d'une voix altérée, et nous y allons ?

– Oui, j'ai l'impression, répondît Yvonne.

Il lui importait peu sur quelle côte on l'amenait puisque tout, sauf l'Angleterre, était désormais l'exil pour elle. À ce moment précis, Martin-Roget passa devant le duc.

– Monsieur Martin-Roget, un instant, je vous prie, appela ce dernier d'une voix tremblante qui surprit sa fille.

– Que désirez-vous, monsieur le duc ? répondit l'autre en s'arrêtant.

Il se tenait les jambes écartées, les mains dans les poches de son grand manteau, la tête jetée en arrière d'un geste de défi, et de toute sa personne se dégageait un air de supériorité.

– Que signifient ces lumières là-bas, au-devant de moi ? demanda le duc.

– C'est le phare du Croisic, monsieur le duc, répondit Martin-Roget ; en haut, vous voyez la lumière de la maison du gardien, et en bas celle du port.

– Monsieur, que veut dire tout cela ? s'exclama le duc.

Dans la pâle clarté de la lune, Yvonne put à peine distinguer les deux hommes qui s'affrontaient. Martin-Roget, grand, massif, les bras croisés sur sa poitrine, et son père qui avait subitement l'air d'avoir diminué de taille, de s'être tassé

sur lui-même, une main tremblante levée vers son front tandis que l'autre s'accrochait pitoyablement au bras de sa fille.

– Que signifie tout cela ? murmura-t-il de nouveau.

– Tout simplement, répondit Martin-Roget en éclatant de rire, que nous sommes en vue des côtes de France et que ce petit vent déplaisant, mais bien commode, nous amènera à Nantes vers dix heures du soir !

– À Nantes ? s'écria le duc qui paraissait ne pas comprendre ; mais nous devions aller en Hollande…

En disant ces mots il s'appuya lourdement sur sa fille, et Yvonne, douée de cet instinct maternel qui est toujours vivant dans le cœur d'une noble femme, même pour un ennemi, étreignit son père en le soutenant tendrement. Elle-même ne comprenait pas encore exactement ce qui se passait.

– Non, à Nantes, monsieur le duc ! rétorqua Martin-Roget triomphalement. À Nantes, d'où vous avez fui comme un lâche quand vous avez réalisé qu'un peuple outragé prenait enfin sa revanche sur des gens de votre sorte.

– Je ne comprends pas, balbutia le duc et, mus par un même sentiment, le père et la fille se tenaient serrés l'un contre l'autre, comme pour se protéger mutuellement contre ce fou dangereux. Ils étaient persuadés maintenant que cet homme avait subitement perdu l'esprit, car il parlait et se comportait comme un insensé.

– Je suis sûr, continua Martin-Roget, qu'il faudrait beaucoup plus que ces quatre heures, pendant lesquelles nous allons doucement glisser le long de la côte jusqu'au Croisic, pour vous faire comprendre que votre arrogance et votre orgueil seront enfin châtiés et que vous êtes maintenant aux mains de

ces gens qui vous semblaient tout juste assez bons pour lécher vos bottes. Vous pensez probablement que je suis fou, ajouta-t-il calmement, je le suis peut-être, mais pas assez pour ne pas goûter pleinement toute la saveur de la vengeance.

– Vengeance de quoi ?… Qu'avons-nous fait ?… Que vous a fait ma fille ? dit le duc d'un air égaré. Vous disiez l'aimer… Vous vouliez en faire votre femme… j'avais consenti…

Il fut interrompu par le rire grossier de Martin-Roget.

– Et comme un imbécile arrogant, vous êtes tombé dans le piège, dit-il, et vous avez été assez aveugle pour ne pas voir dans Martin-Roget, le prétendant de votre fille, Pierre Adet, le fils de cet homme innocent que vous avez fait assassiner.

– Pierre Adet ?… Je ne comprends pas.

– Il y a bien peu de choses que vous ayez l'air de comprendre, monsieur le duc, railla l'autre, mais cherchez bien dans vos souvenirs et vous vous souviendrez certainement de ce soir, il y a quatre ans, quand quelques jeunes paysans fougueux avaient projeté de venir au château de Kernogan pour vous intimider… Le plan échoua et Pierre Adet, le meneur de cette malheureuse bande de jeunes gens, réussit à fuir le pays, tandis que vous, comme un tyran aveugle et possédé, vous frappâtes sauvagement et sans discernement pour vous venger de la peur que vous aviez éprouvée. Pensez un peu, ces rustres ! ces vauriens ! ce troupeau de bétail humain qui avait osé pousser un cri de révolte contre vous. À mort ! Tous à mort ! Et où est Pierre Adet, l'instigateur de tout cela ? Pour lui, il faut un châtiment exemplaire afin d'empêcher que cela ne se renouvelle jamais. Eh bien ! monsieur le duc, vous souvenez-vous de ce qui est alors arrivé ? Je vais vous le dire. Pierre Adet, grièvement blessé pendant l'émeute, avait pu se traîner jusqu'au presbytère où M. le curé de Vertou avait pris soin de lui, puis, par petites

étapes, il est arrivé jusqu'à Paris, et durant tout ce temps il ignorait ce qui se passait à Nantes. Puis, un jour, il apprit que son père, le meunier Jean Adet, qui n'avait pris aucune part à cette émeute et qui était innocent, avait été pendu sur les ordres de M. le duc de Kernogan.

Il s'arrêta, secoué d'un rire étrange mêlé de sanglots. Ni le duc, ni sa fille, n'avaient proféré une parole en écoutant le récit de Martin-Roget. L'un et l'autre sentaient l'horreur de leur position. La pensée que c'était sa folle obstination qui avait précipité sa fille sur le chemin d'une mort atroce, avivait cruellement les remords du duc, et Yvonne comprit que tout ce qu'elle avait ressenti jusqu'à présent de désespoir et de chagrin n'était rien en comparaison de ce que devait éprouver son père devant le gouffre qui s'ouvrait à leurs pieds uniquement par sa faute.

– Est-ce que vous commencez à mieux comprendre les choses, monsieur le duc ? reprit Martin-Roget après un certain temps.

Le duc, qui s'était laissé tomber sur un tas de cordages, resta silencieux. Yvonne était debout, le dos contre la balustrade, ses doux cheveux châtains dansaient dans le vent et ses yeux cherchaient à déchiffrer à travers l'obscurité le visage de Martin-Roget, convulsé par la haine et la cruauté.

– Et pendant ces quatre années, monsieur, dit-elle doucement, vous avez mûri ces projets de vengeance contre nous. Croyez-moi, ajouta-t-elle avec gravité, Dieu sait que mon cœur est rempli de tristesse, mais pour rien au monde je ne voudrais changer ma misère contre la vôtre, malgré le fait que, grâce à vous, la mort nous frappera bientôt.

– Et moi, citoyenne, répliqua l'autre avec brutalité, en employant pour la première fois le langage révolutionnaire, je

ne changerais pas ma place pour un empire. Oui, ajouta-t-il en avançant de quelques pas vers elle, durant quatre années interminables j'ai mûri mon projet d'être un jour quitte avec vous et votre père. Vous avez fui le pays comme des lâches, prêts à offrir votre concours à l'étranger contre votre patrie, pour rétablir sur le trône de France un tyran haï de tout le peuple. Vous avez fui, mais j'ai rapidement découvert où vous vous trouviez. Je me suis alors mis à l'œuvre pour vous rejoindre. J'ai appris l'anglais, puis, sous un nom d'emprunt, je suis arrivé en Angleterre, muni de toutes les lettres d'introduction qui me donnèrent accès dans la société que vous fréquentiez. Votre père m'honora de sa confiance, presque de son amitié. Il voulait dépouiller le riche banquier de Brest au profit des armées qui viendraient dévaster la France, mais le riche banquier ne voulait donner ses millions que s'il obtenait en contre-partie la main de Mlle de Kernogan.

– Il est inutile, monsieur, dit Yvonne profitant d'une pause que fit Martin-Roget pour reprendre son souffle, de vous donner tant de peine pour nous faire l'historique de toutes vos machinations pour arriver à vos fins. Il suffit de savoir que mon père a commis la folie de vous faire confiance et Qu'actuellement nous sommes à votre merci, mais…

– Il n'y a pas de mais, coupa-t-il d'un ton bourru, vous êtes en mon pouvoir et vous subirez la loi du talion qui exige œil pour œil et vie pour vie. C'est la loi que le peuple applique à ce troupeau d'aristos qui furent des tyrans arrogants et qui sont devenus des esclaves rampants. Vous faisiez bien la fière, mademoiselle de Kernogan, cette nuit, il y a quatre ans, lorsque assise dans votre voiture vous écoutiez dédaigneusement et malgré vous quelques vérités lancées par de pauvres paysans. Mais il y a une chose que vous ne pourrez jamais effacer de votre mémoire, ce sont ces quelques instants pendant lesquels je vous ai tenue entre mes bras et où je vous ai embrassée, vous une belle demoiselle, comme j'aurais embrassé une quelconque

fille de cuisine appétissante, moi, Pierre Adet, le fils du meunier !

En parlant, il s'était encore rapproché d'elle, et Yvonne, appuyée contre le bastingage, ne pouvait reculer.

– Si vous tombiez à l'eau, dit-il en riant, je ne m'en plaindrais pas. Cela éviterait simplement du travail à notre proconsul à Nantes et à la guillotine. Mais ne craignez rien, je n'essaierai pas de vous embrasser une nouvelle fois. Vous ne comptez pas pour moi et votre père encore moins. Tout ce que je désire est que vous mouriez misérable et désespérée, mais peu m'importe par quel moyen. Toutefois, laissez-moi vous dire, ajouta-t-il avec passion, que je n'ai pas l'intention de faire des martyrs sublimes de vous deux. Vous avez sûrement entendu de jolis contes en Angleterre sur des aristos qui étaient montés à l'échafaud comme des saints en extase et comment à Paris des hommes et des femmes, debout sur la charrette qui les conduisait à la mort, avaient crié : « Vive le Roi » tout le long du chemin. Vous ne connaîtrez pas une fin semblable. Mon père fut pendu sur ordre de votre père, comme un malfaiteur, comme un vulgaire voleur ! Lui, un homme qui n'avait fait de tort à personne sa vie durant et qui fut un exemple de probité, de travail et de courage. Le ci-devant duc de Kernogan est responsable de cette mort affreuse, et c'est pour cela que ni lui, ni vous ne devez mourir comme des martyrs, mais comme des malfaiteurs, déshonorés et reniés, même par les vôtres. Prenez bonne note de cela, monsieur le duc ! Ce nom de Kernogan, dont vous êtes si fier, sera traîné dans la boue jusqu'à ce qu'il devienne le symbole de tout ce qui est bas et méprisable.

Bien que d'un naturel emporté, jamais Martin-Roget n'avait parlé avec autant de passion. Pour la première fois de sa vie il éprouvait la sensation enivrante de tenir dans sa main le destin de ceux qui l'avaient autrefois opprimé et méprisé, et dans ses paroles véhémentes avait jailli tout ce qui était resté

enseveli au plus profond de son cœur, depuis le moment où il avait pris conscience des injustes conditions sociales qui existaient dans son pays et qui l'avaient révolté.

Il était comme intoxiqué par le triomphe de sa vengeance, et ce torrent de paroles ressemblait aux propos insensés d'un homme pris de boisson. Le duc de Kernogan, la tête cachée entre ses mains, anéanti par le remords et l'amertume, ne songeait pas à l'interrompre. Les mots féroces de Martin-Roget le frappaient comme autant de coups de marteau. Il savait que seule sa folie était la cause de leur désastre. Yvonne était à l'abri de tout malheur, heureuse et protégée par son noble mari anglais, et lui, son père, qui aurait dû être le principal protecteur, l'avait arrachée brutalement à son foyer pour la précipiter vers… Un tremblement nerveux agita cet infortuné à la pensée de l'avenir épouvantable qui les attendait.

Yvonne Dewhurst ne songeait pas plus que son père à répliquer à son ennemi. Elle ne voulait pas lui donner cette satisfaction de lui montrer que son bavardage insensé pouvait susciter une riposte quelle qu'elle soit. Elle n'avait pas peur de lui, elle le méprisait trop pour cela, mais de même que son père, elle ne se faisait aucune illusion sur leur sort. Elle n'avait pas quitté Martin-Roget des yeux tandis qu'il avait parlé. L'obscurité était quasi totale maintenant et elle pouvait à peine distinguer sa silhouette, et lui, sans doute, ne pouvait percevoir l'expression d'arrogante indifférence avec laquelle elle le toisait, mais il « sentait » son mépris et, sans la présence des marins, il l'eût sans doute frappée.

À bout de souffle, il s'arrêta de parler et, après avoir lancé un dernier regard chargé de haine sur ses deux victimes, il s'éloigna en éclatant d'un rire diabolique.

III

Après cette scène, le duc de Kernogan et sa fille ne le virent qu'une fois, d'assez loin, sur le pont, en compagnie d'un homme de petite taille et qu'ils n'avaient jamais vu auparavant.

Les deux infortunés surprirent malgré eux certaines phrases de la conversation des deux hommes. Il était question que leur bateau n'aborderait pas à Nantes, car sur l'ordre du proconsul Carrier, la navigation était interdite sur la Loire. Il avait besoin de ce fleuve pour perpétrer ses monstrueux forfaits. La pauvre Yvonne dut également écouter ces abominables histoires où il était question des noyades de si tragique renommée.

La nuit était devenue si froide que la jeune femme craignait que son père ne tombe sérieusement malade, aussi lui suggéra-t-elle de descendre dans leurs cabines malgré leur exiguïté. Après tout, leur atmosphère nauséabonde était encore préférable à la promiscuité de ces deux individus qui se complaisaient à ces récits d'horreurs.

Durant les deux dernières heures du voyage, le père et la fille demeurèrent assis dans la cabine, étroitement serrés l'un contre l'autre. Elle avait tout à lui pardonner et lui, tout à se faire pardonner. Mais Yvonne était si malheureuse et sa douleur était si aiguë qu'elle trouvait dans son cœur de la pitié pour son père, dont la souffrance devait être encore tellement plus grande que la sienne. La suprême consolation de pouvoir dispenser l'amour et le pardon à cet homme sur le bord de la folie lui réchauffait le cœur et fut comme un sursis accordé à son propre chagrin.

DEUXIÈME PARTIE

Nantes, décembre 1793

1

Le repaire du tigre

I

Nantes était aux mains du tigre.

Le conventionnel Carrier, muni de pouvoirs exceptionnels, avait été envoyé dans cette ville pour anéantir les derniers vestiges d'une insurrection. La Vendée était momentanément maîtrisée et l'armée royaliste venait d'être refoulée au-delà de la Loire. « Mais il reste des traîtres, avait décrété à Paris la Convention nationale, il y a des traîtres partout. Tous n'ont pas été massacrés à Cholet et à Savenay. Ils ont été dispersés, mais pas tous exterminés, et il ne faut pas laisser les loups en liberté, car ils se rassemblent de nouveau, puis reviennent commettre d'autres méfaits ».

Pour cela, le mot d'ordre était l'extermination. Chaque traître ou simple suspect, chaque fils, fille, père ou mère d'un traître devait être supprimé afin d'éviter qu'ils ne fissent du mal. Alors on avait envoyé Carrier à Nantes, le lâche Carrier qui avait fui ignoblement à Cholet, pour achever cette œuvre « d'assainissement ».

Les coupables, traîtres à la République, méritaient la mort. Mais auparavant, ils étaient jugés par une cour de justice pour que la nation entière puisse s'instruire à cet exemple.

La guillotine avait été montée sur la place du Bouffay et quatre bourreaux avaient été appointés pour accomplir le travail, car ni deux, ni trois n'auraient suffi. Il en fallait bien quatre pour exécuter tous les jugements sur-le-champ.

Dès son arrivée dans la ville, Carrier se mit au travail. Il commença par organiser son état-major. Il lui fallait une maison civile et militaire, le tout sur un pied fastueux et à la hauteur des circonstances, car ce parvenu, jadis destiné à l'église et à une vie obscure, était aujourd'hui le maître absolu d'une des plus importantes villes de France. Il avait droit de vie ou de mort sur tous ses habitants. Il avait donc réuni une véritable cour, avec des citoyens chambellans, un maître des cérémonies, une garde d'honneur et une garde personnelle. En plus de tout cela, il avait une armée d'espions recrutée parmi les partisans du Comité de salut public, dénommée la « compagnie Marat » en souvenir du grand patriote si lâchement assassiné.

Les membres de cette compagnie portaient des bonnets rouges, pas de bas et des culottes courtes pour montrer leurs jambes nues. Un certain Fleury en avait été nommé le capitaine et avait de ce fait accès auprès du proconsul à toute heure pour le tenir au courant des perquisitions et arrestations effectuées de nuit et de jour. Les pouvoirs de la compagnie étaient sans limites. Ces hommes qui devaient fournir des têtes à la guillotine avaient le droit de pénétrer partout, d'espionner, de fureter dans toutes les maisons, les auberges et les magasins, d'arrêter et d'interroger les gens dans la rue, de fouiller où bon leur semblait. La liberté, la vie des citoyens se trouvaient ainsi livrées au caprice d'hommes, sûrs de voir ratifier toutes leurs violences comme des actes de civisme. Carrier avait imposé à chacun des membres de cette redoutable cohorte un serment ainsi conçu : « Je jure de dénoncer et de poursuivre les ennemis du peuple ; je jure mort aux royalistes et aux modérés ; je jure de ne jamais composer avec la parenté, ni avec aucune affection. »

La guillotine avait du mal à venir à bout de tous les condamnés et la cour de justice, qui siégeait à l'hôtel de ville, était débordée. Carrier s'impatientait. Pourquoi perdre le temps des patriotes avec tout cet appareil de justice ? On devrait pouvoir venir à bout de ces traîtres beaucoup plus rapidement. Il faudrait un trait de génie pour trouver le moyen, et Carrier eut une inspiration.

Il inventa les « noyades » ! Le moyen était si simple ! Une vieille gabare à fond plat, quelques heures de travail de charpentier pour pratiquer des sabords au-dessous de la ligne de flottaison et qui pourraient s'ouvrir facilement le moment voulu. Puis la descente du fleuve. Un décret de déportation lui fournirait les victimes, qui seraient ainsi exécutées sans difficulté. L'exécrable Carrier, fier de sa trouvaille et de son esprit, appelait cela plaisamment une « déportation verticale ».

Le premier essai fut pleinement satisfaisant. Sur quatre-vingt-dix prêtres réfractaires, pas un seul ne réchappa. Quelle économie d'efforts et de temps pour la guillotine et pour les amis de Carrier siégeant à la cour de justice ! Quatre-vingt-dix têtes d'un seul coup ! Ce système procurait vraiment une merveilleuse économie de main-d'œuvre.

Après ce premier succès, les noyades furent à l'ordre du jour. Les prisons ne suffisaient plus pour contenir tous les captifs et on fut obligé de se servir des énormes entrepôts et magasins le long des quais. À la place des caisses de marchandises, on entassa des malheureux, jetés là pêle-mêle, pour assouvir la soif sanguinaire du sinistre proconsul. Des milliers d'hommes, de femmes, d'enfants, des rebelles, d'innocents commerçants, des voleurs, des nobles, des prostituées et des criminels furent parqués ensemble comme du bétail, sans paille pour dormir, sans eau ni feu, recevant tout juste de quoi manger pour ne pas mourir de faim. Quand les

entrepôts étaient pleins à craquer, on jetait les prisonniers dans la Loire par centaines.

Bientôt, les deux rives du fleuve présentèrent le hideux spectacle de cadavres Pourrissants, rejetés par les eaux, exhalant des miasmes mortels. La peste et la dysenterie se répandirent dans la ville de Nantes et aux alentours, complétant ainsi l'œuvre destructrice de l'insensé criminel.

Il y eut des protestations à la Convention. Une boucherie pareille n'était pas de nature à redonner du crédit au gouvernement révolutionnaire, insinuaient certains, mais, pour le moment encore, Carrier restait le maître absolu de ses décisions.

II

Nantes ressemblait à un désert, un désert où l'atmosphère était remplie de cris et de gémissements, de pas feutrés courant à travers l'obscurité et les rues abandonnées. Tout n'était que tristesse, désolation et lamentations. Nantes était devenue une ville de somnambules et de spectres. Seul, Carrier, le monstrueux Carrier, demeurait alerte et presque joyeux.

Il avait installé son repaire dans l'hôtel de la Villestreux, situé à la pointe de l'île de Feydeau, et dont les portes-fenêtres s'ouvraient sur la Loire. De là, une admirable vue s'étendait sur les quais devenus déserts et sur le port autrefois si prospère.

L'escalier qui montait vers les appartements du proconsul était sans cesse assiégé, tout le long de la journée, par des solliciteurs et des porteurs de requêtes. Des membres de la compagnie Marat y passaient également des heures avant de

repartir vers de nouvelles expéditions. Mais personne n'avait accès auprès du dictateur. Il se tenait à l'écart, caché aux yeux de tous, enveloppé de mystère.

Il s'était entouré d'un luxe et d'un faste dignes des plus grands seigneurs. L'hôtel de la Villestreux était rempli des caves au grenier des dépouilles des églises saccagées et des châteaux pillés. Là, s'entassaient des meubles sans prix et des chefs-d'œuvre artistiques, des objets d'or et d'argent garnissaient sa table.

Lui-même était plus inaccessible que ne l'était le Roi-Soleil au temps de sa plus grande splendeur et que les papes au temps de la Renaissance. Jean-Baptiste Carrier, l'obscur député du Cantal à la Convention nationale, vivait dans son hôtel comme dans une forteresse. Seuls quelques intimes, et leur nombre était des plus restreints, avaient le droit de l'approcher : son valet, deux ou trois femmes, le capitaine Fleury et un étrange garçon du nom de Jacques Lalouët, dont on savait peu de chose ; on le disait cousin de Robespierre et fils d'une sage-femme de Nantes. Vicieux, cynique, assez beau et d'un aspect très juvénile, il était le seul être humain qui eût de l'influence sur le sinistre proconsul. Était-il un simple parasite de Carrier ou un espion de la Convention, personne ne pouvait rien en dire, sinon que c'était un être malfaisant et abominable.

Excepté ces quelques personnes admises dans le sanctuaire, toutes les autres étaient tenues à distance, même des gens comme Lamberty, Fouquet et d'autres coquins de son état-major. Des individus tels que Martin-Roget et Chauvelin n'avaient jamais dépassé l'antichambre car, lorsque Carrier donnait audience, il se tenait dans une pièce, la porte ouverte sur une antichambre, et sa voix était pour les visiteurs le seul signe de sa présence.

La peur d'être assassiné, cet inévitable destin de tout tyran, hantait ce fauve jusqu'au cœur même de sa forteresse. De jour et de nuit, une voiture attelée de quatre chevaux se tenait place de la Petite-Hollande, sur laquelle donnaient les fenêtres de l'hôtel de la Villestreux, prête à partir. Le cocher et le postillon étaient relayés chaque deux heures, des bagages étaient dans le coffre et des provisions de bouche renouvelées constamment étaient emmagasinées à l'intérieur. Tout était prêt pour que le tyran puisse à la moindre alerte, réelle ou imaginaire, fuir ces lieux où il avait commis tant de crimes.

III

Carrier arpentait fiévreusement le petit salon qu'il s'était meublé somptueusement. C'était un homme d'une rare laideur, au visage osseux, aux pommettes saillantes, avec une bouche tombante à la lippe proéminente et des cheveux plats et épais. La nature paraissait s'être plu à lui modeler un visage à l'image de son âme, cette âme monstrueuse sur laquelle le diable avait sûrement apposé son sceau. Malgré sa laideur, il était vêtu avec la plus extrême recherche et couvert de bijoux, dont la provenance était aussi inavouable que celle de toutes les œuvres d'art qui meublaient ses appartements. Les larges rideaux de damas rouge avaient été fermés, de sorte que la pièce était plongée dans une quasi-obscurité car, par un dernier caprice du proconsul, personne ne devait l'apercevoir en pleine lumière.

Le capitaine Fleury venait d'entrer dans la pièce pour faire son rapport : cinquante-huit prêtres réfractaires venant de l'Anjou et sur lesquels on avait trouvé de nombreux objets précieux d'or et d'argent, avaient été arrêtés.

– Que faut-il en faire ? demanda Fleury. Est-ce que les calotins ont le droit de garder tout cela et d'en disposer à leur gré ?

Carrier fut enchanté. Quel butin !

– Confisque tout, cria-t-il, et qu'on m'expédie cette canaille empestée en vitesse ! Je ne veux plus en entendre parler.

Fleury se retira et, ce même soir, cinquante-huit prêtres furent « expédiés », suivant les ordres du proconsul.

– Quel torrent révolutionnaire que la Loire ! murmura Carrier lorsque le capitaine fut sorti.

Après le départ de Fleury, Carrier se tourna vers un jeune garçon qui se tenait près de la fenêtre, occupé à regarder au-dehors la très belle vue sur la Loire et les quais.

– Lalouët, dit-il avec hauteur, fais entrer le citoyen Martin-Roget dans l'antichambre, j'écouterai ce qu'il a à me dire, et que le citoyen Chauvelin se présente en même temps.

Le jeune Lalouët traversa lentement la pièce en étouffant un bâillement.

– Pourquoi t'occuper de ces fripouilles ? demanda-t-il avec brusquerie, il est presque l'heure du dîner, et tu sais bien que le cuisinier déteste qu'on fasse attendre le potage.

– Cela ne me prendra pas longtemps, dit Carrier. Ouvre la porte, mon petit, et laisse entrer les deux hommes.

Lalouët fit ce qu'on lui demandait. Laissant la porte grande ouverte, il traversa l'antichambre et, ouvrant une deuxième porte, il appela d'une voix forte :

– Citoyen Martin-Roget, citoyen Chauvelin ! exactement comme on le faisait à la cour de Versailles.

À l'appel de leur nom, les deux hommes s'avancèrent. Deux chaises furent Placées devant la porte ouverte menant au sanctuaire où se tenait Carrier, enveloppé de pénombre.

Le jeune homme indiqua les sièges à Martin-Roget et Chauvelin, puis entra dans la pièce. Les deux hommes s'inclinèrent dans la direction du petit salon, où l'on pouvait vaguement discerner la silhouette du proconsul. À l'inverse de la pièce où se tenait Carrier et qui était dans la pénombre, l'antichambre était violemment éclairée par la lumière du jour qui entrait par une grande fenêtre.

Toute cette mise en scène était grotesque, et Martin-Roget dut faire un effort pour ne pas laisser échapper un juron ou une réflexion ironique. Quant à Chauvelin, il restait impénétrable, suivant son habitude.

Il y eut un silence prolongé. Les deux hommes attendaient que Carrier commençât de parler. Assis à son bureau, ce dernier se plaisait à les faire attendre en feignant de consulter des papiers, puis avec cette vulgarité et ce sans-gêne qui le caractérisaient, il se mit à se curer les dents avec un cure-dents en or. Lalouët avait repris sa place près de la fenêtre et donnait des signes de la plus vive impatience.

Enfin Carrier parla.

– Et maintenant, citoyen Martin-Roget, dit-il avec ce ton supérieur qu'il avait pris l'habitude d'employer, j'écoute ce que tu as à me dire au sujet de ce gibier que tu as amené dans notre ville l'autre jour. Où sont actuellement ces aristos ? Pourquoi ne les a-t-on pas remis au capitaine Fleury ?

– La fille, répliqua Martin-Roget qui avait toutes les peines à dominer son irritation, la fille loge au carrefour de la Poissonnerie dans une maison tenue par ma sœur. Une douzaine de paysans de notre village, qui sont de mes amis, y habitent également. Ils assurent sa garde en souvenir du passé et de nos malheurs, et je peux t'assurer que la ci-devant Kernogan est en de bonnes mains. Je suis tranquille à son sujet.

– Et le ci-devant duc, où est-il ? interrogea Carrier.

– Dans la maison à côté, une taverne à l'enseigne du *Rat Mort,* un endroit peu recommandable et dont le tenancier, un certain Lemoine, un bon patriote, veille sur cet aristo.

– Peux-tu me dire, citoyen, répliqua Carrier avec cette amabilité sous laquelle il cachait toujours ses menaces, comment se fait-il que tu gardes ainsi durant plusieurs jours deux traîtres aux frais du pays et au détriment du peuple ?

– Ils vivent à mes frais, lança vivement Martin-Roget.

– Au détriment du peuple, répéta l'inflexible proconsul ; le pain est rare dans notre ville. Ce que les traîtres mangent est volé à de bons patriotes. Si tu peux te payer le luxe de nourrir deux bouches inutiles, je peux t'indiquer à la place de bons républicains. Voilà presque huit jours que ces aristos sont à Nantes et…

– Seulement depuis trois jours, interrompit Martin-Roget ; tu dois montrer de la patience, citoyen Carrier, n'oublie pas que je t'apporte du gibier de marque…

– Ton gibier ne m'intéresse, rétorqua l'autre en riant, que si je puis en disposer moi-même. Tu as parlé de déshonneur pour ces canailles et de ton propre désir de vengeance, mais…

– Arrête, citoyen, s'exclama Martin-Roget, entendons-nous bien d'abord. Avant de m'embarquer dans cette affaire, tu m'as donné ta parole que personne n'interviendrait pour me priver de mon butin.

– Tu pouvais faire ce que bon te semblait avec cette racaille de Kernogan, répliqua Carrier, et personne à ma connaissance ne s'en est mêlé jusqu'à présent, ajouta-t-il, en donnant à ces derniers mots un sens qui n'échappa à personne. J'avais dit que je ne m'en mêlerais pas et je ne l'ai pas fait jusqu'à maintenant. Mais le nez de tout bon patriote doit être offensé par l'odeur de pourriture qui se dégage d'eux. J'avoue que tu as eu de la chance d'avoir carte blanche avec eux… pour un temps, et Jean-Baptiste Carrier n'a encore jamais repris une parole donnée.

Martin-Roget ne répondit rien. Il préférait garder le silence, et, détournant son visage de la porte ouverte, il fit semblant de contempler le paysage à travers la fenêtre. Il ne voulait pas que l'on puisse surprendre l'expression de l'intense mépris qu'il ressentait pour cet homme qui paraissait oublier que cette « carte blanche » lui avait rapporté cinq mille francs et que c'était cet argument qui avait décidé le proconsul à lui accorder la faveur dont il avait profité.

Au bout d'un instant Carrier reprit :

– N'oublie pas que ma promesse était conditionnelle. Je veux que ces gens disparaissent de Nantes, je veux le pain qu'ils mangent et la place qu'ils occupent. Je ne peux pas permettre de laisser traîner les choses et une semaine est plus qu'il ne faut…

– Trois jours, corrigea de nouveau Martin-Roget.

– Enfin trois jours ou huit jours, reprit l'autre brutalement, en tout cas c'est beaucoup trop. Il faut en débarrasser cette ville,

sinon tous les espions de la Convention me tomberont dessus. Il y a des espions partout, citoyen, j'en suis moi-même entouré, moi, Jean-Baptiste Carrier, le patriote le plus sincère et le plus éprouvé que la République ait connu ! Mes ennemis à Paris envoient des hommes qui surveillent chaque geste que je fais. Ils sont prêts à bondir sur moi au moindre faux pas, prêts à me dénoncer et à me traîner à la barre. Ils aiguisent déjà le couperet de la guillotine qui devra couper la tête au meilleur serviteur de la Révolution... !

– Assez, l'ami Jean-Baptiste, interrompit Jean Lalouët en ricanant, il est l'heure de dîner et nous n'avons que faire de tes protestations patriotiques !

Carrier, qui s'était laissé emporter par sa propre éloquence, n'eut aucune réaction violente en entendant ces mots ironiques. Il dit seulement sur un ton mi-figue, mi-raisin :

– Petite vipère, va !

Puis, se tournant vers Martin-Roget, il ajouta :

– On dira de moi que j'abrite des aristos, si ces Kernogan restent à Nantes plus longtemps. Il faut m'en débarrasser, citoyen, disons... dans les prochaines vingt-quatre heures. C'est mon dernier mot.

Et après une petite pause il demanda :

– En fin de compte, que veux-tu en faire ?

– Je veux leur mort ! cria Martin-Roget en frappant furieusement de son poing le bras de sa chaise, mais pas une mort de martyr, comprends-tu. Je ne veux pas que les visages pathétiques d'Yvonne Kernogan et de son père restent un symbole de résignation exemplaire dans les esprits et le cœur de

chaque aristo en France. Je veux qu'ils ne suscitent ni pitié, ni admiration. La mort leur importe peu, ils sont fiers de mourir et s'en glorifient. La guillotine est leur dernier triomphe sur nous. Ce que je veux pour eux c'est la honte, la dégradation, un procès retentissant qui les couvrira de déshonneur… Je veux que leur nom soit traîné dans la boue et qu'on les considère comme des objets de mépris et de dérision. Je veux des articles dans le *Moniteur* qui déclarent que le ci-devant duc et sa fille sont des êtres abjects et bas. Je veux que cela fasse du bruit, un bruit qui retentisse dans tout le pays et qui arrive jusqu'en Angleterre et en Allemagne. Je veux le déshonneur de leur nom, car je sais que c'est ce qui les touchera le plus.

– Bah ! s'exclama Carrier, pourquoi n'épouses-tu pas la fille ? Voilà ce que serait un véritable déshonneur pour elle, je présume !

Et en disant ces mots, il éclata d'un rire grossier.

– Je le ferais demain, répondit Martin-Roget qui voulut une fois de plus ignorer l'insulte, si elle y consentait. C'est d'ailleurs pour cela que je la garde depuis trois jours dans la maison de ma sœur.

– Tu n'as que faire du consentement d'un traître, interrompit le proconsul. Mon consentement suffit… et je suis prêt à te le donner si tu le désires. Les lois de la République permettent et souhaitent même que tout bon patriote s'allie à un aristo si cela lui plaît. Et la fille Kernogan, en face de l'échafaud, préférera peut-être ton étreinte, n'est-ce pas, citoyen ?

Martin-Roget fronça les sourcils et son visage prit une expression sinistre.

– Je me le demande, murmura-t-il.

– Alors ne te pose pas cette question, citoyen, continua Carrier avec cynisme, et applique le « mariage républicain » à cette fille. Un malfaiteur attaché avec un aristo… et puis hop ! dans la Loire. La honte, le déshonneur ? Fariboles que tout cela. Une mort sûre et rapide, jusqu'à maintenant rien de mieux n'a été inventé pour les traîtres.

Martin-Roget haussa les épaules.

– Tu ne sais pas ce que c'est que de haïr, dit-il pensivement.

– Tout cela est du bavardage, dit Carrier impatienté, et le citoyen Chauvelin est un exemple vivant de ce que valent toutes ces grandes théories de vengeance. Lui aussi a un ennemi qu'il déteste plus que tout au monde. Il voulait le déshonneur et la perte de ce maudit Anglais, que moi j'aurais tout bonnement poussé dans la Loire il y a fort longtemps. Et qu'a-t-il obtenu ? L'Anglais est tranquillement en Angleterre, faisant des pieds de nez au citoyen Chauvelin qui a bien du mal à garder sa tête éloignée de la guillotine !

Martin-Roget resta silencieux, l'expression d'une sombre obstination sur le visage.

– Tu as peut-être raison, citoyen Carrier, dit-il enfin.

– J'ai toujours raison, répliqua brutalement le proconsul.

– Naturellement… Mais j'ai ta parole.

– Et je la maintiendrai encore vingt-quatre heures. Maudite soit une pareille mule ! ajouta-t-il en jurant, mais au nom du diable, que veux-tu en faire ? Tu as débité un tas de

bêtises, mais tu ne m'as rien dit de tes projets. En as-tu… qui soient dignes de mon attention ?

Martin-Roget se leva brusquement et se mit à arpenter la pièce. Ses nerfs étaient à bout. Il était difficile à un homme de son tempérament de rester calme et déférent en face de ce fonctionnaire malappris. Le parvenu Martin-Roget détestait cet air de supériorité chez cette brute sans la moindre éducation, devenue toute-puissante grâce à sa cruauté et à ses passions bestiales. Aussi eut-il du mal à réprimer une violente réplique qui lui eût sans doute coûté la tête.

Chauvelin, de son côté, paraissait parfaitement indifférent. Il possédait vraiment un extraordinaire contrôle sur lui-même. Il n'avait pris aucune part à la discussion et était resté assis, quasi immobile, fixant d'un regard neutre la pièce obscure, dans l'attitude d'un homme qui n'avait rien d'autre à faire dans la vie que d'écouter. Seuls, ses doigts de temps à autre tambourinaient sur le bras de son fauteuil.

Carrier, suivant son habitude, avait recommencé à se curer les dents, ses longues jambes maigres étendues devant lui.

De dessous ses paupières flasques filtrait un regard aigu, dont il fixait Martin-Roget chaque fois que celui-ci passait devant l'encadrement de la porte. Un moment donné, le banquier s'étant arrêté dans sa promenade et ayant fait mine de vouloir pénétrer dans la pièce, Lalouët, d'un bond, fut sur lui et lui barra le chemin.

– Tiens-toi à distance, citoyen, cria-t-il, personne n'entre ici.

Instinctivement, Martin-Roget avait reculé, fasciné malgré lui par l'atmosphère de mystère qui entourait le sanctuaire et par le personnage du proconsul qui, à son approche, s'était

ramassé comme un tigre prêt à s'élancer. Mais rencontrant le regard moqueur et cynique de Lalouët, cette impression de crainte se dissipa rapidement et ce comble d'insolence le mit hors de lui.

– Sommes-nous revenus au temps des Capet, s'exclama-t-il brutalement, des tyrans de Versailles, que les patriotes sont traités comme des chiens que l'on tient à distance ? Par dieu, citoyen Carrier, laisse-moi te dire…

– Pardieu, citoyen Martin-Roget, interrompit Carrier avec rage, laisse-moi te dire qu'un mot de plus et je te fais jeter dans la prochaine gabare qui descendra la Loire tous sabords ouverts. Hors de ma présence, porc ! Sors avant que j'appelle Fleury.

Sous l'insulte et la menace, Martin-Roget devint blanc comme un linge, une sueur froide perla sur son front, tandis qu'il passait la main sur son visage comme un homme ayant subi un choc terrible. Il chancela et s'effondra dans son fauteuil, tremblant de peur.

Chauvelin, qui avait assisté impassible à cette scène, laissa échapper un ricanement.

– Mon ami Martin-Roget s'est oublié un instant, citoyen Carrier, dit-il avec calme. Mais il est déjà prêt à te demander pardon.

Jacques Lalouët regarda le présomptueux personnage qui avait osé tenir tête au tout-puissant représentant du peuple et une lueur d'indicible mépris passa dans ses beaux yeux en le voyant maintenant, livide et terrorisé. Il resta appuyé contre la porte, prêt à défendre son maître en cas de besoin.

Carrier partit d'un hideux éclat de rire.

– Remets-toi, Martin-Roget, dit-il avec dureté, je ne suis pas méchant si on sait se conduire avec moi. Mais si on me marche sur les pieds, je mords. Maintenant, résumons notre conversation, car j'avoue que je commence à en avoir assez de tes Kernogan.

Pendant qu'il parlait, Martin-Roget s'était ressaisi, mais il avait toujours la gorge sèche, ses mains étaient moites et il gardait cette pénible impression de quelqu'un qui avait failli tomber dans un précipice.

En quelques mots, Carrier venait de lui faire sentir qu'il avait le pouvoir de briser n'importe qui et il avait fait entrevoir la hideuse face de la mort.

Le coup avait été rude et avait anéanti toute assurance chez Martin-Roget.

– Je ne voulais pas t'offenser, dit-il d'une voix mal assurée, mes pensées étaient absorbées par les Kernogan, et je pense que c'est une bonne prise pour nous deux, citoyen Carrier. J'ai eu bien du mal à gagner leur confiance en Angleterre et à les entraîner jusqu'à Nantes, la chose n'était pas facile.

– Personne ne nie que tu aies fait du bon travail, répliqua Carrier avec un reste de colère. Si la prise n'avait pas été d'importance, je ne t'aurais pas accordé mon aide.

– Je t'ai déjà montré ma reconnaissance pour ton aide, citoyen, dit Martin-Roget, et je suis prêt à le faire encore et plus substantiellement… si tu le désires…

Il avait parlé lentement et avec respect, mais l'allusion était claire. Carrier le regarda bien en face. Un éclair d'immense cupidité, la cupidité féroce d'un paysan enrichi, brilla dans ses yeux, et il eut grand-peine à dissimuler, sous son masque

habituel de condescendance, son expression avide à la perspective d'un gain.

– Quoi ? Que veux-tu dire ? demanda-t-il avec nonchalance.

– Si cinq autres milles francs peuvent t'être d'une utilité quelconque…

– Tu m'as l'air fort riche, citoyen, interrompit Carrier.

– J'ai travaillé et économisé durant quatre ans, s'empressa de répondre Martin-Roget. Et ce que j'ai amassé, je suis prêt à le sacrifier pour assouvir ma vengeance.

– Bien, conclut le proconsul, et il n'est certes pas utile pour un bon républicain d'avoir trop d'argent. D'ailleurs, ajouta-t-il avec un geste grandiloquent, n'avons-nous pas aussi bien lutté pour l'égalité des fortunes que pour celle des privilèges ?

Le rire sardonique de Lalouët interrompit de nouveau les déclarations patriotiques du conventionnel. Carrier se mit à jurer selon son habitude, puis s'étant calmé il reprit :

– J'accepterai donc encore six mille francs de toi, citoyen, au nom de la République française qui a besoin d'argent, pour entretenir les armées qui la défendent contre les ennemis…

Une fois de plus Lalouët l'arrêta.

– Oh ! assez, cria-t-il.

Le despote vaniteux, que le moindre manque d'égard rendait furieux, se mit simplement à rire devant l'impudence du jeune homme.

– Le diable t'emporte, petite vipère ! grommela-t-il avec ce ton de rude affection qu'il réservait exclusivement à son ami, tu présumes trop de mon indulgence. Ah ! ces jeunes citoyens… Mais, nom d'un chien ! nous perdons du temps, ajouta-t-il brutalement. Que disais-je donc ?

– Que tu recevras six mille francs, répondit brièvement Martin-Roget, pour que tu me continues ton assistance dans l'affaire Kernogan.

– Ah ! oui, j'y suis, reprit Carrier, et pour te montrer comme je suis gentil, je vais t'aider encore, mais tu m'as mal compris, citoyen, c'est dix mille francs qu'il me faut pour les caisses de la République, car ses serviteurs devront être mis à contribution pour exécuter tes projets de vengeance personnelle.

– Dix mille francs est une forte somme, soupira Martin-Roget. Dis-moi un peu ce que je recevrai en échange.

Il avait retrouvé un peu de son assurance. Celui qui achète, que ce soit des biens ou des consciences, est toujours momentanément plus fort que celui qui vend. Carrier, malgré son pouvoir, le sentit sans doute, car son ton s'adoucit et ses manières se firent moins brusques.

Il reprit après une courte pause :

– Comme je te l'ai déjà dit, citoyen, je suis entouré d'espions.

– Des espions, citoyen ? murmura Martin-Roget, étonné devant cette soudaine révélation, je ne m'en serais pas douté… je pensais… quelqu'un dans ta position…

– C’est précisément pour cela, interrompit Carrier avec brusquerie, ma position est enviée par ceux qui sont moins capables et moins bons patriotes que moi. Nantes est remplie d’espions et d’autres travaillent contre moi à Paris. Ils essayent de miner la confiance que la Convention a mise en moi.

– C’est monstrueux, s’exclama Lalouët sur un ton solennel.

– Silence ! cria Carrier en jurant. Puis il reprit :

– On pourrait croire que la Convention est satisfaite d’avoir un homme capable et fort dans ce nid de trahison et de révolte et que personne n’interviendra dans la manière dont j’userai de mes pouvoirs ici. C’est moi qui commande à Nantes, n’est-ce pas ? Et pourtant, certains imbéciles, qui veulent faire les importants à Paris, trouvent que nous faisons du trop bon travail. Depuis la mort de Marat ils sont tous devenus des mauviettes. Il paraît qu’ils désapprouvent nos bateaux à fond plat et nos mariages républicains ! Ils ne se rendent pas compte que je dois débarrasser une ville entière de toute la canaille qui s’y trouve, aussi bien des traîtres que des criminels. Ils ne comprennent rien, ni à mes aspirations, ni à mon idéal, ajouta-t-il avec un geste pompeux. Je voudrais faire de Nantes une ville modèle.

– En quoi tout cela concerne-t-il notre affaire, citoyen ? s’écria Martin-Roget, désireux de revenir au seul sujet qui l’intéressait.

– Tu le verras dans un instant, répliqua le proconsul sèchement. Apprends donc, citoyen, que mon but est depuis quelque temps de clore le bec à mes ennemis de la Convention, en leur envoyant une justification éclatante de toutes les accusations portées contre moi. Je leur expliquerai la raison de toute mon action à Nantes, aussi bien les noyades que les autres

exécutions et emprisonnements que j'ai été obligé d'opérer pour débarrasser la ville de tout ce qui est nocif.

– Et crois-tu, citoyen Carrier, interrogea Martin-Roget sans la moindre ironie, que là-bas, à Paris, on comprendra tes explications ?

– Oui, sûrement ! Surtout quand ils réaliseront que tout ce que j'ai fait ici a été commandé par les exigences de la sûreté publique.

– Ils seront lents à le comprendre, dit l'autre. La Convention nationale d'aujourd'hui, comme tu l'as si justement remarqué toi-même, n'est plus la Constituante de 92. Elle est devenue conciliante et sentimentale, et beaucoup d'entre ses membres désapprouveront tes agissements.

– Je ne sais que trop ce qui se dit à Paris, s'exclama le proconsul, mais j'ai une bonne réponse à toutes leurs bêtises. La dignité de la République et la justice impartiale ? Laisse-moi rire ! Ce qu'il nous faut, c'est la force et le courage de Sparte… et je le leur montrerai… Écoute quel est mon plan, citoyen, et voyons comment il peut s'accorder avec le tien. Mon idée est de rassembler les plus notoires malfaiteurs de la ville, il y en a tant et plus, emprisonnés dans les entrepôts et bien d'autres encore qui se promènent librement de par les rues de la ville, et de les envoyer se faire juger devant le Comité de salut public. En même temps, j'enverrai une lettre leur disant :

Voilà le genre d'individus devant lesquels je me trouve à Nantes, et ce n'en est qu'une infime partie. Jugez vous-mêmes ! Que puis-je faire d'autre que ce que j'ai fait pour purger la ville que vous m'avez confiée ? Ils seront bien embarrassés là-bas avec cette canaille, ajouta-t-il en éclatant de rire, et après un simulacre de jugement, ils les enverront probablement à la guillotine ou les déporteront à Cayenne, et ils verront ainsi que

les mesures que j'ai prises sont parfaitement justifiées et on me laissera désormais tranquille.

– Mais si, comme tu le crois, répliqua Martin-Roget, la Convention va juger ces gens, il te faudra fournir quelques témoins.

– J'en trouverai, répondit cyniquement Carrier, ne t'ai-je pas dit que je rassemblerai tous les malfaiteurs les plus redoutables de la ville ? Il y en a beaucoup, je t'assure. La compagnie Marat les a un peu négligés ces derniers temps, ayant à s'occuper des rebelles. Mais on peut facilement mettre la main sur des centaines d'entre eux, et la municipalité et les commerçants, enchantés d'en être débarrassés, ne seront que trop contents de venir témoigner contre eux. Tous ont souffert de ces bandits et des prostituées qui infestent les rues la nuit. Je suis submergé de plaintes à ce sujet…

Il s'arrêta brusquement, ayant surpris le regard étincelant de Martin-Roget. Il se renversa dans son fauteuil et partit d'un grand éclat de rire.

– Mille tonnerres, s'écria-t-il, j'ai l'impression que tu as saisi ! Trouves-tu toujours dix mille francs trop cher pour payer la réalisation de tes rêves ? Nous enverrons la Kernogan et son père à Paris avec le troupeau, qu'en penses-tu ?… Je te garantis qu'ils seront tellement couverts de boue et d'ordures que personne n'aura plus envie de porter ce nom.

Martin-Roget eut beaucoup de peine à contenir son excitation. Tandis que Carrier déroulait devant ses yeux son plan infâme, il avait eu la vision exacte de l'assouvissement de tous ses plans de vengeance. Quelle humiliation plus grande, quel opprobre plus terrible pouvaient échoir au fier Kernogan et à sa fille que d'être confondus parmi des assassins, des aigrefins et des femmes de mauvaise vie, d'être mêlés à toute cette lie

sortie des bas-fonds d'un grand port ! Nulle vengeance ne pouvait être plus propre à racheter la mort ignominieuse du vieux meunier Jean Adet.

Le hideux visage de Carrier ne lui semblait plus aussi repoussant. Le proconsul incarnait maintenant pour lui le symbole de la justice, brandissant le glaive du châtiment qui allait enfin frapper les coupables.

– Tu as raison, citoyen Carrier, dit-il d'une voix lente, c'est exactement à quoi je pensais en t'écoutant.

– J'ai toujours raison, répliqua Carrier d'un ton arrogant, et nul ne sait mieux que moi comment châtier les traîtres.

– Comment les choses se passeront-elles ? questionna Martin-Roget. La fille est actuellement chez ma sœur et le père est à l'*Auberge du Rat Mort*.

– Excellent endroit, interrompit Carrier, je n'en connais pas de meilleur. C'est le lieu le plus mal famé de tout Nantes, le rendez-vous de tous les vagabonds et coupe-jarrets.

– Oui, je le sais, et à mes dépens, répliqua l'autre. La maison de ma sœur est juste à côté et, la nuit, la rue n'est pas sûre pour une honnête femme. Pourtant un homme de la compagnie Marat est perpétuellement en faction tout près de là, place de Bouffay. Mais on ne fait rien pour nettoyer ce coin.

– Bah ! répliqua Carrier avec indifférence, en haussant les épaules, ils ont des choses plus importantes à faire. Les traîtres rebelles pullulent ici, et le capitaine Fleury ne peut pas perdre son temps avec ces vils malfaiteurs. J'avais déjà songé à faire raser ce lieu. Le citoyen Lamberty, qui habite juste en face, ne cesse pas de se plaindre des rixes qui éclatent toutes les nuits. Il est certain qu'aussi longtemps qu'une seule pierre du *Rat Mort*

restera debout, tous ces oiseaux de nuit se rassembleront là pour perpétrer leurs méfaits. Tout cela ne vaut rien pour la République.

– Oui, je sais tout cela, répondit Martin-Roget ; j'y ai trouvé asile il y a quatre ans lorsque…

– Lorsque le ci-devant duc de Kernogan était occupé à pendre ton père pour un crime qu'il n'avait pas commis, interrompit Carrier ; eh bien ! citoyen, continua-t-il, puisque tu connais si bien le *Rat Mort,* que penserais-tu de voir l'orgueilleuse Yvonne de Kernogan et son père arrêtés là, en même temps que ce ramassis de bandits.

Martin-Roget pâlit de convoitise.

– Tu veux dire…, balbutia-t-il.

– Je veux dire, continua Carrier, que mes hommes recevront l'ordre de faire cette nuit même une descente dans tous les bouges de la ville, de perquisitionner et d'arrêter tout homme ou femme qui s'y trouveraient, pour être envoyés à Paris où ils seront jugés, guillotinés ou déportés à Cayenne, où ils mourront du détestable climat. Crois-tu, conclut-il, que devant cette brillante perspective, la fille Kernogan refusera encore de devenir la femme d'un bon patriote comme toi ?

– Je me le demande, murmura de nouveau Martin-Roget. Je… Carrier l'interrompit brutalement :

– Ce que je sais, c'est que dix mille francs est une bien petite somme pour tout cela, c'est cent mille francs que tu devrais me donner pour me montrer ta reconnaissance.

Martin-Roget se leva et, redressant sa haute taille, il eut peine à dissimuler la répulsion que lui inspirait cet abominable personnage, devant lequel il était pourtant obligé de s'incliner.

– Tu auras les dix mille francs, citoyen, c'est tout ce que je possède, dit-il lentement, c'est le dernier lambeau des vingt-cinq mille francs que j'ai si péniblement amassés pendant quatre ans. Tu en as déjà eu cinq mille et tu en auras encore dix mille ! Je ne te les reproche pas. Si vingt ans de ma vie Pouvaient t'être utiles, je n'hésiterais pas à te les donner en échange de ton aide, pour atteindre un but qui m'est plus précieux que tout au monde.

Le proconsul se mit à rire en haussant les épaules. Il estimait que Martin-Roget était le dernier des imbéciles.

– Parfait, dit-il, nous sommes d'accord. J'avoue d'ailleurs que toute cette histoire m'amuse, mais je t'ai prévenu : avec les aristos, je trouve que mes gabares valent beaucoup mieux que tous tes projets. Enfin il ne sera pas dit que Jean-Baptiste a laissé un ami dans l'ennui.

– Je te remercie de ton aide, citoyen Carrier, répliqua Martin-Roget. Puis il ajouta lentement, comme s'il avait déjà la vision des événements à venir :

– C'est pour ce soir, dis-tu ?

– Oui, ce soir. Voici mes ordres : mes hommes, commandés par le capitaine Fleury, feront une descente au *Rat Mort*. Toute personne s'y trouvant sera arrêtée et expédiée sur Paris. Si tes Kernogan sont là… alors…

– La cloche du dîner a sonné depuis longtemps, interrompit Lalouët ; le potage sera froid et le cuisinier furieux.

Carrier s'étira paresseusement :

– Tu as raison, citoyen. Nous avons déjà perdu trop de temps avec ces aristos qui devraient tous être au fond de la Loire. L'audience est levée, conclut-il en faisant un geste emphatique qui voulait imiter celui d'un monarque congédiant ses courtisans.

Chauvelin se leva également et se dirigea vers la porte. Il n'avait plus proféré une seule parole depuis son intervention conciliante lors de la sortie de Martin-Roget. Il était impossible de savoir s'il avait pris un intérêt quelconque à la conversation, mais alors que Lalouët se préparait à fermer la porte derrière eux, il s'arrêta sur le seuil en ayant l'air de se souvenir de quelque chose.

– Un instant, citoyen, dit-il au jeune homme.

– Qu'y a-t-il encore ? demanda l'autre avec insolence, en regardant avec un mépris non déguisé le terroriste autrefois si puissant.

– C'est à propos de la fille Kernogan, continua Chauvelin ; il faudra l'amener à la taverne avant la nuit. Il se pourrait bien qu'on essaye de la sauver.

– Comment ? Qui ? demanda Lalouët d'un air incrédule. Chauvelin eut un geste vague.

– Oh ! je ne sais, répondit-il. Nous savons tous que les aristos ont des amis puissants, et il ne serait pas prudent de conduire la fille d'une maison à l'autre sans escorte. L'allée est mal éclairée et elle n'ira pas de son plein gré, de cela nous sommes sûrs. Qui sait même si elle ne se mettra pas à crier, à appeler au secours et… si quelqu'un venait alors l'enlever ? Je

crois qu'il serait prudent que des hommes de la compagnie Marat l'escortent jusqu'à la taverne.

Lalouët haussa les épaules.

– Ça, c'est votre affaire, n'est-ce pas, Carrier ? dit-il en regardant le proconsul qui l'approuva d'un signe de la tête.

Martin-Roget, ayant reconnu la justesse de l'observation de Chauvelin, voulut intervenir, mais Carrier, en proie à un de ses accès de fureur, l'en empêcha.

– Assez, cria-t-il, le citoyen Lalouët a raison et j'ai déjà assez fait pour vous. Si tu veux que la Kernogan se trouve au *Rat Mort* il faut l'y amener toi-même. Elle est dans la maison à côté, non ? Alors ! je ne veux rien avoir à faire dans cette histoire et je ne permettrai pas qu'on y mêle les « Marats ». Bon Dieu ! ajouta-t-il, ne t'avais-je pas dit que je suis entouré d'espions ? Ce serait le comble qu'on m'accusât d'avoir traîné des aristos dans un lieu mal famé, puis de les y faire arrêter comme des malfaiteurs. Sortez, maintenant, en voilà assez ! Si tes fripouilles sont au *Rat Mort* ce soir, elles seront arrêtées avec les autres. Le reste est ton affaire. Lalouët, la porte !

Et, sans écouter les protestations des deux hommes, Lalouët leur ferma la porte au nez.

IV

Une fois sur le palier, Martin-Roget se mit à jurer violemment.

– Pensez que nous sommes sous la coupe de ce putois ! s’exclama-t-il au comble de la fureur.

– Mais, hélas ! nous avons besoin de son aide pour arriver à nos fins, soupira Chauvelin.

– Ah ! si ce n’était pas pour cela, continua Martin-Roget.

Et il ajouta pensivement : « Je me demande d’ailleurs comment je vais faire ? Cette garce ne me suivra jamais de son plein gré, ni au *Rat Mort* ni ailleurs, et si elle n’est pas escortée par une garde… »

Il s’arrêta pour jurer de nouveau. Le silence de son compagnon l’irrita.

– Que me proposerais-tu, citoyen Chauvelin ? demanda-t-il.

– Pour le moment je te propose de m’accompagner, répondit l’autre, imperturbable, je veux aller me promener le long des quais, jusqu’au Bouffay. J’ai affaire là-bas, et le petit vent nord-ouest qui souffle nous éclaircira les idées.

Martin-Roget allait répliquer avec humeur, mais il réussit à se dominer et, en soupirant d’impatience, il dit :

– Très bien, allons au Bouffay. J’ai beaucoup à réfléchir et, comme tu dis, citoyen, ce petit vent frais m’aidera peut-être à débrouiller toutes les idées ; j’en aurais grand besoin.

Les deux hommes s’enveloppèrent dans leurs grands manteaux, car l’air était très froid. Ils descendirent le bel escalier de l’hôtel et sortirent dans la rue.

2

Le Bouffay

I

La guillotine avait été dressée au milieu de la place du Bouffay. Sinistre et majestueuse, toute maculée d'horribles taches sombres que la rouille avait recouvertes, elle paraissait actuellement hors d'usage, avec sa peinture écaillée et son air à l'abandon.

La place était maintenant déserte, formant un curieux contraste avec l'aspect qu'elle avait à l'époque où le spectacle de la mort de tant de gens se donnait journellement à la foule. La plus grande animation régnait alors avec un incessant va-et-vient de voitures, de charrettes, de soldats, de curieux qui encombraient la place. À présent, seules quelques petites baraques à demi écroulées s'appuyaient contre l'édifice sévère qui avait autrefois servi de forteresse aux ducs de Bretagne et qui était devenu une immense prison. Des marchands essayaient de vendre aux rares passants leurs misérables produits étalés devant eux.

De-ci, de-là, un fainéant traînait le long des gros murs de l'ancien château fort et quelques garnements jouaient dans les ruisseaux.

Martin-Roget et Chauvelin débouchèrent sur la place, venant des quais. Ils marchaient d'un pas rapide car le temps

s'était encore sensiblement refroidi. Il était alors près de cinq heures de l'après-midi ; la nuit s'annonçait sombre et l'air était empreint d'une humidité glacée. Un vent très fort balayait les rues étroites et, descendant vers la rivière, faisait frissonner les passants. Chacun serrait plus étroitement son manteau autour de ses épaules.

Martin-Roget parlait avec une grande animation et son grand corps semblait dominer la forme plus frêle de son compagnon. Chauvelin écoutait beaucoup et parlait peu. Dans l'obscurité et avec son col relevé jusqu'aux oreilles, il était impossible de lire sur son visage ce qu'il pensait.

Les deux hommes offraient vraiment un curieux contraste, aussi bien au physique qu'au moral. Ils étaient pourtant tous deux le produit direct de cette révolution sociale qui avait bouleversé la France de fond en comble. Martin-Roget, grand, fort avec des épaules massives et un cou de taureau, était typiquement le paysan qui s'était éduqué tout seul. Chauvelin, par contre, était l'aristocrate devenu démagogue, mince et fragile, de manières et de langage affables, avec de belles mains et un visage pâle, presque d'ascète. Chauvelin, c'était la pensée, et Martin-Roget, l'action. L'un était animé du désir de se venger de ceux qui l'avaient oppressé lui et les siens. Chez l'autre, il n'y avait aucune haine personnelle à assouvir, aucun tort individuel à redresser, ses ennemis étaient ceux de son parti, les tyrans qui avaient opprimé le peuple entier. Martin-Roget personnifiait le sans-culotte aux manières brutales et au langage vulgaire. Chauvelin, lui, était mis avec la dernière recherche et c'était d'une main soignée et parfumée qu'il avait signé des décrets envoyant des centaines d'êtres humains à une mort violente.

L'un suivait le chemin de Danton, l'autre celui de Robespierre.

II

Les deux hommes montèrent ensemble l'escalier extérieur qui passait devant la loge du concierge et traversait le bureau du greffier, menant vers l'intérieur de la forteresse.

Arrivés devant la porte monumentale, ils durent s'arrêter et attendre que l'employé vérifiât leur permis.

– Veux-tu m'accompagner dans mon bureau, citoyen ? demanda Chauvelin à son compagnon, je dois faire quelques adjonctions à mon rapport pour Paris. Je n'en ai pas pour longtemps.

– Tu es donc toujours en contact avec le Comité de salut public ? demanda Martin-Roget en lui jetant un regard soupçonneux.

– Mais oui, toujours, répondit l'autre.

Martin-Roget ne pouvait toujours pas discerner le visage de Chauvelin, dissimulé derrière le col de son manteau. Brusquement, il se souvint de certaines phrases que Carrier avait laissé échapper. La France entière était envahie d'espions, tous devaient être sur les gardes, chaque parole, chaque geste était surveillé.

Que faisait Chauvelin à Nantes ? Quel genre de rapports envoyait-il par courrier spécial à Paris ? Cet homme qui avait échoué si lamentablement et qui avait cessé de jouer un rôle de premier plan, demeurait néanmoins en contact permanent avec cet abominable Comité de salut public. Martin-Roget frissonna. Pour la première fois depuis qu'il vivait absorbé dans ses projets de vengeance, il regrettait la sécurité et la liberté dont il avait

joui en Angleterre et il se demandait si la partie affreuse qu'il avait engagée valait finalement la peine d'être gagnée.

Nonobstant, il suivait Chauvelin sans discuter. Cet homme le fascinait et il se sentait subjugué par la force subtile qui émanait de ce corps chétif.

Le greffier rendit les permis aux deux hommes. On les laissa passer à travers les grilles.

Dans le vaste hall, une demi-douzaine d'hommes étaient de garde, en principe, car actuellement la discipline n'était pas des plus rigoureuses et les hommes traînaient par-ci, par-là. Deux d'entre eux jouaient aux dominos, tandis que trois autres se disputaient en gesticulant et en s'invectivant. Quant à celui qui paraissait être leur chef, il partageait son temps entre les joueurs et les querelleurs. Le hall était insuffisamment éclairé par un chandelier qui pendait du plafond et quelques lampes à huile, placées dans des niches en face de la porte d'entrée. Personne ne leur prêta attention lorsqu'ils traversèrent la grande salle. Chauvelin s'arrêta devant une porte, située à gauche de l'entrée principale, l'ouvrit, puis s'effaça pour laisser passer son compagnon.

– Tu es sûr, citoyen, que je ne te dérange pas ?

– Absolument sûr, répliqua l'autre. D'ailleurs j'ai quelque chose à te dire… et ici je sais que personne ne nous espionnera. Il pénétra à son tour dans la pièce, puis ferma la porte. La chambre était à peine meublée d'une table carrée placée au centre, de deux ou trois chaises ordinaires et d'un bureau à demi brisé. Un poêle en fonte dégageait une maigre chaleur, tandis qu'une fumée déplaisante s'échappait du tuyau mal joint. Une lampe à huile, cerclée d'un abat-jour vert, projetait une lumière crue sur la table.

Chauvelin s'assit sur une chaise près du bureau et indiqua un siège à Martin-Roget qui paraissait en proie à une extrême nervosité, augmentée encore par l'attitude calme et sardonique de son compagnon.

– Que voulais-tu me dire, citoyen ? demanda-t-il enfin.

– Un mot seulement, citoyen, répondit Chauvelin avec aménité. Je t'ai fidèlement accompagné lors de ton voyage d'Angleterre, j'ai mis mes faibles moyens à ta disposition et, il y a une heure à peine, je suis intervenu pour apaiser la colère du proconsul contre toi. Tout ceci » je suppose, me donne le droit de te demander quelles sont tes intentions.

– Je ne suis pas si sûr quant au droit, répliqua Martin-Roget avec humeur. Mais je veux bien te les dire. Comme tu le faisais remarquer il y a un instant, citoyen, le vent frais peut être de bon conseil. J'ai réfléchi à tout cela, tandis que nous longions les quais et j'ai décidé d'accepter la proposition de Carrier. Notre éminent proconsul disait tout à l'heure que le devoir commandait à chaque bon patriote d'épouser une aristo s'il est libre et que le hasard place une jolie fille sur son chemin. Eh bien ! ajouta-t-il avec un rire cynique, je suivrai ce conseil et j'épouserai Yvonne de Kernogan… si je le peux.

– Tu les as déjà menacés, elle et son père ?

– Oui, tous les deux. Non seulement de la mort, mais du déshonneur.

– Et elle refuse toujours ?

– À ce qu'il paraît, dit Martin-Roget avec irritation.

– Souvent il est difficile, reprit Chauvelin pensivement, de forcer la main à ces aristos. Ils sont obstinés.

– Oh ! mais n'oublie pas, interrompit Martin-Roget, que je suis actuellement dans une position qui me permet d'exercer une pression supplémentaire sur la fille. Cette brute de Carrier a d'excellentes idées, il est cruel mais habile et son plan du *Rat Mort* est formidable.

– Tu veux dire que tu l'essayeras ?

– Oui, dit l'autre, je vais tout de suite aller à la maison de ma sœur, de nouveau parler à la Kernogan. Si elle persiste dans son refus, si elle dédaigne toujours la situation honorable que je lui offre, alors tant pis pour elle, et je suivrai l'idée de Carrier. Nous aurons notre entretien final au *Rat Mort,* et là, si je lui fais entrevoir la perspective de Cayenne et la marque d'infamie des bagnards, elle se montrera peut-être moins intraitable qu'elle ne l'a été jusqu'à présent.

– Oui, peut-être, répliqua Chauvelin. Personnellement, je suis de l'avis de Carrier, ajouta-t-il, la mort sûre et rapide. La Loire ou la guillotine, c'est encore le meilleur moyen qui a été trouvé jusqu'ici contre les traîtres et les aristos. Mais nous ne discuterons plus là-dessus ; je connais tes idées et je les respecte dans une certaine mesure. Seulement, si tu le permets, j'aimerais assister à ton entretien avec la soi-disant Lady Dewhurst. Je ne vous dérangerai pas et je ne parlerai pas… Mais il y a une chose dont je voudrais m'assurer…

– De quoi ?

– Si la fille a un espoir quelconque ou non, dit Chauvelin. Si elle a reçu un message ou si elle attend quelque chose… en un mot, si elle croit qu'une aide extérieure viendra à son secours.

– Bah ! s'exclama Martin-Roget, tu crois toujours à ce fameux Mouron Rouge !

– Oui, en effet, répliqua l'autre sèchement.

– À ton aise. Mais à une condition, citoyen Chauvelin. Je ne te permettrai pas d'intervenir dans mes projets sous prétexte de retrouver tes fantômes.

– Je n'interviendrai en rien dans tes plans, citoyen, dit Chauvelin avec une extrême douceur ; seulement je te préviens qu'à moins que tu ne sois aussi perfide que le serpent et aussi rusé que le renard, tous tes projets seront contrariés par cet Anglais insupportable que tu préfères ignorer.

– Que veux-tu dire ?

– Que je le connais, à mes dépens, hélas ! et que toi tu ne le connais pas. À moins de me tromper complètement, je pense que tu feras sa connaissance avant d'en avoir victorieusement terminé avec les Kernogan. Crois-moi, citoyen, ajouta-t-il avec emphase, tu aurais beaucoup mieux fait d'accepter l'offre de Carrier de jeter ces canailles dans la Loire.

– Tu n'es quand même pas si naïf pour croire ton Anglais capable de subtiliser la fille sous les yeux de ma sœur ? Tu sais ce que ma sœur a souffert par leur faute ; crois-tu qu'on pourrait trouver un geôlier plus vigilant ? Il y a en plus des amis à moi, les garçons de notre village, qui détestent ces aristos autant que moi et qui ne seront que trop contents de prêter main-forte à Louise, en cas de besoin. Et puis, admettons que ton extraordinaire Mouron Rouge réussisse à berner ma sœur et à tromper la surveillance de mes amis, qui aimeraient mieux mourir que de voir s'échapper les Kernogan, admettons tout cela, il resterait encore à franchir les portes de la ville qui sont fort bien gardées, comme tu le sais. Non, non, cela est impossible, citoyen Chauvelin, ajouta-t-il avec un rire

débonnaire, ton Anglais aurait besoin d'une compagnie d'anges pour l'aider à sortir la fille de Nantes !

Chauvelin ne répondit rien.

La mémoire le ramenait en arrière, à ce jour de septembre à Boulogne. Lui aussi avait gardé un prisonnier comme précieux otage. Il se souvenait de ce curieux personnage qui lui était apparu dans l'encadrement de la fenêtre dans le hall de ce vieux château. À ses oreilles résonnait encore ce rire très particulier, cette façon lente et traînante de parler de son terrible adversaire. Il se souvenait de ses plans déjoués, des amers reproches qu'il s'était faits.

– Je vois que tu ne me crois pas, citoyen, dit-il calmement, et je sais que parmi les jeunes révolutionnaires on a pris l'habitude de se moquer de Chauvelin, le symbole de l'échec. J'ajouterai simplement ceci : lorsque nous nous sommes rencontrés dans ce lieu désertique du Somersetshire, à l'*Auberge Basse,* souviens-toi que je t'ai averti que non seulement ton identité était connue de l'homme qui se nomme le Mouron Rouge, mais qu'il connaissait également tes projets concernant les Kernogan. Tu as ri… te souviens-tu, citoyen, tu as haussé les épaules et tu t'es moqué de ce que tu appelais mes idées absurdes… exactement comme tu le fais aujourd'hui. Laisse-moi te rappeler ce qui est arrivé vingt-quatre heures après l'avertissement que tu as préféré ignorer… Yvonne de Kernogan épousait Lord Anthony Dewhurst…

– Je sais tout cela, interrompit Martin-Roget impatienté, mais ce n'était qu'une pure coïncidence… ce mariage était sûrement arrangé depuis longtemps et ton Mouron Rouge n'a rien à voir dans cette affaire.

– Tu as peut-être raison, répliqua Chauvelin. Mais qui sait… ? Et au bout d'une courte pause, il reprit :

– Juste au moment où nous traversions la place du Bouffay, j’ai vu au loin une forme passer rapidement, l’élégante silhouette d’un dandy qui est sans aucun doute un étranger, et le vent m’a apporté le son d’un rire que je n’avais pas entendu depuis longtemps, sauf dans les cauchemars. Je te jure sur mon âme, citoyen, ajouta-t-il gravement, que le Mouron Rouge est dans cette ville en train de tirer ses plans pour arracher la fille Kernogan de nos griffes. Je te parie ma vie qu’il ne la laissera pas à ta merci. Elle est la femme d’un de ses amis les plus chers et il ne l’abandonnera pas aussi longtemps qu’il portera encore sa tête sur ses épaules.

– Tu as sûrement rêvé, citoyen Chauvelin, répondit Martin-Roget en riant. Ton mystérieux Anglais ici, à Nantes ? Penses-tu ! La navigation sur la Loire est interdite depuis quinze jours, pas un véhicule n’a le droit de pénétrer dans la ville et personne ne passe sans un permis spécial signé par Fleury. Même nous, nous avons été retenus pendant deux heures quand nous avons ramené les Kernogan du Croisic, pour vérification de nos papiers.

– Oui, je sais, répliqua Chauvelin, et pourtant… :

Il s’arrêta brusquement, un doigt levé pour commander le silence. Son visage devint couleur de cendre et Martin-Roget lui-même sentit un frisson le parcourir de la tête aux pieds.

Un rire, ce rire si particulier dont il venait d’entretenir Martin-Roget, avait soudainement retenti, venant de la place.

Les deux hommes restèrent silencieux pendant un instant comme si ce rire léger leur avait jeté un sort. Mais déjà le plus jeune des deux secouait le charme et bondissait vers la porte et le hall, suivi de Chauvelin.

III

Cinq heures sonnèrent à l'horloge de la tour. Les « Marats » levèrent la tête dans une paresseuse indifférence en voyant arriver brusquement les deux hommes, en proie à une vive agitation.

– Avez-vous vu passer quelqu'un par ici ? lança Chauvelin d'un ton sec.

– Personne, répondit le sergent ; comment aurait-on pu passer sans permis ?

Il haussa les épaules et les hommes reprirent leurs occupations. Martin-Roget voulut encore leur poser des questions, mais déjà Chauvelin avait traversé le hall et se dirigeait vers l'extérieur ; après un instant d'hésitation, son compagnon le suivit.

La place était à peine éclairée. Une lampe à huile suspendue près de la guillotine formait un petit cercle de lumière. Les flammes des quinquets, allumés sous les auvents des baraques, dansaient faiblement dans la nuit et des lanternes projetaient une pâle clarté, de-ci, de-là près du vieux château, au coin de la rue de la Monnaie et à l'angle de l'étroite ruelle des Jacobins.

Chauvelin scruta l'obscurité de ses yeux perçants. Il se pencha par-dessus la balustrade et fouilla du regard les angles de la place et des baraques en dessous de lui.

Il y avait fort peu de gens dans la rue à ce moment-là. Parfois une lanterne éclairait de vagues silhouettes de passants qui disparaissaient à l'angle d'une rue, tandis que de rares clients s'attardaient auprès des marchands. Des gamins jouaient

silencieusement sur les marches de la guillotine. Deux ou trois hommes de la compagnie Marat se tenaient juste sous la balustrade. On distinguait nettement leurs bonnets rouges dans la lumière vacillante des lanternes ainsi que leurs jambes nues et leurs sabots vernis. Mais nulle part le moindre signe de cette élégante silhouette si pittoresque que Chauvelin avait cru voir tout à l'heure.

Martin-Roget se pencha à son tour au-dessus de la balustrade et appela les hommes.

– Hep ! vous, là-bas, les citoyens de la compagnie Marat ! L'un d'entre eux leva la tête.

– Qu'y a-t-il, citoyen ? répondit l'homme avec insolence.

– C'est toi, Paul Friche ? demanda Martin-Roget.

– À ton service, citoyen, répliqua-t-il non sans ironie.

– Alors, monte jusqu'ici, j'ai à te parler.

– Je ne peux pas quitter mon poste, ni mes camarades non plus. Descends, citoyen, ajouta-t-il, si tu veux nous parler.

Martin-Roget jura, fort en colère.

– L'insolence de cette canaille dépasse tout, murmura-t-il.

– Tais-toi, je vais y aller, interrompit Chauvelin rapidement. Connais-tu Friche ? Peut-on lui faire confiance ?

– Oui, je le connais. Quant à lui faire confiance…, ajouta-t-il avec un haussement d'épaules. Tout ce que je peux te dire, c'est qu'il est caporal dans la compagnie et bien noté pour son patriotisme.

Chaque minute comptait et Chauvelin n'était pas homme à perdre son temps en de vaines paroles. Il descendit les marches en courant et trouva en bas l'un des « bonnets rouges » qui daigna lui répondre.

– As-tu vu un étranger qui vient de traverser la place à l'instant ? chuchota Chauvelin.

– Oui, répondit l'homme, il y en avait deux. Puis, crachant par terre, il ajouta plein de rancune :

– Des aristos, bien habillés, comme toi, citoyen…

– Dans quelle direction sont-ils allés ?

– Vers la ruelle des Jacobins.

– Quand ?

– Il y a deux minutes à peine.

– Pourquoi ne les as-tu pas suivis ?… Des aristos et…

– Je m'apprêtais à les suivre, rétorqua Paul Friche avec une rare insolence, et c'est toi qui m'as empêché de le faire.

– Cours tout de suite après eux, ordonna Chauvelin. Ils ne peuvent pas être loin, citoyen, et n'oublie pas qu'il y a une forte récompense pour leur arrestation.

L'homme acquiesça en grognant. Le mot « récompense » avait allumé son zèle. Il héla ses camarades et les trois « Marats » traversèrent la place en courant et disparurent à l'angle de la ruelle des Jacobins.

Chauvelin les suivit du regard jusqu'à ce qu'ils eussent disparu, puis il remonta l'escalier jusqu'au palier où l'avait attendu Martin-Roget. Ils purent encore entendre durant quelques instants le bruit des sabots sur le pavé et soudain, ce même rire gai, étrange et absurde, résonna de nouveau contre les murs du sombre bâtiment. Plus d'un passant se retourna, se demandant qui pouvait encore avoir envie de rire en ces jours-là à Nantes.

IV

Quelques minutes plus tard, les trois « Marats » reparurent au bout de la place, se dirigeant rapidement vers l'ancienne forteresse.

À leur vue, Chauvelin descendit hâtivement l'escalier et courut à leur rencontre.

– Alors ? demanda-t-il anxieusement.

– Nous n'avons pu les voir, répondit Paul Friche avec humeur, nous les avons pourtant entendus, ils parlaient et riaient en descendant rapidement vers les quais. Puis, brusquement, comme si la rivière les avait avalés, nous n'avons plus rien vu, ni entendu.

Chauvelin jura, et un curieux sifflement s'échappa de ses lèvres.

– Ne sois pas trop déçu, citoyen, ajouta l'homme avec un rire grossier. Mon collègue a trouvé ça par terre, au coin de la ruelle.

En disant ces mots il tendit une liasse de papiers attachés ensemble par un ruban rouge. Le paquet avait visiblement roulé dans la boue, car il était maculé de taches. Chauvelin, d'une main semblable à une griffe d'épervier, s'en saisit avidement.

– Tu dois me les rendre, citoyen, c'est mon butin. Je dois les remettre seulement au citoyen-capitaine Fleury.

– Je les lui remettrai moi-même, répondit Chauvelin. Pour le moment, tu ferais mieux de rester à ton poste, ajouta-t-il d'un ton cinglant, voyant que l'autre s'apprêtait à le suivre.

– Je n'ai d'ordres à recevoir que de mon chef, protesta Friche.

– Tu les prendras de moi, maintenant, coupa Chauvelin d'un ton autoritaire qui surprenait chez cet homme chétif. Retourne immédiatement à ton poste avant que je dépose une plainte pour négligence.

Il se tourna, puis remonta l'escalier sans prêter la moindre attention à l'homme qui grommela des imprécations.

– Quoi de neuf ? demanda Martin-Roget avec empressement.

– Oh ! rien, répliqua Chauvelin.

Il tenait les papiers serrés dans sa main, se demandant s'il allait en parler à son compagnon.

– Que t'a dit Friche ? interrogea Martin-Roget. Raconte vite.

– Très peu de chose. Lui et ses camarades ont aperçu de loin les étrangers qui marchaient très vite. Ils les ont suivis

jusqu'aux quais où ils ont brusquement perdu leur trace comme si la terre ou la nuit les avaient absorbés.

– C'est tout ?

– Oui, c'est tout.

– Je me demande, ajouta Martin-Roget en riant, je me demande si toi et moi, citoyen Chauvelin, et même ces hommes, nous n'avons pas été les jouets de nos nerfs.

– Je me le demande en effet, répondit Chauvelin, en glissant tout doucement les papiers dans la poche de son manteau.

– Alors, je pense que rien ne nous retient ici. Et tu n'as rien d'autre à me dire sur ton mystérieux Mouron Rouge ?

– Non, rien.

– Tu veux toujours assister à mon entretien avec la fille Kernogan, voir ce qu'elle fera et entendre ce qu'elle dira, lorsque je lui ferai mes dernières propositions ?

– Si tu veux bien. :

– Suis-moi donc, dit Martin-Roget. La maison de ma sœur n'est pas loin d'ici.

3

Les oiseleurs

I

Pour atteindre le carrefour de la Poissonnerie, les deux hommes furent obligés de contourner l'ancienne forteresse du Bouffay, de longer le quai pendant un moment, puis de tourner dans une allée étroite en face du pont. Ils marchaient en silence, absorbés dans leurs réflexions.

La maison occupée par la citoyenne Adet se trouvait légèrement en retrait des autres. Toutes les demeures de la rue étaient d'ailleurs aussi misérables les unes que les autres, à demi écroulées, et certaines d'entre elles ne valaient guère mieux que les baraques érigées près du Bouffay. La plupart de ces maisons avaient des toits qui dépassaient largement leur façade, des sortes d'auvents avançant jusqu'au milieu de la rue, empêchant le moindre rayon de soleil d'y pénétrer.

En cet an II de la République, le carrefour de la Poissonnerie présentait un aspect sinistre et malodorant. Deux tiers de l'année, une boue épaisse recouvrait la rue non pavée et, par temps sec, les passants soulevaient des nuages de poussière.

De nuit, une ou deux lanternes, accrochées par des chaînes allant d'une maison à l'autre, répandaient une faible clarté à certains endroits, tandis que le reste du carrefour était plongé

dans l’obscurité. Seuls quelques rayons de lumière filtraient par-ci, par-là à travers un volet mal clos ou une porte mal jointe.

Durant la journée, quelques enfants pâles et mal nourris, couverts de loques, s’amusaient au milieu de la poussière et de la saleté. Presque personne n’y passait pendant le jour, mais de nuit, une étrange animation y régnait ; des hommes et des femmes, pieds nus et mal vêtus, longeaient les murs d’un pas furtif, heureux de l’obscurité, glissant en silence dans cette ruelle sinistre. D’ailleurs le silence paraissait régner en permanence sur ce lieu. Seul, le bruissement de quelques chouettes ou chauves-souris battant des ailes, et de temps à autre l’écho d’une toux maladive ou d’un échange de saluts entre deux compagnons de débauche résonnaient à travers la nuit et constituaient les uniques signes de vie.

II

Martin-Roget connaissait bien son chemin à travers cette rue sombre. Il s’arrêta devant la maison de sa sœur, qui paraissait encore plus crasseuse que les autres. Tout n’était que silence et obscurité, à l’exception d’un rayon de lumière qui filtrait à travers la fente d’un volet au premier étage. De chaque côté, les maisons étaient plus grandes et sur l’une d’elles était accrochée une enseigne de fer qui grinçait dans le vent. D’une fenêtre, qui se trouvait juste au-dessus de l’enseigne et dont les volets n’étaient pas complètement fermés, parvenait le bruit d’une querelle.

Devant la maison de Louise Adet, de vagues silhouettes se détachaient à peine du mur. Lorsque Martin-Roget et Chauvelin s’approchèrent, une voix rauque sortant de la nuit noire les interpella :

– Halte ! Qui va là ?

– Des amis, répondit Martin-Roget vivement. Est-ce que la citoyenne Adet est là ?

– Oui, elle est là, répliqua la voix, et excuse-moi, l'ami, je ne t'avais pas reconnu dans cette maudite obscurité.

– Il n'y a pas de mal, dit Martin-Roget, et c'est moi qui te remercie pour ta vigilance.

– Oh ! répondit l'autre en riant, il n'y a pas de danger que ton oiseau quitte sa cage. Ne crains rien, citoyen Adet, la canaille de Kernogan est bien surveillée !

L'homme disparut de nouveau dans la nuit et Martin-Roget frappa à la porte.

– Le *Rat Mort* est juste là à côté, dit-il, en montrant d'un signe de la tête le bâtiment de gauche. Un voisinage très déplaisant pour ma sœur, elle s'en plaint souvent, mais, nom d'un chien ! cela nous sera bien utile cette nuit, n'est-ce pas ?

Chauvelin avait suivi en silence son compagnon, mais ses yeux vifs avaient noté la présence des jeunes paysans dont avait parlé Martin-Roget. Rien n'est aussi vigilant que la haine, ni si incorruptible.

Chacun de ces hommes avait une vieille querelle à régler avec les ci-devant Kernogan qui avaient été leurs maîtres et qu'ils tenaient maintenant à leur merci. Louise Adet avait réuni une garde du corps infiniment plus efficace que toutes celles que le proconsul eût pu espérer trouver.

Un moment plus tard, la porte s'ouvrit avec précaution et Martin-Roget demanda :

– Est-ce toi, Louise ?

L'obscurité était presque encore plus totale dans la maison que dehors et il ne pouvait pas distinguer qui se trouvait près de la porte.

– Oui, c'est moi, répondit une voix lasse et irritée. Rentre vite. Le vent est glacé et je n'arrive pas à me réchauffer. Qui t'accompagne, Pierre ?

– Un ami, dit Martin-Roget ; nous voulons voir l'aristo.

La femme referma la porte derrière eux sans ajouter un mot. Il faisait complètement noir, mais elle semblait savoir se diriger comme un chat, car son pas ne paraissait pas hésiter. L'instant d'après, elle ouvrit une porte intérieure et qui donnait sur une pièce formant cuisine, éclairée par une petite lampe.

– Vous pouvez monter directement, dit-elle aux deux hommes d'une voix morne.

L'étroit escalier partait en colimaçon de derrière une cloison qui le séparait de la cuisine. Martin-Roget monta le premier, suivi de près par Chauvelin. Sur le minuscule palier se trouvaient deux portes, une de chaque côté. Sans autre cérémonie, Martin-Roget poussa violemment celle de droite avec son pied.

Le courant d'air fit vaciller une chandelle de suif, fichée dans le goulot d'une bouteille posée sur une table. On pouvait distinguer une chambre exiguë dont la table, une chaise et une paillasse dans un coin, formaient tout l'ameublement. Une petite fenêtre à angle droit avec la porte n'avait plus de vitre et

le vent glacé s'engouffrait par larges bouffées. Sur la table, en plus de la chandelle, se trouvait un pot cassé, avec de l'eau et un quignon de pain noir, taché de moisi.

Sur la chaise à côté de la table, et faisant face à la porte, se trouvait Yvonne, Lady Dewhurst. Sur le mur, juste au-dessus de sa tête, une main malhabile avait tracé en grosses lettres les mots : *Liberté ! Égalité ! Fraternité !* et au-dessous : *Ou la mort*.

III

Les deux hommes entrèrent et Chauvelin se retira aussitôt dans un coin de la pièce, où il se tint immobile, enveloppé dans son manteau qui dissimulait son visage. Yvonne fixa sur lui ses sombres yeux interrogateurs.

Martin-Roget, en proie à une vive agitation, se mit à arpenter la pièce étroite tel un lion en cage. Par moment, il frappait son poing contre sa paume et des exclamations impatientes lui échappaient. Yvonne suivait ce manège d'un œil distrait, tandis que Chauvelin l'ignorait totalement.

Il surveillait Yvonne de près. Le ravissant visage de la jeune femme portait les traces des souffrances de ces derniers jours. Le froid glacial de cette prison, le manque de nourriture, de chaleur et de sommeil, l'horreur de sa situation présente s'ajoutant au désespoir d'avoir été arrachée à son cher époux, avaient marqué son frais et jeune visage. L'air grave, qui avait toujours formé un si aimable contraste avec ses traits juvéniles, était devenu celui d'une profonde douleur ; ses grands yeux sombres, cernés et comme enfoncés dans leurs orbites, brillant fébrilement, exprimaient une résignation pathétique et une

constante horreur. Ses beaux cheveux châtains étaient devenus ternes, ses joues s'étaient creusées et avaient perdu toute trace de couleur.

Martin-Roget s'arrêta, contemplant longuement à la lueur instable de la chandelle tous les ravages que sa brutalité avait infligés au délicat visage de sa prisonnière.

Après un moment, Yvonne cessa de le regarder. Elle semblait devenue inconsciente de la présence des deux hommes et de leurs yeux fixés sur elle.

Chacun d'eux, pourtant, songeait en ce moment à tout le mal qu'il avait l'intention de faire à cet être sans défense, traqué par eux et livré à leur bon plaisir, qui déciderait de sa vie ou de sa mort.

Martin-Roget croisa les bras sur sa poitrine, faisant un visible effort pour garder le contrôle de ses mouvements et de son humeur. L'attitude calme, presque indifférente de la jeune femme l'exaspérait.

– Écoute, ma fille, dit-il enfin avec brusquerie, j'ai eu un entretien avec le proconsul Carrier cet après-midi. Il me reproche ma faiblesse envers toi et trouve que c'est bien trop long de garder en vie durant trois jours des traîtres qui mangent le pain des honnêtes gens. Hier, je t'ai fait une proposition. As-tu réfléchi ?

Yvonne ne répondit pas. Elle était perdue dans ses rêves, très loin de cette chambre sordide et de la présence de ces deux ignobles individus.

Les lèvres serrées, la tête détournée, le regard perdu dans la nuit à travers la fenêtre béante, elle se demandait dans quelle direction pouvait bien se trouver sa chère Angleterre. Elle

pensait à son mari tant aimé, et à Combwich Hall, où elle avait passé ces jours inoubliables. Les images les plus délicieuses étaient évoquées l'une après l'autre.

La voix dure de Martin-Roget la ramena brutalement à l'horrible réalité de la minute présente.

– Ton obstination ne te servira à rien, continua-t-il plus calmement, sans pouvoir toutefois effacer de sa voix toute trace d'irritation. Le proconsul m'a donné un nouveau délai pour manifester mon indulgence envers toi et ton père, si cela me plaît. Tu sais quelle est ma proposition : devenir ma femme ; dans ce cas, ton père sera libre de retourner en Angleterre ou d'aller au diable comme il préférera, ou alors la mort, en compagnie de tous les malfaiteurs et criminels qui moisissent actuellement dans les prisons de Nantes. Je te donne un nouveau sursis, pendant lequel tu peux choisir entre une vie honorable et une mort déshonorante. Le proconsul attend la réponse pour ce soir.

Yvonne tourna lentement la tête vers son ennemi :

– Le tyran qui assassine les innocents peut avoir ma réponse maintenant, dit-elle. Je choisis la mort certaine, plutôt qu'une vie de honte.

– Tu parais oublier, rétorqua-t-il, que la loi m'autorise à prendre de force ce que tu t'obstines à me refuser.

– Ne vous ai-je pas dit, monsieur, répondit-elle, que je choisis la mort ? La vie avec vous serait pour moi le déshonneur.

– Je puis trouver un prêtre qui nous mariera sans ton consentement et la religion t'interdit d'attenter à tes jours, dit-il en ricanant.

Elle ne répliqua rien, mais son silence était éloquent. Il le comprit et, retenant un blasphème, il ajouta après un instant :

– Tu préfères donc entraîner ton père dans la mort ? Il te demande de bien réfléchir et d'écouter la raison. Il a donné son consentement à notre mariage.

– Laissez-moi voir mon père, monsieur, répliqua-t-elle avec fermeté, pour entendre de sa bouche ce qu'il a à me dire à ce sujet. Ah ! ajouta-t-elle rapidement, en voyant l'expression de Martin-Roget, vous n'osez pas me le laisser voir. Depuis trois jours, vous nous avez tenus séparés l'un de l'autre et vous nous racontez des mensonges. Mon père est le duc de Kernogan, marquis de Trentemoult, monsieur, ajouta-t-elle avec hauteur, et il préférera mille fois mourir à côté de sa fille plutôt que de la voir mariée à un criminel.

– Et toi, ma fille, reprit Martin-Roget sèchement, préféreras-tu voir ton père marqué comme un malfaiteur et jeté à la Loire ?

– Mon père, répondit-elle, mourra comme il a vécu, en gentilhomme. Nous sommes prêts, lui et moi, à affronter la mort ; elle ne nous effraie pas. Nous subirons le sort de notre roi, de notre reine et de tous ceux qui nous étaient chers et que votre proconsul et ses complices, vos semblables, ont lâchement assassinés. La honte ne peut pas nous atteindre, notre honneur et notre fierté sont hors de portée de vos mains impies et maculées du sang de vos victimes.

Elle avait parlé lentement et avec dignité, sans aucune recherche d'une attitude héroïque, et Martin-Roget lui-même, malgré sa vulgarité, comprit que les paroles de la jeune femme correspondaient à la réalité de sa nature profonde et que rien, ni menaces ni prières, ne la feraient changer.

– Je vois, dit-il, que je suis en train de perdre mon temps en essayant de faire appel à ta raison et à ton bon sens. Tu me tiens pour une brute, peut-être en suis-je une et c'est vous qui m'avez rendu ainsi. Il y a quatre ans, quand c'est vous qui aviez pouvoir sur nous, vous en abusiez pour nous maltraiter. Aujourd'hui, c'est notre tour ; c'est nous, le peuple, qui sommes vos maîtres et qui rendons, pour une infime partie seulement, tout le mal que vous nous avez fait, ce qui est la plus élémentaire justice. En te faisant ma femme, je te sauvais de la mort, mais non de l'humiliation, car cela, tu dois l'endurer et j'y contribuerai de toutes mes forces. Si je veux t'épouser, c'est que j'ai gardé un agréable souvenir de ce baiser que je t'ai volé cette fameuse nuit, ce baiser pour lequel tu m'aurais volontiers fait pendre, si tes gens avaient pu mettre la main sur moi.

Il s'arrêta, essayant de lire dans ses yeux. Mais le regard d'Yvonne Dewhurst était perdu dans une nouvelle rêverie où tout ce qui l'entourait n'avait aucune part. Pas un muscle de son visage n'avait tressailli à l'allusion de l'horrible scène de la voiture.

Il se mit à rire.

– C'est un souvenir déplaisant, n'est-ce pas, ma fière demoiselle ? Le premier baiser d'amour qui s'est posé sur tes charmantes lèvres ne t'a pas été donné par ce noble gentilhomme que tu as jugé digne de ta main et de ton cœur, mais par Pierre Adet, le fils du meunier, une créature qui compte bien moins à tes yeux que ton chien ou ton cheval. Ni toi ni moi, ne sommes prêts à l'oublier…

Yvonne demeura silencieuse. Il s'établit entre elle et Pierre Adet un profond silence qui fut interrompu par la voix de Chauvelin qui dit avec douceur :

– Ne te mets pas en colère, citoyen, à cause de cette fille. Ton temps est trop précieux pour le perdre en de vaines récriminations.

– J'ai terminé, répondit l'autre avec humeur ; elle aura le sort qu'elle mérite. Je suis tout à fait d'accord avec le citoyen Carrier ; il a raison. À la Loire, cette vermine !

– Non, protesta Chauvelin sur un ton affable, n'es-tu pas un peu trop sévère avec la charmante Yvonne ? Souviens-toi que souvent femme varie. Ce qu'elles nous refusent avec indignation aujourd'hui, demain elles nous accordent avec le sourire. Notre belle Yvonne, je parie, n'échappe pas à la règle !

Tandis qu'il parlait, il lançait à Martin-Roget des regards entendus comme pour l'avertir de quelque chose. Les paroles de conciliation qu'il venait de prononcer d'un ton doucereux pouvaient en effet paraître étranges et semblaient dissimuler quelque intention secrète. Martin-Roget était sur le point de perdre patience, il se sentait d'humeur à tout brusquer et à ajouter de nouvelles menaces, afin d'obtenir par la violence ce qu'il ne pouvait obtenir par la persuasion. Mais peut-être souhaitait-il à l'heure actuelle plus ardemment encore d'épouser Yvonne de Kernogan que de la précipiter dans la mort, et il se laissa une fois de plus dominer par Chauvelin dont la volonté était plus forte que la sienne.

– La fille a déjà eu trois jours entiers pour réfléchir, dit-il plus calme, et tu sais toi-même, citoyen, que le proconsul n'attendra pas au-delà de cette journée.

– Elle n'est pas encore terminée, répliqua Chauvelin, il reste encore six heures pour atteindre minuit. Six heures… c'est-à-dire trois cent soixante minutes, donc trois cent soixante occasions pour une femme de changer d'idées, ajouta-t-il sur un ton badin. Je te conseille donc, citoyen, de la laisser pour

l'instant à ses réflexions. Je pense qu'elle acceptera le conseil d'un homme de l'âge de son père, qui rend un hommage sincère à sa beauté, et j'espère qu'elle réfléchira à tout cela avec un esprit raisonnable. M. le duc lui en sera très reconnaissant, car s'il n'est pas très à son aise en ce moment, il le sera encore beaucoup moins demain ; les prisons de la ville sont pleines à craquer et je crains que le typhus n'y sévisse. M. de Kernogan a sûrement une très grande répulsion à être jeté dans la Loire ou à être traîné jusqu'à Paris devant la barre de la Convention, non pas en qualité de gentilhomme, mais comme un traître mélangé à une bande d'assassins. Allons, allons, citoyen, ajouta-t-il avec bonhomie, ne tourmentons plus cette charmante dame. Elle a compris la situation et réalisera vite que le mariage avec un honorable patriote n'est pas, après tout, un destin si terrible. Et maintenant permets-moi de me retirer et je te conseille d'ailleurs de faire de même. Elle sera mieux seule pour réfléchir.

Pendant qu'il parlait, il n'avait pas cessé d'observer attentivement la jeune femme. Celle-ci était demeurée impassible et Chauvelin ne put distinguer si cette attitude était dictée par l'espoir ou le désespoir. Il conclut que probablement Yvonne Dewhurst se sentait perdue, car le contraire eût amené un frémissement de tout son être et eût allumé dans ses yeux fatigués une flamme qu'il n'y vit point.

Le Mouron Rouge était à Nantes, Chauvelin en avait la preuve. Mais il avait compris qu'Yvonne l'ignorait.

Sa main tâta nerveusement dans son habit les fameux papiers qui contenaient sûrement une partie des secrets de cet énigmatique Anglais. Chauvelin n'avait pas encore eu l'occasion de les examiner, car l'entretien avec Yvonne Dewhurst lui avait paru plus urgent.

Quelque part dans la ville une horloge sonna six heures ; l'après-midi s'achevait lentement. L'esprit le plus aigu d'Europe

était en éveil pour arracher un homme et une femme à un terrible piège dans lequel ils étaient tombés. Chauvelin n'avait plus que quelques heures pour rivaliser d'astuce et d'ingéniosité avec ce redoutable adversaire et, à cette idée, il se sentait frémissant comme un cheval de bataille, humant l'odeur du sang et de la poudre. Il brûlait d'impatience de se mettre au travail, d'ourdir son plan de campagne et de tendre ses filets dans les mailles desquels il espérait bien prendre immanquablement le noble étranger.

Il jeta un dernier coup d'œil perçant sur Yvonne qui n'avait absolument pas bougé, le regard vide, comme absorbée par une vision intérieure, celle de son bonheur à jamais disparu.

– Partons, citoyen, dit-il d'un ton bref. Nous n'avons plus rien à faire ici.

Martin-Roget aurait préféré rester encore pour se repaître de la vue de sa victime qui incarnait pour lui tous les maux qui s'étaient abattus sur sa famille. Néanmoins, subjugué par la forte personnalité de Chauvelin, il céda, mais avant de sortir, en regardant une dernière fois Yvonne, un éclair de triomphe brilla dans ses yeux en voyant l'orgueilleuse jeune femme, jetée dans cette pièce sordide, à la fenêtre sans vitres, n'ayant pour toute nourriture que l'eau croupie d'un pot ébréché et un morceau de pain moisi. Il lui sembla alors que la vengeance était le sentiment le plus doux que puisse éprouver un cœur humain et Pierre Adet, le pauvre fils du vieux meunier injustement pendu par ordre du duc de Kernogan, n'aurait pas changé sa place contre celle de l'élu des dieux.

IV

De nouveau revenus dans la cuisine de Louise Adet Martin-Roget saisit le bras de son compagnon.

– Assieds-toi un instant, citoyen, dit-il avec insistance, et dis-moi ce que tu en penses.

Chauvelin prit un siège et s'assit ; tous ses mouvements étaient empreints d'une lenteur calculée.

– Je pense, dit-il sèchement, qu'en ce qui concerne ton mariage avec cette fille, tu as perdu.

Louise Adet écoutait en silence et ses yeux exprimaient une haine intense. Ainsi que son frère, elle s'était durant ces trois jours nourrie du même espoir de voir enfin le destin leur apporter leur vengeance si ardemment attendue. Elle s'agitait dans sa cuisine, observant son frère avec inquiétude. Les hommes sont parfois capables de perdre la tête lorsqu'il s'agit d'une jolie fille et il faut souvent la ténacité et la rancune d'une femme pour mener à bien une vengeance implacable.

À la réponse de Chauvelin, Martin-Roget répliqua plus calme :

– Je pensais bien qu'elle s'obstinerait, dit-il. Si je l'oblige à ce mariage, ce que j'ai la possibilité de faire, elle serait capable de se suicider et j'aurai l'air d'un imbécile. Je préfère m'abstenir d'user de mon droit. D'ailleurs, ajouta-t-il avec cynisme, je compte beaucoup sur l'argument du *Rat Mort* ce soir, et si cela échoue également… eh bien ! comme je n'ai jamais été amoureux de la charmante Yvonne qui a d'ailleurs cessé d'être désirable… je l'incorporerai au troupeau de Carrier, en route pour Paris. Louise, tu m'accompagneras, n'est-ce pas, petite

sœur ? Et nous nous paierons le plaisir de voir M. le duc de Kernogan et son adorable fille sur le banc des accusés, mêlés aux criminels et aux prostituées. Nous les verrons marqués du sceau de l'infamie et expédiés à Cayenne. Voir cela, conclut-il en poussant un soupir de satisfaction, mettra mon âme en paix.

Il se tut, une expression de profonde méchanceté sur le visage.

Louise Adet s'approcha de son frère d'un pas traînant. Elle rejeta de la main une mèche de cheveux sombres et plats qui retombait sur son visage pâle. Elle paraissait beaucoup plus vieille que son âge. Son visage, aux pommettes saillantes, aux lèvres exsangues, avait la couleur d'un vieux parchemin. Elle avait froncé les sourcils en entendant les paroles de son frère.

– Le *Rat Mort ?* demanda-t-elle d'une voix fatiguée, Cayenne ? Qu'est-ce que tout cela veut dire ?

– C'est une merveilleuse idée de Carrier, Louise, répondit son frère. Nous amènerons la fille Kernogan jusqu'à cette horrible taverne et, ce soir, les « Marats » feront une descente dans ce lieu mal famé pour arrêter tous les gens qui s'y trouveront. Puis on les enverra à Paris où ils seront jugés comme des criminels et envoyés soit à la guillotine, soit à Cayenne. Et les Kernogan seront parmi cette lie ! Qu'en penses-tu, ma fille ?

Louise ne répondit rien. Elle regardait son frère et ses yeux ternis semblaient boire avidement chacune de ses paroles, tandis qu'elle passait machinalement la main sur son front comme pour chasser, dans un effort pathétique, toutes les pensées étrangères à sa vengeance.

La voix douce de Chauvelin interrompit sa rêverie.

– En attendant, dit-il froidement, n'oublie pas mon avertissement, citoyen. Des gens extrêmement puissants et habiles travaillent actuellement pour t'arracher ta proie. Comment comptes-tu t'y prendre pour amener la fille jusqu'au *Rat Mort ?* Carrier t'a prévenu qu'il y a des espions partout, et moi je t'ai mis sur tes gardes contre ces Anglais bien plus dangereux encore. Ils seront aux aguets pour se saisir de la jeune femme et l'enlever sous ton nez.

Martin-Roget laissa échapper un violent juron.

– Cette brute de Carrier me laisse dans l'embarras, cria-t-il ; je ne crois ni à tes cauchemars, ni à tes Anglais, néanmoins il eût été préférable que je puisse amener cette femme sous escorte jusqu'à la taverne.

– Il te l'a refusé, répliqua Chauvelin, et d'ailleurs, cela ne servirait pas à grand-chose. Toi et moi, citoyen Martin-Roget, nous devons agir en dehors de Carrier. Tes amis, là-bas, ajouta-t-il en désignant la rue d'un signe de la tête, doivent redoubler d'attention. Les paysans de Vertou ne sont absolument pas à la hauteur de se mesurer avec ces Anglais, mais ils ont des poings solides et, en cas d'attaque pendant le trajet, cela pourrait nous être utile.

– Il serait plus simple, intervint durement Louise, de l'assommer. Les gars pourraient ensuite la porter jusqu'à la taverne.

– Non, interrompit Chauvelin d'un ton tranchant, cela ne simplifierait rien et risquerait de nous mettre Carrier à dos. N'oubliez pas que le capitaine Fleury et la moitié de la compagnie Marat seront postés autour du *Rat Mort*. Ils pourraient intervenir, arrêter vos amis et leur arracher la fille et tous nos plans seraient alors à l'eau… On ne sait jamais quel double jeu Carrier est capable de jouer. Non, non ! il ne faut pas

traîner cette fille de force jusque là-bas, il faut qu'elle tombe de son plein gré dans le piège.

– Mais, nom d'un chien ! comment l'obtenir ? cria Martin-Roget en frappant violemment la table de son poing. Cette femme ne nous suivra pas de son plein gré, ni moi ni Louise.

– Elle suivra donc un inconnu, enfin quelqu'un qu'elle croira être un inconnu et qui aura su gagner sa confiance…

– Impossible, soupira Martin-Roget d'un air incrédule.

– Rien n'est impossible, citoyen, répliqua Chauvelin avec douceur, et j'ai peut-être une idée si tu me fais confiance…

– C'est risqué, interrompit Martin-Roget. Tu es tellement obsédé par tes Anglais que tu pourrais laisser échapper ces aristos.

– Parfait, citoyen, reprit Chauvelin. Alors, charge-toi de faire escorter Yvonne au *Rat Mort* avant minuit. J'ai encore beaucoup d'autres choses à faire et je serais enchanté d'être dégagé de ce souci.

– Je t'ai déjà dit que je ne sais pas comment m'y prendre, s'écria rageusement Martin-Roget.

– Alors, pourquoi ne pas me laisser agir ?

– Que comptes-tu faire ?

– Pour l'instant, je vais de nouveau aller me promener sur les quais et communier une fois de plus avec le vent.

Martin-Roget ne put retenir une exclamation violente. Chauvelin reprit, imperturbable :

– Tu l’as reconnu toi-même, citoyen, le vent est un excellent conseiller qui clarifie les idées. Tu veux que la fille Kernogan soit arrêtée à l’intérieur de la taverne et tu ne sais pas comment y arriver, sauf en employant la violence, ce qui, pour des raisons déjà énumérées, est à rejeter ; pour ces mêmes raisons, Carrier a refusé de la faire amener de force. D’un autre côté, tu admets qu’elle ne te suivra pas de son plein gré… alors, citoyen, nous devons sortir de cette impasse, car nous n’allons pas laisser ce détail faire échec à nos plans. Je vais donc aller consulter le vent.

– Je ne te permettrai pas de faire quoi que ce soit sans en être averti, grommela Martin-Roget.

– Me croirais-tu donc capable d’agir de la sorte ? reprit Chauvelin. D’ailleurs j’aurai besoin de ta collaboration, ainsi que de celle de ta sœur.

Martin-Roget, se sentant à bout d’arguments, soupira.

– Dans ces conditions, soit ! dit-il non sans réticence, mais n’oublie pas que les Kernogan m’appartiennent ! Je les ai amenés à Nantes pour mes affaires et non pas pour les tiennes. Je ne permettrai pas que ma vengeance soit mise en jeu au profit de tes folles idées.

– Qui a parlé de favoriser mes projets, citoyen Martin-Roget ? reprit Chauvelin avec une politesse exquise. Que suis-je de plus qu’un modeste rouage au service de la République ? Un rouage qui, de plus, s’est avéré être inutile. Je n’ai qu’un désir, celui de t’aider au mieux de mes possibilités. Tes ennemis sont les ennemis de la République, donc les miens, et mon but est de t’aider à les anéantir.

Martin-Roget hésitait toujours ; il répugnait à n'être plus qu'un simple instrument entre les mains de cet homme qu'il aurait méprisé s'il avait osé. Il aurait voulu se moquer de ses avertissements réitérés au sujet de ces espions anglais et de leur éventuelle présence à Nantes, mais il ne pouvait se défaire complètement d'une certaine appréhension à leur sujet. L'idée de Carrier était si merveilleuse, si pleinement satisfaisante, que le paysan parvenu qu'il était se sentait prêt à renoncer à son arrogance et à s'humilier pour la réaliser.

Bien que brûlant d'envie d'écarter Chauvelin de toute cette affaire, il finit par céder en rechignant.

– Bon, dit-il enfin, fais comme tu voudras. Aussi longtemps que cela ne s'oppose pas à mes projets, je te laisse agir.

– Je ne pourrai que les favoriser, répliqua Chauvelin. Si tu veux suivre mes instructions, je te donne ma parole que la fille se rendra d'elle-même au *Rat Mort* et à l'heure qui te conviendra.

– Quand et où nous retrouverons-nous ? questionna Martin-Roget.

– Je serai de retour dans une heure, et je vous expliquerai à tous deux ce que vous avez à faire.

En disant ces mots, Chauvelin prit son chapeau, s'enveloppa dans son manteau, salua brièvement de la tête Martin-Roget et sa sœur, puis sortit et se dirigea rapidement vers les quais.

V

Délivré de la présence encombrante de Martin-Roget, Chauvelin se mit à réfléchir. Pour la première fois de sa vie peut-être il éprouvait cette sensation enivrante à la perspective d'une lutte qui risquait de devenir passionnante. Il palpa une nouvelle fois dans sa poche les mystérieux papiers qui allaient probablement lui procurer le moyen d'assouvir lui aussi sa vengeance. Il se sentait de nouveau le chef, celui qui menait le jeu, et puisque l'ennemi qui l'avait si souvent bafoué lui lançait un défi, il le relevait volontiers et le combat allait avoir lieu ce soir même.

Lui, qui pourtant avait vécu tous les épisodes de la Terreur, qui en avait traversé les horreurs avec un parfait sang-froid, sentait son cœur battre d'émotion au seul contact de ces papiers.

Arrivé sur le quai, il s'arrêta et sembla hésiter sur la direction qu'il devait prendre. Son très modeste appartement était à l'autre bout de la ville et chaque minute comptait. Le bureau qui était mis à sa disposition au Bouffay se trouvait à quelques pas, mais il y avait tous ces indiscrets qui pouvaient venir le déranger à tout instant. Cependant, tout compte fait, c'est là qu'il décida de se rendre.

Le concierge et le greffier le laissèrent passer sans difficulté, par indifférence ou manque de vigilance. Chauvelin ne put se défendre de penser avec amertume au temps où, puissant encore, toutes les portes s'ouvraient au simple énoncé de son nom.

Il traversa rapidement le hall, où personne ne fit attention à lui et, une fois dans son petit bureau, il tira soigneusement les rideaux et poussa la table et une chaise hors du champ de vision

de tout regard indiscret qui aurait pu l'observer par le trou de la serrure.

Ce ne fut que quand il eut pris toutes ces précautions qu'il sortit enfin les précieux papiers de sa poche. Il défit le ruban rouge qui les reliait, les étala sur la table devant lui et se mit à les examiner un à un avec le plus grand soin. Au cours de cette lecture, qui dura quelque temps, il laissa échapper tantôt des exclamations de colère et d'impatience, tantôt des ricanements.

Quand il eut terminé, il rassembla les papiers, les noua à nouveau et les remit dans sa poche. Une expression de farouche détermination passa sur son visage.

« Ah ! si seulement j'étais encore aussi puissant qu'il y a quelques années, soupira-t-il avec aigreur, je saurais le traiter comme il le mérite. Ah ! mon courageux Sir Percy Blakeney, vous êtes donc à Nantes et vous avez tenu à me faire savoir comment et pourquoi vous êtes venu. Vous pensez probablement que je n'ai plus de pouvoir. Enfin…, ajouta-t-il, mais cette fois avec une nuance de satisfaction, enfin, à moins que Carrier ne soit encore plus bête que je ne le pense, je crois que je te tiens cette fois, insaisissable Mouron Rouge ! »

4

Le piège

I

Ce n’était pas chose facile que d’obtenir une audience du proconsul à une heure aussi tardive et surtout pour quelqu’un comme Chauvelin depuis sa disgrâce. Cependant il n’hésita pas à se présenter à la présidence du dictateur de Nantes.

– Je dois immédiatement parler au citoyen-proconsul, dit-il, c’est très urgent.

Fleury, à qui il s’était adressé, lui répondit sur un ton à peine poli :

– Le proconsul dîne en ce moment. Reviens demain, citoyen.

– Il s’agit d’une affaire qui concerne la sûreté de l’État, insista Chauvelin.

– La santé du proconsul est également une affaire d’État, grommela Fleury ; il est à table et on ne doit pas le déranger.

– Citoyen-capitaine Fleury, dit Chauvelin d’une voix menaçante, tu risques d’être complice d’un désastre. Le danger et le déshonneur menacent le proconsul et tous ses partisans. Je dois à l’instant même voir le citoyen Carrier.

Heureusement pour Chauvelin, il y avait deux clefs magiques, capables d'ouvrir les portes du sanctuaire : la peur et la cupidité. Chauvelin essaya les deux et réussit. Il menaça et corrompit le grossier Fleury qui accepta finalement de le laisser entrer.

Il fut de nouveau introduit dans la même antichambre où il s'était trouvé au début de l'après-midi. La porte menant au boudoir de Carrier était ouverte et le jeune Lalouët montait la garde.

Le proconsul, écumant de rage d'avoir été dérangé, donna libre cours à sa colère contre l'importun.

– Si les nouvelles que tu apportes ne sont pas dignes de mon attention, hurla-t-il, je t'enverrai moisir en prison ou je te ferai boire l'eau de la Loire.

Chauvelin, impassible laissa passer l'orage ; puis, lorsque l'autre se fut un peu apaisé, il dit calmement :

– Citoyen-proconsul, je suis venu te dire que l'espion anglais qui se nomme le Mouron Rouge est actuellement à Nantes. Il y a une récompense de vingt mille francs pour sa capture et je voudrais ton aide pour l'arrêter.

Carrier cessa brusquement de jurer ; il pâlit et se renversa dans son fauteuil.

– Ce n'est pas vrai… ce n'est pas possible, balbutia-t-il d'une voix rauque.

– C'est certain, je l'ai vu de mes propres yeux il y a à peine une heure…

– Quelles sont tes preuves ?

– Je te les montrerai, mais seulement après avoir franchi le seuil de ton sanctuaire. Laisse-moi entrer, citoyen-proconsul, et ferme les portes derrière moi et non à mon nez. Ce que je suis venu te dire ne peut s'écouter qu'entre quatre murs.

– Je te ferai parler, interrompit Carrier dont la voix s'étranglait de rage. Je t'obligerai... maudit traître ! cria-t-il avec plus de force. Misérable, tu veux donc par ton silence protéger ces scélérats ? Je t'enverrai pourrir dans la Loire avec d'autres traîtres bien moins redoutables que toi.

– Si seulement tu savais, répliqua Chauvelin avec douceur, combien la vie m'importe peu ! Je ne vis que pour être quitte un jour avec mon ennemi. Cet homme se trouve à Nantes, et je suis un oiseau de proie à qui on aurait coupé les ailes. Si tu ne veux pas m'aider, cet ennemi restera libre et alors il m'est égal de mourir.

Carrier hésitait. Pourtant, la peur l'avait saisi à la gorge, et le ton sincère de Chauvelin paraissait garantir la véracité de ses assertions. Si vraiment ces hommes étaient à Nantes, alors sa vie à lui, Carrier, était en danger. Il avait appris à craindre l'action de ces mystérieux Anglais et surtout de leur chef, qu'on tenait pour des espions à la solde du gouvernement britannique et qui, non seulement s'efforçaient de soustraire des traîtres à leur punition méritée, mais de plus étaient des tueurs à gages, payés par M. Pitt pour assassiner tous les bons patriotes. Au nom du Mouron Rouge prononcé par Chauvelin, le sang avait fui les joues du proconsul. Il appela Lalouët auprès de lui, s'accrochant à ce garçon comme au seul être au monde en qui il eût confiance.

– Que devons-nous faire, Jacques ? chuchota-t-il. Devons-nous le faire entrer ?

Le jeune homme se libéra brutalement de l'étreinte de son maître.

– Si tu veux les vingt mille francs, citoyen, dit-il en riant, écoute calmement ce que le citoyen Chauvelin a à te dire.

La peur, la rapacité et l'orgueil se livraient une âpre lutte dans l'âme de Carrier. L'idée des vingt mille francs l'avait mis en appétit, l'argent était rare ; d'un autre côté le spectre de la mort le hantait jour et nuit. Par ailleurs, il tenait au mystère dont il s'entourait et il se vantait que personne, hors les quelques élus, n'avait encore franchi le seuil de son sanctuaire. De plus, il craignait Chauvelin autant pour les mauvais desseins dont il le croyait capable que pour la faiblesse momentanée dont le maudit ci-devant ne manquerait pas de faire état.

Il réfléchit pendant cinq bonnes minutes, durant lesquelles un silence de mort régna dans les deux pièces, interrompu seulement par le tic-tac d'une admirable pendule Boulle et par la respiration haletante du misérable.

Chauvelin fixait de ses yeux pâles la pièce obscure, dans laquelle se devinait à peine la silhouette du proconsul, vautré dans son fauteuil. Laquelle de ses passions allait l'emporter sur les autres ? Durant cette attente, Chauvelin sentit que ses nerfs étaient mis à une dure épreuve. Il savait que sa seule chance d'être enfin quitte avec son adversaire dépendait d'une décision de cet homme abject, dont il espérait avoir flatté la cupidité et avivé la peur de mourir, mais chez qui l'orgueil et le caprice avaient leur mot à dire.

Ce fut finalement la rapacité qui l'emporta. Une exclamation impatiente de Lalouët fit sortir Carrier de sa sombre rêverie et hâta peut-être une décision qui allait avoir de lourdes conséquences pour les deux hommes.

– Fais entrer le citoyen Chauvelin, Lalouët, dit-il enfin ; je l’écouterai.

II

Chauvelin ne fut nullement impressionné de franchir le seuil de ce lieu entouré de tant de mystère. Il pénétra dans le fameux sanctuaire sans même jeter un regard sur les innombrables chefs-d’œuvres qui s’y entassaient.

Aussi impénétrable qu’à son habitude, il s’inclina devant Carrier et prit la chaise qu’on lui indiquait. Lalouët avait placé un candélabre sur une console derrière Carrier afin que le visage du proconsul demeurât dans l’obscurité, tandis que celui de Chauvelin était violemment éclairé.

– Alors ! dit brutalement Carrier, quelle est cette histoire d’espions anglais à Nantes ? Comment ont-ils pu entrer ? Qui est coupable de cette négligence ? Nom d’un chien ! de nos jours les négligents sont des traîtres.

Il parlait fort, dissimulant sa peur sous sa volubilité. Puis, se ramassant sur lui-même comme un chat prêt à bondir, il ajouta :

– Et comment se fait-il, citoyen, que tu sois le seul dans la ville à être au courant de leur présence ?

– Je les ai aperçus cet après-midi après t’avoir quitté, répliqua Chauvelin avec calme ; je savais bien qu’ils viendraient lorsqu’ils découvriraient que Martin-Roget avait amené les Kernogan ici. La fille Kernogan est la femme de l’un d’eux.

– Maudit soit cet imbécile de Martin-Roget qui nous accable de cette canaille ! Avions-nous besoin de ces criminels dans notre ville ? hurla Carrier.

– Pourquoi te plaindre, citoyen-proconsul ? répondit Chauvelin. Tu ne laisseras sûrement pas échapper ces Anglais. Et si tu réussis là où tout le monde a échoué, tu gagneras vingt mille francs de récompense et la reconnaissance de tout le Comité de salut public.

Le jeune Lalouët intervint :

– Continue, citoyen Chauvelin. S'il y a vraiment vingt mille francs à gagner à ce jeu, ajouta-t-il avec une ironie cinglante, je peux t'assurer que le Proconsul s'intéressera à ton affaire. N'est-ce pas, Carrier ?

Entre-temps, Chauvelin avait tiré les papiers de sa poche et défait le ruban qui les reliait, puis il les étala sur le bureau de Carrier.

– Qu'est-ce que c'est ? demanda ce dernier.

– Ce sont des papiers, répondit Chauvelin, que l'un de tes « Marats », un domine du nom de Paul Friche, a trouvés par terre en suivant ces Anglais. Je les avais aperçus de loin et j'ai lancé les « Marats » à leur poursuite. Friche a pu les suivre pendant un instant, puis il a perdu leur trace dans l'obscurité.

– Qui sont ces imbéciles qui ont laissé échapper des assassins ? grogna Carrier, je les ferai disparaître dans la Loire.

– Tu feras ce que tu voudras, citoyen Carrier, mais pour l'instant je te conseillerais d'examiner ces papiers.

Chauvelin les tria de nouveau, puis les tendit au proconsul. À ce moment, l'insolent Lalouët, qui était assis dans le bureau, les jambes pendantes, les arracha des mains de Carrier et se mit à les examiner avec curiosité.

– Peux-tu comprendre ce charabia ? demanda-t-il. Sais-tu parler l'anglais ?

– Pas très bien, répliqua Carrier, mais assez pour reconnaître cette abominable chanson sans rime ni raison qui a fait le tour de tous les Comités de salut public.

– Je la connais par cœur, continua le jeune Lalouët ; j'étais à Paris lorsque Robespierre en reçut une copie. Par Dieu ! ajouta-t-il en riant grossièrement, ce qu'il a juré !

– Si seulement je savais pourquoi ce satané Anglais distribue partout ses pamphlets, cria Carrier. Quant à ses vers ridicules… je ne vois pas…

– À première vue, interrompit Chauvelin, ils paraissent bêtes et enfantins, mais au fond ils essayent d'être drôles et veulent nous ridiculiser. Les Anglais sont des gens curieux et, si tu les connaissais aussi bien que moi, tu ne serais pas autrement surpris de voir un homme s'amuser d'une méchante plaisanterie avant de risquer sa tête.

– Ces fadaises en sont un exemple, conclut Lalouët, et d'une voix de fausset, il se mit à réciter :

Est-il ici ? serait-il là ?
Chauvelin tremble dès qu'il bouge…
Satan lui-même le créa,
L'insaisissable Mouron Rouge.

Il reposa le papier en disant :

– C'est blessant et sans intérêt.

– Maudit Anglais, murmura Carrier, attendez seulement que je mette la main sur lui…

Et il esquissa un geste expressif qui amusa Lalouët.

– Quels sont les autres documents, citoyen ? reprit-il.

– Voici une lettre.

– Lis-la-moi, ordonna le proconsul, ou plutôt, traduis-la-moi, je n'entends rien à leur jargon.

Chauvelin prit un papier recouvert d'une fine écriture et se mit à lire à haute voix en traduisant au fur et à mesure :

Nous voilà enfin arrivés, mon cher Tony ! Ne vous avais-je pas dit que nous pourrions aller partout, malgré les mesures prises contre nous ?

– Ah ! les diables impudents ! interrompit Carrier.

Chauvelin continua :

Pensiez-vous vraiment qu'ils pourraient nous empêcher d'arriver à Nantes alors que Lady Dewhurst s'y trouvait prisonnière ?

– Qui est-ce ? interrogea le proconsul.

– C'est la Kernogan, expliqua Chauvelin, elle a épousé en cachette et contre le consentement de son père, un Anglais nommé Dewhurst, qui est également un membre de cette maudite ligue du Mouron Rouge.

Puis il reprit sa lecture :

Comment deviner des espions anglais sous les guenilles de quelques pauvres types qu'on emploie à ramasser la tourbe et qui retournent chez eux au crépuscule, couverts de poussière ? Si vous avez le plaisir de rencontrer avant moi notre cher ami, M. Chambertin, faites-lui toutes mes amitiés et dites-lui que je me fais une joie de me moquer de lui comme à Calais, à Boulogne, à Paris… et maintenant à Nantes !

– Que diable signifie tout cela ? s'exclama Carrier, impatienté.

– Tu ne comprends pas, citoyen ? demanda Chauvelin. Pourtant, j'ai traduit très clairement.

– Ce n'est pas une question de langage, répliqua Carrier agacé, c'est le sens des mots qui m'échappe. Pour moi, tout cela n'est que du bavardage et je n'y comprends rien. Cet homme veut agir en secret, n'est-ce pas ? Il a la réputation d'être malin, astucieux et pourtant il écrit à son ami des choses sans queue ni tête, des allusions au passé, des histoires sur un certain M. Chambertin que je ne connais pas. Tout cela me semble dépourvu de sens et je ne vois absolument pas en quoi cela nous concerne.

– Je serais également dérouté, répondit Chauvelin, un pâle sourire sur les lèvres, si je ne connaissais l'homme. Dépourvu de sens, dis-tu ? En effet, il fait des choses insensées par moments, et à d'autres il est d'un courage et d'une astuce incroyables. De plus, il est très vantard. Il voulait nous faire savoir, à toi, à moi, à nous tous, comment ils ont réussi à pénétrer dans Nantes pourtant si bien gardée ; maintenant que j'y réfléchis, cela a dû leur être facile sous le déguisement des ramasseurs de tourbe. Ces hommes, qui travaillent en dehors des murs mais qui

habitent la ville, reviennent des tourbières chaque jour à la nuit tombante. Ces maudits Anglais se déguisent avec énormément d'habileté ; d'ailleurs la plupart sont des comédiens-nés. Ils disposent de beaucoup d'argent et d'audace et ils ont facilement pu emprunter ou acheter quelques hardes à ces pauvres qui habitent les dunes, puis se mêler à la foule des travailleurs. J'avoue que ce coup est habile. Le Mouron Rouge est ingénieux, voilà tout, et jusqu'à maintenant la chance lui a souri. Nous verrons la suite.

Carrier avait écouté en silence. Le calme de Chauvelin s'était communiqué à lui et sa colère était tombée. Accoudé sur son bureau, il regardait fixement l'homme assis en face de lui et dont le visage paraissait de marbre. Même Lalouët avait perdu de son insolence. La présence de la mystérieuse et insaisissable personne de cet Anglais si audacieux planait sur eux et les impressionnait. Ils se trouvaient devant un problème exceptionnel, dont la solution demandait d'autres moyens que ceux employés habituellement. Tous deux sentaient également que Chauvelin, malgré tous ses échecs passés, était le seul homme capable de se mesurer avec un pareil adversaire.

– Supposes-tu, citoyen Chauvelin, demanda Carrier au bout d'un moment, que ces papiers aient été semés volontairement par cet Anglais pour qu'ils arrivent entre tes mains ?

– Cela se pourrait, il faut s'attendre à tout avec un homme pareil.

– Continue, citoyen. Qu'y a-t-il d'autre dans ces sacrés papiers ?

– Il y a une carte de Nantes et une carte de la côte et du Croisic. Il y a également des coupures de journaux anglais et français qui paraissent dénués de tout intérêt pour nous. Puis,

deux factures, l’une d’un tailleur, l’autre d’un soyeux de Lyon qui a fourni pour cent livres de soie à cravates. Enfin, il y a encore une lettre parmi tout ce fatras, qui me paraît avoir une certaine importance...

En disant ces mots, il brandit un papier sous les yeux du proconsul.

– Lis cette lettre, ordonna Carrier.

– Elle est écrite en anglais et adressée à Lady Anthony Dewhurst, reprit Chauvelin, tu sais bien, la femme Kernogan, et voici ce qu’elle contient :

Ne perdez pas espoir. Vos amis sont dans la ville et veillent sur vous. Essayez chaque soir, une heure avant minuit, d’ouvrir la porte de votre prison et un soir elle cédera. Sortez alors et descendez l’escalier sans faire de bruit. En bas vous rencontrerez une main amie. Prenez-la en toute confiance, elle vous mènera vers la liberté et le salut. Courage et silence !

Lalouët avait regardé par-dessus l’épaule de Chauvelin, tandis que ce dernier traduisait la lettre. Tout à coup, il montra du doigt le bas de la page :

– Et voici le fameux signe dont nous avons tant entendu parler dernièrement, s’écria-t-il. Une fleur rouge à cinq pétales, le mouron rouge, je suppose.

– Oui, le Mouron Rouge, murmura Chauvelin. Un défi de sa part, ou un accident, qui sait ? En tout cas, ces lettres sont entre nos mains et nous donneront les armes pour le combattre et le vaincre.

– Tu as vraiment de la chance, citoyen Chauvelin, interrompit Carrier avec ironie, de m’avoir à tes côtés pour

t’aider, et cette fois on ne se moquera pas de moi comme on l’a fait avec Caneille et toi en septembre dernier. On ne me trompera pas comme tu l’as été à Calais, ou Héron à Paris. Ce scélérat ne m’échappera pas !

– Sa capture ne devrait pas être difficile, ajouta Lalouët ; la chance s’est détournée de cet homme, puisque sa présence ici a pu être découverte grâce à la perte de ses papiers et que le tout-puissant proconsul est aujourd’hui son adversaire.

Chauvelin feignit de ne pas entendre ces dernières paroles. Il était persuadé que cette brute grossière et ce jeune fat méconnaissaient les qualités et l’astuce diabolique de cet homme exceptionnel. D’ailleurs lui-même, un des hommes les plus intelligents de la Révolution, s’était souvent trouvé débordé par toutes les inventions extraordinaires de l’Anglais. Il était absolument certain que la perte des documents en pleine rue faisait partie d’un plan en vue de libérer Lady Dewhurst, mais de ce plan, il ne connaissait, hélas ! que cette fraction.

Il prit la lettre qu’il venait de lire à Carrier et la tourna et retourna entre ses doigts, comme si cette simple feuille, en dehors de son texte, allait lui révéler des secrets invisibles. Le moment de la revanche était venu, de cela Chauvelin était sûr ! Il avait reçu de l’insaisissable Mouron Rouge plus d’humiliations qu’il n’eût jamais cru pouvoir endurer. Mais enfin l’heure de la victoire avait sonné, s’il savait garder le contrôle de ses nerfs, rester à l’affût et avant tout s’il pouvait compter sur le concours du vaniteux Carrier. Mais voilà, c’était là où le bât blessait ! Depuis que Chauvelin n’avait plus de pouvoir, on le méprisait, on se moquait de lui. Il savait qu’il pouvait protester, supplier, pleurer, personne ne lèverait le petit doigt pour lui. Il grinça des dents à la pensée de cette brute abjecte qui, à l’heure actuelle, possédait la toute-puissance pour laquelle Chauvelin aurait donné la moitié de sa vie. Mais, par contre, il possédait quelque chose que personne n’avait pu lui

prendre, la faculté de suggérer aux autres des actions profitables à lui-même. Il avait l’art de manier les gens comme des marionnettes.

Carrier, lui, avait le pouvoir ; il avait une armée de mercenaires à sa disposition, il était avide de toucher la récompense, la peur et la cupidité allaient faire le reste. Chauvelin n’avait rien à faire d’autre que de se servir de cet homme comme d’un instrument docile. À partir de maintenant, chaque minute, chaque seconde devenait précieuse, tout était possible.

Chauvelin éprouvait un sombre plaisir à passer en revue la situation, à envisager le danger que représentait pour lui un nouvel échec, qui se produirait infailliblement s’il ne se montrait pas capable de rivaliser d’audace et d’intelligence avec son terrible adversaire et de le vaincre. Il examinait attentivement le visage renfrogné et menaçant de Carrier, dont la physionomie exprimait la bassesse et la vanité.

Certes, il était cruel de dépendre d’une aussi vile créature, d’être à la merci de ses caprices, alors que tous ses espoirs, son avenir, le salut de la Révolution étaient en jeu. Mais loin de le rebuter, cette difficulté supplémentaire était un attrait de plus pour cet homme qui aimait avant tout l’intrigue et l’aventure.

Il respira profondément comme un prisonnier qui retrouve enfin l’air libre après une longue captivité, et redressa ses frêles épaules tandis qu’un éclair de triomphe brillait dans ses yeux. Il avait compris, en examinant Carrier et Lalouët, qu’il pouvait dominer les deux hommes. Il aurait la diplomatie et le doigté nécessaires pour ne pas blesser l’orgueil du proconsul.

Tandis que ce dernier s’abandonnait à sa cupidité dans l’espoir de toucher la récompense promise et que Martin-Roget rêvait d’exercer sa grossière vengeance sur cet homme et cette

femme qui lui avaient fait du tort autrefois, Chauvelin, lui, se sentait appelé à une tâche supérieure, celle d'anéantir un ennemi de la Révolution qui dépensait sa vie et sa fortune à combattre son idéal et à lui soustraire des victimes. La destruction d'un pareil adversaire était digne de l'ambition d'un patriote.

Toute l'arrogance de Carrier était tombée en face de ce danger qui glaçait son cœur de lâche. Se détournant pour la première fois de son favori Lalouët, il semblait maintenant vouloir s'appuyer sur Chauvelin. Il savait que plus d'un chef de la Révolution avait tremblé devant cette petite fleur rouge, et le proconsul avait toutes les raisons de craindre un juste châtiment. Il connaissait ses propres faiblesses et vivait dans la terreur constante d'être assassiné. Marat n'était-il pas mort poignardé ? On prêtait à ces espions anglais des intentions criminelles et des forces surhumaines. Il sentait également que, malgré ses échecs, Chauvelin lui était intellectuellement supérieur et, bien qu'ayant gardé son air autoritaire, il observait attentivement son interlocuteur, prêt à suivre ses directives.

III

À la fin, Carrier se décida à parler.

– Et maintenant, citoyen Chauvelin, dit-il, nous connaissons les faits. Nous savons que ces criminels sont effectivement à Nantes. La question est de savoir comment nous allons les arrêter.

Chauvelin ne répondit pas immédiatement. Il rassembla d'abord tous les précieux papiers et les remit dans sa poche, puis il dit d'une voix calme :

– Nous mettrons la main sur eux grâce à la femme Kernogan.

– Comment ?

– C’est très simple. Où elle se trouvera, les Anglais se trouveront ! Ils sont à Nantes uniquement dans le but d’arracher cette femme et son père de tes griffes…

– Alors la prise sera excellente au *Rat Mort,* s’écria Carrier en riant. N’est-ce pas, Jacques, petit polisson ? Toi et moi, nous irons voir ça ! Tu te plaignais que la vie à Nantes devenait monotone. Que des noyades et des mariages républicains ! Tu commençais à être blasé de tout cela. Mais que dirais-tu de la capture de ces maudits Anglais ? Cela te fera circuler le sang peut-être, petit paresseux, va !… Continue, citoyen Chauvelin, ajouta-t-il en se frottant les mains, continue, je t’en prie, tu m’intéresses énormément.

– Tu comptes les arrêter à l’intérieur du *Rat Mort ?* questionna Chauvelin.

– Mais oui, Martin-Roget veut amener la Kernogan là-bas, n’est-ce pas ?

– C’est cela.

– Et tu affirmes que là où se trouvera cette femme, les autres viendront ?

– C’est évident, répondit Chauvelin.

– Ce qui veut dire, reprit Carrier d’un air gourmand, dix mille francs de cet imbécile de Martin-Roget pour voir les

Kernogan arrêtés au *Rat Mort,* et vingt mille pour la capture des espions anglais !

– Tu oublies, citoyen, dit Chauvelin sèchement, que la femme Kernogan n'est pas encore dans la taverne. Tu as refusé de la faire escorter jusque-là.

– Je ne peux pas le faire, mon petit Chauvelin, dit Carrier d'un ton patelin, mais un peu dégrisé par ce reproche. Tu vois bien que je ne peux pas faire amener de force par mes « Marats » une aristo dans une maison mal famée, puis de l'y faire arrêter. Non, ça ne peut pas marcher, je t'assure, citoyen, vous devez comprendre ma situation, Martin-Roget et toi. Tu ne sais pas comme on m'espionne ; non, vraiment, je ne peux pas me mêler de cette première partie de l'opération. Il faut que cette femme y aille toute seule, sinon tout le reste de notre plan tombe à l'eau. Cet imbécile de Martin-Roget doit trouver un moyen ; après tout, c'est son affaire. Ou toi, tu pourrais peut-être t'en occuper, ajouta-t-il d'un ton enjôleur ; tu es tellement habile, mon petit Chauvelin.

– Oui, j'ai justement un moyen, dit l'autre, un moyen par lequel la Kernogan quittera la maison de la citoyenne Adet et se rendra à la taverne du *Rat Mort* de son plein gré. Ta réputation sera ainsi sauvegardée, citoyen Carrier. Mais supposons, ajouta-t-il, que durant son trajet d'une maison à l'autre, ces Anglais réussissent à l'enlever…

– Voyons, est-ce possible ? demanda Carrier en haussant les épaules d'un air incrédule.

– Très possible, citoyen, et tu n'en douterais pas si tu connaissais le Mouron Rouge comme je le connais. Je sais ce dont il est capable. Il n'y a rien qu'il n'ose entreprendre et il y a peu d'entreprises dans lesquelles il échoue. Il est fort comme un bœuf et agile comme un chat. Il voit dans l'obscurité et n'a pas

son pareil pour disparaître dans une foule. Il apparaît ici, puis là, on ne sait jamais d'où il va surgir, il semble être partout à la fois et il est de plus passé maître dans l'art du déguisement. Ah ! je t'assure, citoyen, que nous aurons besoin de toutes les ressources de notre ingéniosité pour déjouer les machinations d'un pareil adversaire.

Carrier réfléchit durant un instant.

– Hum ! s'exclama-t-il enfin avec un petit rire sardonique. Tu as peut-être raison, citoyen Chauvelin. Tu n'es pas à ta première affaire avec cette fripouille rusée… Mais rassure-toi, nous ne laisserons rien au hasard. Mes « Marats » seront friands de cette capture. Nous promettrons mille francs au capitaine Fleury et d'autres récompenses à distribuer parmi les hommes si nous attrapons ces Anglais ce soir. N'aie aucune crainte, rien ne sera laissé au hasard, répéta-t-il avec force.

– Dans ce cas, répliqua Chauvelin d'un ton autoritaire, tu dois m'accorder deux choses, citoyen Carrier.

– De quoi s'agit-il ?

– Tu dois donner l'ordre au capitaine Fleury de se mettre à ma disposition avec la moitié de ses « Marats ».

– Ensuite ?

– Tu dois leur permettre d'intervenir si jamais il y avait une tentative d'enlèvement.

Carrier hésita un instant, mais pour la forme seulement. Il était dans sa nature de ne rien accorder sans rechigner.

– Bon, dit-il enfin, j'ordonnerai à Fleury d'être aux aguets aux alentours du *Rat Mort* et d'intervenir en cas de rixe. Est-ce que cela te convient ainsi ?

– C'est parfait. D'ailleurs j'y serai également, quelque part, tout près… et je préviendrai Fleury si j'ai l'impression que les Anglais vont tenter un coup près de la taverne. Personnellement, je ne le crois pas, car le duc de Kernogan qui est prisonnier, comme tu le sais, dans l'endroit même, devrait également être libéré. Le citoyen Martin-Roget a une douzaine d'amis postés autour de la maison de sa sœur ; ce sont des garçons de son village qui haïssent autant les Kernogan que lui-même. Néanmoins, je suis plus tranquille, sachant qu'en cas de besoin je peux compter sur la collaboration de Fleury.

– J'ai donc l'impression que nous sommes d'accord sur tout, conclut Carrier.

– Oui, sûr tout, reprit Chauvelin, sauf sur le moment précis auquel le capitaine Fleury doit se présenter avec ses hommes à la porte de l'auberge Pour opérer ces arrestations.

– En effet, répliqua le proconsul, il faudra que ce soit au moment où il est bien sûr que tout notre monde se trouve à l'intérieur de la taverne, n'est-ce pas… ? Sinon, tous nos beaux projets sont anéantis.

– Comme tu le dis, répondit Chauvelin. Nous devons d'abord être absolument sûrs de cela. Admettons que nous ayons réussi à amener sans incident la Kernogan au *Rat Mort* et que nous la tenions enfermée là-bas avec son père ; ce qu'il nous faut après, c'est quelqu'un pour monter la garde, quelqu'un qui puisse nous aider à attirer nos oiseaux dans le piège au moment nécessaire. Il n'y a qu'un homme à qui je pense pour jouer ce rôle. C'est un « Marat », un nommé Paul Friche, une sorte de géant mal embouché et hargneux. C'est lui qui était en faction

près du Bouffay cet après-midi… je lui ai parlé, voilà l'homme qu'il nous faut.

– Que veux-tu qu'il fasse ?

– Qu'il s'arrange pour passer pour un malfaiteur, un de ces individus sinistres qui hantent ce genre d'endroit, je veux qu'il passe inaperçu parmi les habitués du *Rat Mort*. Je lui dirai de susciter une bagarre aussitôt après l'arrivée de la femme Kernogan. Le vacarme attirera forcément les Anglais qui se précipiteront sur les lieux, soit dans l'espoir de profiter de la mêlée pour enlever les Kernogan, soit pour les protéger contre la foule. À ce moment-là, les « Marats » feront leur descente dans la taverne et arrêteront tous les occupants.

– Tout cela me paraît remarquablement simple, répliqua Carrier d'un air satisfait en jetant une œillade à Lalouët.

– Qu'en penses-tu, Jacques ? ajouta-t-il.

– Oui, en effet, cela paraît si simple, répondit ce dernier, si simple que j'aurais peur…

– Peur de quoi ? interrompit Chauvelin.

– Et si ton plan échoue ?

– Impossible.

– Et si les Anglais ne venaient pas ?

– Le proconsul n'a en tout cas rien à perdre. Il risque de gagner trente mille francs si tout marche bien, sinon il aura toujours les dix mille francs de Martin-Roget, puisque les Kernogan auront été arrêtés à la taverne.

– Alors, tu ferais bien de suivre les conseils du citoyen Chauvelin, conclut Jacques Lalouët avec son insolence coutumière. Dix mille francs, ce n'est pas si mal… Évidemment, trente mille seraient mieux encore. Notre caisse privée est vide depuis trop longtemps et j'aime manier de l'argent. Mais toi, citoyen Chauvelin, ajouta-t-il en se tournant vers lui, qu'as-tu à gagner dans cette affaire ?

– Il me suffit de gagner l'estime du citoyen Carrier… et la tienne, rétorqua Chauvelin d'une voix neutre où ne perçait aucune ironie, et je ne désire rien de plus que la réussite de mes projets.

Lalouët sauta lentement de la table où il était assis et lança un regard intrigué sur la frêle personne du terroriste déchu.

– Tu es un curieux personnage, citoyen Chauvelin, dit-il lentement. Quelle haine tu dois nourrir contre cet Anglais !…

IV

Dès qu'il eut la certitude que, quoi qu'il arrivât, il recevrait une forte somme, Carrier apporta généreusement toute son aide à l'exécution du projet convenu. Fleury reçut l'ordre de se mettre à la disposition de Chauvelin, avec ses hommes. Il commença par rechigner, furieux d'être placé sous les ordres d'un civil, mais il n'était pas facile de contrevenir à une instruction du proconsul.

Il se soumit donc tant bien que mal, radouci par la promesse d'une récompense de mille francs en cas de capture des Anglais.

– J’estime que tu devrais te défaire de ce lourdaud obstiné, dit avec cynisme Lalouët, lorsque Fleury eut quitté la pièce ; il discute trop pour mon goût.

Chauvelin sourit. Peu lui importait ce qui allait advenir une fois son but atteint.

– Je ne veux pas te retenir plus longtemps, citoyen Carrier, dit-il en se levant pour prendre congé. J’aurai de quoi m’occuper jusqu’au moment où je déposerai à tes pieds ces trublions britanniques, dûment ficelés et bâillonnés.

– Je les recevrai au *Rat Mort,* citoyen, dit aimablement Carrier, et tu peux compter sur ma recommandation élogieuse au Comité de salut public. Je leur signalerai ton grand zèle.

– Espérons, ajouta Lalouët, que le citoyen Chauvelin ne laissera pas ces canailles lui filer entre les doigts.

– Si cela devait se produire, s’écria Chauvelin avec amertume, vous pourrez faire rechercher mon corps demain dans la Loire.

– Oh ! nous ne nous donnerions pas ce mal ! répliqua Carrier. Au revoir, citoyen ; au *Rat Mort* ce soir et bonne chance !

Jacques Lalouët accompagna Chauvelin jusqu’à la porte. Une fois seul, celui-ci demeura quelques instants immobile et attendant que le bruit des pas du jeune homme ait totalement disparu. Il poussa alors un grand soupir de satisfaction en murmurant :

– Et maintenant, mon cher Mouron Rouge, une fois de plus, à nous deux ! Il descendit rapidement les marches, sortit et se dirigea du côté du Bouffay.

5

Le message d'espoir

I

Après que Martin-Roget et Chauvelin eurent quitté la mansarde, Yvonne resta un long moment dans un état de prostration complète, à peine consciente. Elle avait l'impression que, heure par heure, minute par minute, son espoir et son courage qui l'avaient soutenue jusqu'à présent, s'évanouissaient petit à petit. Il y avait trois jours qu'on l'avait séparée de son père et qu'on la tenait prisonnière sous la surveillance constante de Louise Adet qui la haïssait jusqu'à la passion et qui ne manquait aucune occasion de le lui montrer.

Recroquevillée sur un misérable tas de paille humide, la malheureuse jeune femme avait essayé en vain de trouver un peu de sommeil. Depuis l'instant où elle avait été si cruellement soustraite à la protection de son cher époux, elle s'était désespérément accrochée à la pensée que ce dernier, saurait trouver le moyen de l'arracher au cruel destin que lui réservait son implacable ennemi. Cet espoir l'avait soutenue le long de son triste voyage. Cette foi en l'avenir ne l'avait pas quittée, même quand on l'avait séparée de son père pour l'amener dans ce taudis où elle endurait le chantage de Martin-Roget, l'humiliation, la faim et mille vexations de la part de Louise Adet.

Mais brusquement, elle ne savait pourquoi, cet espoir s'était envolé, la laissant dans une solitude et un désespoir inexprimables. Ce petit homme, enveloppé d'un sombre manteau, qui était resté silencieux dans un coin, l'observant tel un serpent fascinant sa proie, lui avait paru comme le messager de la mort.

Elle savait qu'elle ne pouvait attendre ni pitié, ni justice de cet homme, ni de la sombre brute qui régnait actuellement sur Nantes.

Amenée dans cette ville par Martin-Roget, elle s'y trouvait pour expier un crime dans lequel elle n'avait aucune part. Son âme pleine de noblesse était bouleversée par ce souvenir : tout au fond de son cœur, elle condamnait son père, mais elle savait que lui-même avait été victime des préjugés de son époque. Elle n'en trouvait pas moins atroce l'abominable vengeance qu'avait préméditée son ravisseur qui était aussi celui de son père. Attendre le salut de cet homme mystérieux, de cet ami de Lord Tony, paraissait maintenant absolument insensé.

Son cœur, débordant de peine, souffrait à la pensée de son père qui, en plus de l'angoisse de tout ignorer du sort de sa fille, endurait par surcroît la torture du remords.

Elle craignait même qu'acculé au désespoir, il n'attentât à ses jours. Elle ne savait rien de lui, elle ignorait où il se trouvait et si les privations et les brutalités de Martin-Roget n'avaient pas atteint profondément son moral.

II

La soirée s'avançait lentement. Dans le lointain, une horloge sonnait les heures une à une. Depuis ces trois jours, Yvonne n'avait qu'une vague notion du temps. Martin-Roget venait de lui parler d'un délai de quelques heures et du désir du proconsul d'être rapidement débarrassé de son père et d'elle, ce qui signifiait sûrement que demain apporterait la fin de tout. La fin de sa vie qui, il y a peu de jours encore, lui semblait si remplie de joie, d'amour et de bonheur.

La fin de sa vie ! Était-ce possible ? Elle qui venait à peine de commencer de vivre et d'aimer ! Fallait-il donc que tout finisse si atrocement ?

La nuit était glaciale. Yvonne frissonna dans ses minces vêtements et, comme malgré elle, son instinct de conservation la fit reculer dans un coin de la pièce pour fuir le vent qui entrait en rafales par la fenêtre.

Huit heures sonnèrent, puis neuf, puis dix. Elle percevait le tintement des cloches comme dans un rêve. Épuisée, mourante de faim et de froid, elle sentit ses forces l'abandonner et elle sombra dans un sommeil profond.

Elle en fut brusquement tirée par quelque chose qu'elle ne put définir tout d'abord, mais en un clin d'œil elle fut complètement réveillée et en alerte. Elle perçut nettement un bruit de pas. Habituellement, la maison était très silencieuse et sauf les quelques fois où Martin-Roget était venu la voir, faisant grincer de son pas lourd les planches mal ajustées de l'escalier délabré, seul le pas traînant de Louise Adet se faisait entendre lorsqu'elle montait à sa chambre ou qu'elle entrait chez Yvonne pour jeter sur la table un morceau de pain rassis. Or, ce n'était ni le pas de Martin-Roget, ni celui de sa sœur qui venait de tirer

Yvonne de son lourd sommeil. Pourtant, c'était quelqu'un qui montait tout doucement l'escalier. Yvonne, tapie contre le mur, en proie à une peur sans nom, regardait fixement la porte et comptait chacun de ces pas légers et mystérieux. Lorsqu'une marche craquait ils s'arrêtaient un instant puis reprenaient leur course. Soudain, elle réalisa que les pas s'étaient arrêtés juste devant sa porte, elle crut que son cœur allait cesser de battre et elle fut prise d'un violent tremblement.

Malgré son trouble, elle eut encore assez de lucidité pour voir qu'on venait de glisser sous la porte un petit bout de papier. Il restait là, tout blanc, se détachant très visiblement sur le parquet sombre. Que contenait ce mystérieux message, déposé là par une main inconnue ?

Yvonne entendit de nouveau le bruit de pas, descendant tout doucement l'escalier. Elle n'avait pas bougé et était restée accroupie contre le mur, comme si elle avait craint que ce papier inoffensif ne cachât quelque terrible danger.

Cependant, rassemblant tout son courage, elle se traîna jusqu'à la porte et le ramassa d'une main tremblante.

Ses yeux exprimaient toujours une vive terreur, tandis qu'elle jetait un regard égaré autour de la pièce. Elle s'avança péniblement et en titubant jusqu'à la table où elle s'assit. Ses doigts engourdis par le froid eurent de la peine à défroisser le papier et, l'approchant de la chandelle, elle essaya d'en lire le contenu.

Ses yeux fatigués avaient du mal à déchiffrer la fine écriture, et elle dut faire un grand effort pour concentrer son attention.

Le papier contenait un message, et ce message était adressé à Lady Anthony Dewhurst, ce nom qu'elle était si fière de

porter. Elle le répéta plusieurs fois avec amour, puis, revenant au texte, elle remarqua juste au-dessous de son nom, dessinée à l'encre rouge, une fleur à cinq pétales…

Intriguée, la jeune femme se demandait ce que cela pouvait bien signifier, lorsqu'elle se souvint tout à coup de quelque chose :

– Ah ! si cela pouvait être…, murmura-t-elle.

L'espoir avait de nouveau envahi son cœur, sa peur avait complètement disparu, ses pensées se précisèrent… cette lettre mystérieuse, la petite fleur rouge, tout cela prenait subitement un sens très clair. Elle se pencha vers la faible lumière et se mit à parcourir le message. Voici ce qu'il contenait :

Ne perdez pas espoir. Vos amis sont dans la ville et veillent sur vous. Essayez chaque soir, une heure avant minuit, d'ouvrir la porte de votre prison, et un soir elle cédera. Sortez alors et descendez l'escalier sans faire de bruit. En bas vous rencontrerez une main amie. Prenez-la en toute confiance, elle vous mènera vers la liberté et le salut. Courage et silence !

Lorsqu'elle eut achevé sa lecture, ses yeux se remplirent de larmes. Elle savait maintenant de qui venait ce message. Son cher époux lui avait si souvent Parlé du courageux Mouron Rouge, et cet homme chevaleresque qui avait tant de fois risqué sa vie pour voler au secours des opprimés et des victimes de la Révolution. C'étaient eux, son mari et son vaillant maître, qui lui avaient fait parvenir ce billet qui lui redonnait la vie. Yvonne éprouvait maintenant un léger et doux remords, celui d'avoir douté et de s'être laissée aller au désespoir.

Elle aurait dû savoir que tout finirait par s'arranger, elle n'avait pas le droit de se croire perdue, et dans son for intérieur elle pria son cher mari de lui pardonner.

Comment avait-elle pu douter de lui ? Était-il possible en effet qu'on l'eut abandonnée ? Elle aurait dû se maintenir en bonne forme physique et morale, car elle allait avoir probablement grand besoin de ses forces pour seconder le travail de ses sauveteurs.

Elle prit sur la table le morceau de pain et le mangea courageusement, puis elle but un peu d'eau et se mit à marcher dans la pièce pour se réchauffer. Quelques instants auparavant l'horloge avait sonné dix heures, et Yvonne songea qu'elle devait profiter de cette heure qui restait avant le moment fatidique pour se reposer. Elle arrangea donc tant bien que mal sa paillasse et s'allongea, décidée à dormir un peu, car elle sentait que c'était cela que son cher lord aurait souhaité qu'elle fît. La jeune femme s'assoupit.

Le sommeil et les rêves allaient remplir cette longue heure qui la séparait du moment où se produirait le miracle, où elle reverrait enfin son époux bien-aimé.

La chandelle, sur la table, se consumait doucement et, à un moment donné, s'éteignit, plongeant la pièce dans l'obscurité totale. Au loin, l'horloge sonnait chaque quart d'heure avec une triste monotonie.

III

Le dernier coup de onze heures résonna à travers le silence de cette froide nuit d'hiver.

Yvonne se réveilla en sursaut, sortant d'un mauvais sommeil. Elle essaya de se mettre debout, mais, bien qu'en proie

à une terrible agitation, elle était encore très faible et ses membres engourdis par le froid pouvaient à peine la soutenir.

Soudain, elle crut percevoir un léger bruit près de la porte, puis elle entendit distinctement qu'on tirait le verrou et qu'on tournait la clef dans la serrure, et de nouveau ce pas furtif qui descendait l'escalier.

Yvonne, qui avait réussi enfin à se mettre debout, dut fermer les yeux un instant, tant sa tête tournait et ses oreilles bourdonnaient ; elle crut qu'elle allait tomber et perdre connaissance.

Mais cet état de faiblesse ne dura heureusement que quelques secondes, puis, cherchant son chemin à travers l'obscurité, elle avança jusqu'à la porte et d'une main tremblante souleva le loquet de fer… qui céda. De nouveau, elle eut une défaillance et elle dut faire appel à toutes ses forces. Elle pensa alors qu'elle devait agir suivant ce que Lord Tony attendait d'elle, et cette idée lui rendit sa vigueur et son courage.

Elle ouvrit tout doucement la porte et, en proie à une vive émotion mais sans crainte, elle sortit de la pièce sur la pointe des pieds, refermant la porte derrière elle. Il régnait une obscurité totale, ce qui la déconcerta beaucoup, car, à l'exception de la petite chambre qui lui servait de prison, Yvonne ne connaissait pas la maison qu'elle n'avait fait qu'entrevoir le jour où on l'avait amenée de force. Elle n'avait de ce fait qu'une idée très vague de l'endroit où se trouvait l'escalier.

Tout n'était que silence et ténèbres. Elle avança de quelques pas avec précaution et chercha à tâtons dans l'ombre, jusqu'à ce qu'elle découvrît enfin la première marche.

Soudain, elle recula brusquement, consciente d'un danger. Elle éprouva une peur si violente qu'elle crut qu'elle allait se trouver mal. Elle venait de percevoir le bruit d'une respiration et de sentir une présence, amie ou ennemie peut-être, tout proche d'elle et qui la guettait dans l'obscurité. Quelqu'un était là, au bas de l'escalier.

Le petit papier, qu'elle portait noué dans son mouchoir et qu'elle sentit alors sous sa main, lui rappela que son mari veillait sur elle et que le message avait parlé d'une main amicale qu'elle devait prendre sans méfiance.

Rassurée, Yvonne s'avança tout doucement ; elle entendit alors une voix murmurer : « Chut, chut ! » Elle descendit marche par marche d'un pas léger, mais chaque fois qu'une planche craquait elle s'arrêtait terrifiée, craignant l'approche d'un danger.

La voix continuait à murmurer : « Chut, chut ! » et Yvonne eut l'impression qu'on approchait d'elle. Après quelques secondes d'une attente anxieuse et après avoir franchi les dernières marches, elle se sentit saisie au poignet par une main vigoureuse.

– Tout va bien ! Ayez confiance et suivez-moi ! lui chuchota-t-on en anglais.

Elle ne put reconnaître la voix qui, pourtant, ne lui sembla pas totalement inconnue, mais Yvonne ne chercha pas plus loin, elle était heureuse d'entendre ces quelques mots, prononcés dans une langue qui pour elle était celle de l'amour. Son courage et sa confiance étaient, absolus. Elle obéit et suivit docilement son guide mystérieux qui l'avait prise par la main.

À un tournant de l'escalier, une faible lumière venant d'en bas lui permit de distinguer vaguement la silhouette massive de

son guide. En proie à une vive agitation, Yvonne serra convulsivement la main de son compagnon lorsqu'ils traversèrent la pièce située derrière la cuisine de Louise Adet. La lumière venait d'une petite lampe à huile placée sur une table. Elle leur permit de se diriger jusqu'à la porte d'entrée.

La jeune femme vit qu'on tirait le verrou, puis elle perçut le bruit d'une porte qui tourne sur ses gonds et, brusquement, un courant d'air frais la frappa au visage. L'obscurité dehors était quasi totale et Yvonne ne put rien distinguer, mais elle eut l'impression que la liberté et le bonheur lui tendaient les bras dans la nuit et son esprit enfiévré crut même percevoir, à travers le vent, des mots d'encouragement prononcés par son cher époux et son tout-puissant ami.

Elle respira longuement, remplissant ses poumons de l'air vif. L'espoir, le bonheur anticipé et l'excitation avaient tendu ses nerfs.

– C'est juste une petite promenade, madame, chuchota le guide en anglais, J'espère que vous n'aurez pas froid.

– Non, non, je n'ai pas froid, murmura-t-elle avec ferveur, je ne sens rien d'autre que le bonheur d'être libre.

– Et vous n'avez pas peur ? questionna-t-il.

– Oh ! non, s'empressa-t-elle de protester, et que Dieu vous bénisse, Monsieur, pour ce que vous faites.

En écoutant parler cet homme, Yvonne avait de nouveau ressenti cette impression curieuse de quelque chose de vaguement familier. Elle était cependant tout à fait sûre, maintenant, d'avoir déjà entendu cette voix. Mais, son cœur tout à la joie, elle chassa rapidement toute trace de méfiance et elle pensa qu'elle devait faire confiance au hasard et à ses amis.

6

Le Rat Mort

I

Le mystérieux personnage, suivi d'Yvonne, sortit de la maison et tous deux se trouvèrent dans la rue déserte et à peine éclairée. À la faible lumière d'une lanterne accrochée non loin de là, la jeune femme distingua de nouveau la large silhouette de son compagnon, bien qu'il s'efforçât de toujours rester dans l'ombre. Elle pensa que cet homme était peut-être le chevaleresque et tout-puissant Mouron Rouge en personne, surgi de la nuit pour la sauver.

Elle l'imaginait également grand, avec de larges épaules et, l'esprit rempli de mille suppositions romanesques, Yvonne ne regrettait plus d'avoir traversé de si grandes souffrances puisqu'il lui était permis de vivre des instants aussi palpitants.

Après avoir fait quelques pas le long de la maison, l'homme tourna vers la droite. Yvonne ne pouvait pour ainsi dire rien distinguer dans l'obscurité, mais elle connaissait assez la ville pour savoir approximativement où ils se trouvaient. La tour d'horloge du Bouffay lui servant de repère, elle découvrit que la maison dans laquelle on l'avait maintenue prisonnière durant ces trois jours était adossée à l'ancienne forteresse et qu'elle se trouvait actuellement au carrefour de la Poissonnerie.

Le vent glacial soufflait à travers ses vêtements élimés et ses souliers étaient trempés, mais Yvonne ne sentait plus ni le froid ni la fatigue. La folle excitation qui commandait à toutes ses sensations lui avait insufflé de nouvelles forces, et lorsque le guide lui demanda si elle se sentait courageuse, elle put répondre avec sérénité :

– Oui, monsieur.

L'homme s'arrêta devant une maison non loin de celle de Louise Adet. La jeune femme entendit grincer quelque chose au-dessus d'elle et, levant la tête, elle vit que c'était une enseigne peinte, accrochée à un bras de fer forgé et que le vent agitait. Elle ne put lire ce qui était inscrit sur le panneau, mais elle remarqua juste au-dessus une petite fenêtre qui laissait filtrer un peu de lumière.

Il faisait trop noir pour qu'on pût juger du genre de la maison, tout paraissait silencieux à l'extérieur et juste quelques rais de lumière passaient à travers les interstices des volets et de la porte.

Les nerfs d'Yvonne étaient tellement tendus et ses sens si aiguisés, qu'elle sentit tout autour d'elle une curieuse agitation et qu'elle devina plutôt qu'elle ne vit des formes vagues qui glissaient à travers la nuit.

II

– Vos amis vous rencontreront ici, chuchota le guide en montrant la maison. La porte n'est pas verrouillée, poussez-la et entrez hardiment. Vous aurez besoin de tout votre courage, car vous vous trouverez en face de gens pauvres dont les manières

sont plus rudes que celles auxquelles vous êtes habituée ! Mais bien que grossiers, ces gens ne sont pas méchants et ils ne s'occuperont pas de vous. N'ayez aucune crainte. Vos amis auraient certes préféré vous retrouver dans un autre endroit, mais ils n'avaient pas le choix.

– Je comprends parfaitement, monsieur, répondit Yvonne avec calme, et je n'aurai pas peur.

– Je vous félicite, continua l'homme. Je vous donne ma parole qu'à l'intérieur de la maison vous serez en sécurité jusqu'au moment où vos amis pourront venir vous chercher. Il vous faudra peut-être attendre une heure ou deux, mais ayez de la patience. Mettez-vous dans un coin de la pièce et ne vous occupez pas de ce qui se passera autour de vous.

– Mes amis, monsieur ! dit-elle gravement avec un léger tremblement de voix, n'êtes-vous pas vous aussi un ami, d'un dévouement tel qu'il semblerait difficile d'en rencontrer jamais un pareil ? Je ne peux trouver les mots pour vous remercier. Mais…

– Ne me remerciez pas, répondit l'homme avec rudesse, et ne perdons pas de temps. La rue n'est pas un endroit trop sûr pour vous. Dans la maison vous serez à l'abri.

Il avait déjà la main sur le loquet, prêt à pousser la porte, lorsque Yvonne l'arrêta.

– Et mon père, monsieur, supplia-t-elle, allez-vous l'aider également ?

– M. le duc de Kernogan est autant en sûreté que vous, madame, répliqua-t-il. Il vous rejoindra tout à l'heure. Ne vous tourmentez pas, vos amis s'occupent de lui comme de vous.

– Je le verrai donc… bientôt ? murmura-t-elle d'une voix tremblante.

– Très bientôt, reprit-il, mais entre-temps, je vous conjure, restez tranquillement dans un coin et attendez la suite des événements, quoi que vous puissiez voir ou entendre. Votre sécurité, celle de votre père, de vos amis même, dépendront principalement de votre calme et de votre obéissance.

– Je m'en souviendrai, monsieur, répliqua Yvonne, et à mon tour je vous prie de ne pas vous faire de soucis à mon sujet.

Tandis qu'elle disait ces derniers mots, l'homme avait ouvert la porte de l'étrange maison.

III

Bien qu'Yvonne se fût juré d'être courageuse et de suivre docilement les instructions de son libérateur, elle ne put s'empêcher de reculer en voyant l'endroit où elle allait entrer et où on lui demandait d'attendre patiemment pendant une heure ou deux.

La pièce dans laquelle l'homme la poussait doucement était très grande et basse, insuffisamment éclairée par une lampe à huile suspendue au plafond et qui laissait échapper une fumée noire et nauséabonde. L'atmosphère confinée sentait le vieux tabac et l'huile rance. Les murs, autrefois blancs, étaient recouverts de crasse et devenus d'un gris sale avec de-ci, de-là d'horribles taches d'un rouge sombre et des marques de doigts. Le plafond était lézardé, ainsi que les murs, et le plâtre avait disparu par endroits, découvrant les lattes de bois. Face à la porte d'entrée se trouvaient deux petites portes. Yvonne eut un

frémissement d'horreur. L'endroit était indiciblement sinistre, sordide et bruyant. Dès qu'elle en eut franchi le seuil, elle entendit un juron grossier lancé par un des occupants, suivi d'un rire vite réprimé.

Il y avait là une vingtaine de personnes, parmi lesquelles nombre de femmes. Un groupe d'hommes en guenilles, jambes nues et chaussés de sabots, se tenaient au centre de la pièce en train de discuter. À la vue d'Yvonne et de son guide, ils se retournèrent et lancèrent un rapide coup d'œil chargé de haine sur les nouveaux arrivants. Le blasphème avait été lancé par l'un de ces hommes, tandis que d'autres crachaient par terre en direction de la porte où Yvonne s'était arrêtée, comme rivée au sol.

Les femmes semblaient aussi peu accueillantes que les hommes. Vêtues de haillons, avec des visages sans âge et sur lesquels on eût cherché en vain la moindre trace de douceur, avec des cheveux ternes qui leur retombaient en mèches sur le front, elles portaient toutes les stigmates de la plus profonde misère morale et physique.

Dans un angle de la salle se dressait un comptoir en bois assez haut sur lequel se trouvaient bon nombre de bouteilles, une collection de timbales en étain, du pain et du fromage. Un homme d'un certain âge et une grosse bonne femme aux traits vulgaires, visiblement les tenanciers, se tenaient là, servant des boissons à l'aspect douteux. Au-dessus de leur tête, sur le mur crasseux, était tracé en grosses lettres noires le slogan républicain : *Liberté ! Égalité ! Fraternité !*

IV

Yvonne ferma les yeux un instant, puis se tournant vers son guide avec un regard pathétique, elle lui dit :

– Il faut vraiment que ce soit ici ?

– Oui, malheureusement, répondit l'autre en soupirant. Mais vous m'aviez dit que vous auriez du courage.

Elle fit un violent effort pour se ressaisir et répondit simplement :

– Je serai courageuse.

– Voilà qui est bien, répliqua l'homme. Je vous assure que ces pauvres gens ne sont pas méchants. C'est la misère, semblable d'ailleurs à celle que vous venez d'endurer, qui les a rendus ainsi. Nous n'avons, hélas ! pas le choix de vous amener ailleurs. Votre sécurité importait avant tout, je suis sûr que vous le comprenez.

– Oui, naturellement, répondit-elle, j'ai honte d'avoir eu peur.

Et, en disant ces mots, elle entra résolument dans la pièce, tandis que le guide, resté sur le seuil, l'observait attentivement.

Yvonne aperçut de l'autre côté de la salle, dans un coin près d'une des portes, un banc vide sur lequel elle pensa pouvoir s'installer et attendre tranquillement. Pour y parvenir, elle dut traverser toute la salle sous les insultes proférées à voix basse et les regards hostiles. Une femme lui cracha même dessus.

Mais toute sa peur avait disparu et Yvonne put facilement maîtriser sa répulsion. Elle puisait sa force dans l'idée que, seules, son obéissance et sa fermeté pouvaient aider ses vaillants sauveteurs et la certitude de retrouver sous peu son cher époux lui fit supporter calmement l'horreur du moment.

Voulant rassurer son guide quant à son état d'esprit, elle se retourna, mais l'homme avait déjà disparu en refermant la porte derrière lui et Yvonne ne put se défendre d'une soudaine sensation d'affreuse solitude qui étreignit douloureusement son cœur. Elle aurait tant voulu revoir une fois encore ce mystérieux ami qui l'avait sauvée des griffes de Louise Adet et grâce à qui elle allait retrouver son père. Elle fut plus que jamais persuadée que cet homme devait être le Mouron, Rouge et qu'il désirait rester inconnu, même à ceux à qui il sauvait la vie. Elle avait vu sa haute silhouette et avait senti le contact de sa main ; le reconnaîtrait-elle lorsqu'elle le retrouverait plus tard, en Angleterre, en de nouveaux jours heureux ? Elle pensa qu'en tout cas, elle le reconnaîtrait grâce à sa voix et à sa façon de parler, si différentes de celles des autres Anglais qu'elle avait connus.

V

L'homme mystérieux, après avoir refermé la porte du *Rat Mort* derrière lui, revint sur ses pas.

À l'angle du haut mur qui formait un des côtés de la taverne, une forme se détacha de l'obscurité et l'appela à voix basse :

– Est-ce toi, citoyen Martin-Roget ?

– Oui, c'est moi.

– Tout a marché comme prévu ?

– Tout.

– La jeune femme est à l'intérieur de la taverne ?

– Oui, naturellement. L'autre ricana doucement.

– Les moyens les plus simples sont souvent les meilleurs, dit-il.

– Elle n'a rien soupçonné, reprit Martin-Roget, car c'était lui ! Tout a été terriblement facile, tu es vraiment un magicien, citoyen Chauvelin. Je n'aurais jamais imaginé une ruse pareille.

– Tu sais bien, répliqua sèchement Chauvelin, que je suis passé maître dans l'art de la dissimulation, de la ruse et de l'audace. Notre grand allié a été l'espoir, l'espoir de tout prisonnier de retrouver la liberté. Ton Yvonne a une foi illimitée dans la toute-puissance de ses amis anglais et c'est pour cela qu'elle est tombée si facilement dans notre piège.

– Et comme un oiseau pris dans une cage, elle se débattra désormais en vain, dit Martin-Roget. Ah ! si seulement je pouvais accélérer la marche du temps, ajouta-t-il en soupirant, ces prochaines minutes me paraîtront comme des heures. Je voudrais aussi qu'il fasse moins froid, ce vent du nord me glace les os.

– Il te porte sur les nerfs, citoyen, je suppose, répliqua Chauvelin avec ironie ; pour ma part je me sens aussi frais et dispos qu'au mois de juin.

Soudain, Chauvelin sursauta.

– Écoute ! N'entends-tu rien ? Qui est là ? s'écria-t-il.

– Une forme se détacha de l'obscurité et un bruit de pas résonna dans la nuit silencieuse.

– Tout va bien, citoyen, répondit une voix, tandis que la forme s'avançait.

– Est-ce toi, citoyen Fleury ? demanda Chauvelin.

– Moi-même, citoyen, répliqua le capitaine en s'approchant. Puis, posant la main sur le bras de Chauvelin, il ajouta :

– Nous ferions mieux de ne pas nous tenir si près de la taverne, car les oiseaux de nuit rôdent déjà autour de ce lieu et nous ne voulons pas leur faire peur.

En disant ces mots, il entraîna les deux hommes dans une petite allée qui se trouvait entre la maison de Louise Adet et le *Rat Mort*.

– C'est une impasse, chuchota-t-il, fermée au fond par le mur du Bouffay, à droite par celui du *Rat Mort* et à gauche par celui de la maison Adet. Nous pouvons donc nous parler en toute tranquillité, personne ne nous entendra.

Chauvelin, en levant la tête, remarqua du côté de la taverne une petite fenêtre grillagée, située au rez-de-chaussée, et une autre au premier étage, éclairée à l'intérieur.

– Et ces fenêtres ? demanda-t-il en les indiquant du doigt.

– Celle qui est éclairée, répondit Fleury, donne sur une chambre au premier et la petite au-dessous donne sur le palier

en bas de l'escalier. J'ai dit à Friche d'essayer d'y amener la femme et son père, pour les tenir à l'écart au moment où la bagarre battra son plein. C'est d'ailleurs une de tes suggestions, citoyen Chauvelin.

– Parfaitement. Je crains que, profitant du désordre, on ne subtilise nos aristos. Pendant que tes hommes s'attaqueront à la grande salle, je veux qu'on les mette en sûreté.

– L'escalier est tout à fait sûr, reprit Fleury, il n'y a d'issue que vers la grande salle du cabaret, et de l'autre côté il mène vers l'étage au-dessus et le grenier. La maison n'a qu'une sortie sur le carrefour, puisqu'elle est adossée au Bouffay.

– Et où sont tes « Marats », citoyen-capitaine ? interrogea Chauvelin.

– Ils sont postés tout le long de la rue, bien dissimulés et prêts à agir. Les mille francs ont fait merveille pour réveiller leur zèle patriotique et aussitôt que Friche aura déclenché la bagarre entre les occupants de la taverne, nous prendrons la salle d'assaut et je peux te garantir, citoyen Chauvelin, que seul un fantôme pourrait s'évader.

Et… soudain, il saisit brusquement le bras de l'autre :

– Si je ne me trompe, s'écria-t-il, l'ami Friche est déjà au travail !

Des cris stridents, poussés à l'intérieur de la taverne, venaient en effet de rompre le silence de la nuit. On entendit l'éclat d'une dispute, des hurlements d'hommes et de femmes, accompagnés du fracas de meubles renversés et de verres brisés.

Fleury allait se diriger hâtivement vers le carrefour de la Poissonnerie lorsque Chauvelin l'arrêta.

– Encore quelques minutes, citoyen, chuchota-t-il.

– Oui, oui, répondit Fleury, tu as raison. Attendons encore un peu afin de donner le temps à ces maudits Anglais d'arriver sur les lieux. Mes « Marats » attendent le signal, et dans un instant je leur donnerai l'ordre d'avancer.

– Parfait, et bonne chance, citoyen, murmura Chauvelin.

Fleury disparut rapidement dans la nuit suivi de près par les deux hommes. Ils longèrent sans faire de bruit le mur du *Rat Mort* qui les dissimulait complètement. Chauvelin, tel un chien de chasse flairait le gibier, frémissait à l'idée que l'homme qu'il haïssait tant devait se trouver caché quelque part tout près dans cette obscurité impénétrable, rivalisant avec lui de ruse et d'astuce. Il frotta ses mains l'une contre l'autre en pensant au piège infaillible qu'il lui avait tendu avec tant de patience.

– Tu n'es pas un fantôme, mon cher Mouron Rouge, murmura-t-il, et cette fois, je pense…

7

La bagarre dans la taverne

I

Installée dans un coin de la grande salle, Yvonne essayait de faire abstraction de tout ce qui l'environnait, ce qui n'était guère facile.

Des regards chargés de haine et de ressentiment étaient fixés sur elle, tandis que des insultes à son endroit fusaient de toutes parts. On insultait sa finesse et sa distinction, car malgré les ravages causés par les souffrances et les privations et l'état déplorable de ses vêtements, la jeune femme conservait quelque chose de charmant dans toute son attitude.

Dès qu'elle se fut assise, Yvonne remarqua que le couple qui se tenait derrière le comptoir était engagé dans une conversation animée dont elle était visiblement l'objet, car plus d'une fois l'un ou l'autre l'avait désignée d'un geste de la tête.

L'homme, qui se nommait Pierre Lemoine, le propriétaire du *Rat Mort,* avait un long corps maigre, tellement voûté qu'il semblait former un arc, et son visage bas et ignoble était empreint d'une expression de ruse et de méchanceté.

Il sortit de derrière son comptoir et s'approcha si près d'Yvonne qu'elle faillit reculer d'horreur, tant tout en lui paraissait répugnant.

– Que désire boire la noble dame ? demanda-t-il d'une voix mielleuse et en exhalant une forte odeur d'alcool.

II

Le sort d'Yvonne était en jeu. Le petit groupe paraissait toujours aussi hostile, mais tout dépendait maintenant des calculs auxquels, selon toute évidence, se livraient les Lemoine. L'horrible couple était partagé entre leur haine contre les aristos, haine accumulée depuis de nombreuses générations, et leur cupidité de paysans âpres au gain.

– Oui, quarante ou cinquante francs, insista Paul Friche. Ne voyez-vous pas que la fille est une aristo échappée de la prison du Bouffay ?

– Je le sais bien que c'est une aristo, répondit la Lemoine, et c'est pour cela que je veux la jeter dehors.

– La jeter dehors, continua Friche, et ne rien recevoir pour votre peine. Tandis que si vous attendez que ses amis viennent, nous aurons peut-être tous une pièce de vingt francs pour nous taire.

Cette perspective alluma une flamme dans les yeux de tous les assistants.

– Vingt francs !

– Vingt francs chacun !

Tous répétaient ces mots avec avidité, comme saisis de fièvre.

– Tu n'es qu'un imbécile, intervint le père Lemoine. Le géant le regarda d'un air moqueur :

– Peut-être, mais laisse-moi te dire que tu en es un encore plus grand. Il se leva et s'avança vers le groupe au centre de la pièce.

– Il se trouve, dit-il, que je sais que toi, aussi bien que vous tous, vous allez donner droit dans un piège monté tout spécialement par le Comité de salut public, dont l'envoyé, un nommé Chauvelin, vient d'arriver à Nantes.

Il s'arrêta une minute, puis reprit, en assenant un coup de poing sur une table :

– Vous finirez tous en prison ce soir, cria-t-il, et ensuite ce sera Cayenne ou la guillotine. La maison est cernée par les « Marats ». Ils ont l'ordre de faire une descente ici, dès que tous les clients du père Lemoine s'y trouveront réunis ; et j'ajoute qu'il y a actuellement parmi nous deux membres de cette maudite compagnie.

Friche avait parlé avec l'assurance incontestable de quelqu'un qui sait ce qu'il dit.

Un brusque changement se fit soudain chez tous les assistants. Tous redoutaient les « Marats », et devant ce nouveau danger, ils oublièrent leurs passions.

– Comment, deux « Marats » ici ? s'écrièrent-ils.

La terreur les gagnait à l'idée que les limiers du proconsul étaient parmi eux pour les espionner, peut-être pour les arrêter.

Leurs visages se crispèrent et leur premier mouvement fut de courir vers la porte.

Un des hommes, plus courageux que les autres, les arrêta d'un geste.

– Deux « Marats » ici ? hurla-t-il. Où sont-ils ?

Paul Friche se trouvait à ce moment près d'un homme de petite taille, vêtu d'une chemise et d'un pantalon en loques, coiffé d'un chapeau comme le portaient les paysans bretons.

– En voici un, mes amis ! s'écria-t-il, et de sa grosse main il arracha le chapeau de son voisin et le jeta à terre. Et voilà l'autre, ajouta-t-il, en désignant un homme aux cheveux blonds et à l'air de chien battu qui se tenait près de la porte, essayant de s'esquiver.

– Et il est sur le point de s'éclipser pour aller rapporter à son capitaine ce qu'il a vu et entendu au *Rat Mort*. Un instant, citoyen !

Et d'un bond il fut au côté de l'homme et le saisit par les épaules en le faisant tourner sur lui-même, l'obligeant ainsi à faire face à la foule hostile.

– Deux « Marats » ! Deux espions ! Nous nous occuperons d'eux !

– « Marats » vous-mêmes, cria le petit homme que Friche avait désigné en premier. Vous savez tous parfaitement que je ne suis pas un « Marat » ; mère Lemoine, supplia-t-il en se tournant vers la mégère, tu me connais bien, toi, dis-leur que ce n'est pas vrai.

Mais depuis qu'ils se sentaient menacés de la police, les Lemoine ne connaissaient plus personne. Leur propre sécurité passait avant toute autre considération. Réfugiés derrière leur comptoir, ils discutaient entre eux sur la meilleure manière de se tirer de ce mauvais pas, dans le cas où les allégations de Friche s'avéreraient exactes.

– Je ne connais pas ce Friche, conclut la femme, mais il ne s'est pas trompé l'autre jour et il nous a évité des ennuis, c'est certain.

Mais l'homme de petite taille les interrompit en revenant à la charge.

– Suis-je un « Marat », mère Lemoine ? répéta-t-il en tapant du poing sur le comptoir ; vous me connaissez, il y a plus de dix ans que je viens dans votre sale boîte et…

– Et moi, suis-je un « Marat » ? cria tout à coup l'homme aux cheveux filasse. Ceux d'entre vous qui me connaissent, toi, Jean-Paul, et toi, Ledouble, dites-leur qui je suis.

– Mais oui, mais oui, on te connaît bien, Jacques Leroux, s'exclama l'un des hommes en riant ; qui ose prétendre que tu fais partie de cette compagnie du diable ?

Soudain, quelqu'un intervint d'une voix éraillée :

– Mais alors, si Jacques Leroux n'est pas un « Marat », et si l'autre, le petit, est connu de la mère Lemoine, où sont les vrais « Marats » qui, d'après ce Friche, que d'ailleurs personne ici ne connaît, nous espionnent ?

– Oui, oui, où sont-ils ? crièrent d'autres voix ; montre-les-nous, Paul Friche. Et toi-même, qui es-tu ?

L'agitation grandissait.

– Dis-nous d'où tu viens ! hurla une femme. Qui nous dit que tu n'es pas un « Marat » toi-même ?

Cette supposition rencontra l'approbation unanime.

– Ah ! c'est toi le « Marat » ! Il y a un « Marat » ici ! Un « Marat » ! Tous se mirent à hurler et les deux hommes qui avaient été si injustement accusés d'être des espions criaient plus fort que les autres : « Marat » ! « Marat » !

III

Les mots de police et de « Marat » avaient semé une profonde panique parmi tous ces oiseaux de nuit qui se croyaient à l'abri dans leur repaire, et la peur est toujours mauvaise conseillère. En l'espace de quelques instants, il régna la confusion la plus complète. Chacun croyant que son voisin voulait l'attaquer, frappait le premier. Partout retentissaient des cris, des injures : « Espion ! Traître ! Marat ! » Les enfants et les femmes mêlaient leurs voix aiguës à ce concert de hurlements et d'imprécations.

Bien avant que la bagarre éclatât, Paul Friche avait senti le vent tourner contre lui, et agile comme un singe, il s'était frayé un chemin jusqu'au comptoir sur lequel il s'était hissé. Dominant la foule et se servant maintenant de bouteilles et de verres comme projectiles contre ses assaillants, il avait l'avantage de sa position.

– À la Loire ! Traître ! Menteur ! criaient les autres en le menaçant du poing et en essayant de s'approcher du comptoir.

– Assommons-le avant qu'il puisse nous dénoncer et appeler au secours, lançaient ceux qui se trouvaient à l'arrière.

Mais pour l'instant, grâce à ses projectiles et à quelques bons coups de sabot distribués par-ci par-là, Friche tenait tête à cette foule déchaînée.

– Ah ! vous voulez me casser la figure, hurla-t-il en assenant un furieux coup de son poing, armé d'un pot d'étain, sur un homme qui s'était avancé un peu trop près de lui, eh bien ! toi, va te faire réparer le crâne, maintenant.

Les Lemoine, terrés derrière le comptoir, hurlaient plus fort que les autres, en essayant de protester contre ces « imbéciles » qui allaient pour sûr attirer la police.

– Allons, allons, les enfants, suppliaient-ils. Arrêtez-vous. Il n'y a pas d'espions ici. Paul Friche a seulement voulu faire une plaisanterie. Tout le monde se connaît chez nous. Ça va mal finir.

Mais rien, maintenant, ne pouvait plus apaiser l'excitation générale qui augmentait de minute en minute. Il semblait que l'explosion de haine contre Friche eût été le point de départ d'une sorte de règlement de comptes collectif. On ravivait d'anciennes querelles et de vieilles rancunes. Il s'ensuivit une effroyable bagarre où furent échangés des coups de poing et même des coups de couteau.

IV

Soudain, sur le signal d’un homme, ce fut la ruée vers la porte. Voyant que ses camarades perdaient un temps précieux en de vaines disputes, il avait pensé les amener ainsi à s’enfuir avant l’arrivée de la police. Personne ne croyait que la maison fût cernée, il n’y avait d’ailleurs aucune raison à cela. Les « Marats » étaient bien trop occupés à pourchasser les traîtres et les aristos pour s’occuper des habitués du *Rat Mort*. Mais il était certain qu’une bagarre pouvait attirer une patrouille et alors, gare à la police correctionnelle et à la déportation ! Une retraite immédiate paraissait donc la plus élémentaire sagesse.

Tandis que la confusion atteignait son comble, Yvonne était restée tapie dans son coin, en proie à une profonde frayeur à la vue de tout ce qui se passait devant elle. Soudain, elle s’aperçut que la porte située près du banc où elle était assise venait d’être subrepticement ouverte. Elle se retourna vivement, se sentant maintenant menacée de toutes parts. La porte s’ouvrit davantage, comme poussée par une main invisible.

Brusquement, elle dut faire un violent effort pour réprimer un cri. Un homme était devant elle.

– Mon père ! murmura Yvonne avec ferveur.

Le duc de Kernogan jeta un regard affolé sur la salle et aperçut heureusement sa fille. Elle le regarda fixement, devenue blême d’émotion. Il n’était plus que le fantôme de cet orgueilleux aristocrate qui, il y a huit jours encore, comptait parmi les émigrés les plus en vue d’Angleterre. Terriblement amaigri, pâle et à demi mort de faim, les yeux rougis, toute sa personne exprimait avec éloquence les nuits sans sommeil et les tortures de son âme, rongée par le remords.

Profitant de ce que personne ne s'occupait de lui du fait de la confusion générale, M. de Kernogan se glissa à côté de sa fille qui l'enlaça tendrement.

– Oh ! mon père, mon cher père, qu'allons-nous faire ? chuchota Yvonne, sentant ses dernières forces l'abandonner.

– Chut, mon enfant, murmura le duc. Nous devons profiter de cette bagarre pour nous échapper de ce monstrueux endroit. J'ai tout suivi de l'infect grabat où mes geôliers m'ont gardé durant ces trois jours. Mais tout à l'heure, voyant que la porte était restée entrouverte, je suis descendu tout doucement. Personne ne s'occupe de nous, nous pouvons sortir sans être vus, venez.

À cette suggestion, Yvonne, qui était restée tout d'abord paralysée par la peur et par l'émotion, retrouva tous ses esprits en un clin d'œil.

– Non, non, père chéri, s'écria-t-elle vivement. Nous devons rester ici. Il faut que je vous explique. J'ai reçu un message de mon mari… il m'a envoyé un ami qui m'a déjà sortie de la monstrueuse prison dans laquelle Pierre Adet me tenait enfermée. Cet ami m'a assurée que mon cher époux veille sur moi et c'est lui qui m'a amenée ici en me disant de ne pas avoir peur et d'attendre patiemment. Je dois attendre, je dois attendre.

Elle parlait rapidement d'une voix haletante, en phrases hachées.

M. de Kernogan l'écouta, mais ne parut pas saisir exactement le sens de ses paroles. Le chagrin et les privations avaient diminué ses facultés et les mots « d'aide », « d'espoir », « d'amis venant à leurs secours », n'éveillaient en lui aucun écho.

– Un message, murmura-t-il d'un ton vague, l'œil absent. Non, non, ma fille, vous ne devez faire confiance à personne… Pierre Adet est un mauvais homme, plein d'idées diaboliques… il vous tend sûrement un piège… il veut nous anéantir et il vous a amenée ici pour vous faire assassiner par ces ignobles brutes.

– Vous vous trompez, mon père, insista la jeune femme. Pierre Adet nous tenait à sa merci durant ces trois jours. Pourquoi aurait-il besoin de me faire venir ici ?

Mais le malheureux gentilhomme qui, sans le vouloir, avait déjà aidé puissamment ce misérable intrigant à réaliser ses projets monstrueux, prêtant complaisamment sa main pour assouvir sa vengeance, ne pouvait maintenant rien faire d'autre que se lamenter.

– Personne ne peut sonder les profondeurs du machiavélisme de ce criminel, murmura-t-il.

Entre-temps, le petit groupe qui avait décidé de quitter les lieux avait atteint la porte de sortie. L'un d'eux, qui paraissait diriger les autres, l'ouvrit, scruta prudemment l'obscurité et mit un doigt sur ses lèvres pour commander le silence, puis, d'un signe de tête, il les invita à le suivre.

– Partons, Yvonne, chuchota alors le duc en saisissant le bras de sa fille.

– Mais, mon père…

– Partons, partons, supplia-t-il, je vais mourir si nous restons ici une minute de plus.

Yvonne se sentait perdue.

– Tony va sûrement arriver bientôt, insista-t-elle, et s'il ne me trouve ici, nous exposerons nos vies aussi bien que la sienne.

– Je ne crois plus en personne, répliqua M. de Kernogan avec cette obstination des faibles, je n'ai aucune confiance en votre message. Comment voulez-vous que Lord Tony, ou qui que ce soit d'autre, vienne à notre secours, mon enfant ? Personne ne sait que nous sommes dans cet enfer à Nantes.

Mais Yvonne s'accrochait à ce message avec la force du désespoir. Et bien que terrorisée au-delà de toute expression, elle voulait croire à ce rayon d'espoir. Elle savait que cette petite fleur rouge était le symbole de tout ce qui était noble et courageux et qu'elle ne pouvait mentir. Il fallait donc rester à tout prix et malgré tout, malgré son père, malgré cette effroyable bagarre, malgré tout ce qui se passait dans ce lieu infâme. Elle saisit son père par le bras, essayant de le retenir, mais le vieillard semblait possédé par cette force surhumaine que donne souvent une folie naissante.

– Venez, Yvonne, nous devons partir, murmura-t-il avec obstination. Venez, personne ne s'en apercevra. Venez vite, profitons de l'occasion, nous devons partir, c'est le moment.

– Mais, mon père, supplia la jeune femme, où voulez-vous que nous allions ? Qu'adviendra-t-il de nous une fois dehors, dans les rues ?

– Nous pourrons retrouver le chemin vers la Loire, répliqua le duc avec brusquerie.

Et, disant ces mots, il rejeta la main de sa fille qui le retenait, et la saisissant à son tour par le bras, il essaya de l'entraîner vers la porte.

À ce moment, le groupe qui se proposait de quitter la taverne s'arrêta brusquement sur le seuil de la porte sur un signe de l'homme qui avait fait quelques pas au-dehors et qui revint rapidement en chuchotant quelque chose qui parut les inquiéter.

M. de Kernogan luttait toujours avec Yvonne qu'il essayait d'entraîner. À bout d'arguments, cette dernière s'écria :

– Eh bien ! mon père, si vous voulez partir, vous irez seul. Aucune force au monde ne me fera quitter ces lieux où je sais que mon mari va venir me chercher.

– Maudite soit votre obstination, répondit le duc rageusement. Vous mettez en jeu votre vie et la mienne, car moi je sais que notre salut est dans la fuite.

Soudain, d'un angle de la salle partit un cri :

– Attention, père Lemoine, les aristos vont s'esquiver ! Voilà tes cinquante francs qui s'en vont.

C'était Paul Friche. Sa position surélevée lui avait permis de suivre le manège du duc et de sa fille.

– Ce sont eux la cause de toute cette bagarre, ajouta-t-il en jurant, ils vont se débiner et la police va nous tomber dessus.

– Cré nom ! jura Lemoine en sortant de derrière son comptoir, ça ne se passera pas comme ça. Viens m'aider, ma femme, nous allons les amener par ici.

En moins d'une minute, Lemoine et sa femme se frayèrent un chemin à travers la foule jusqu'au duc et sa fille. Yvonne se sentit soudain empoignée et séparée de son père.

– Par ici, ma fille, et pas d'histoires, dit la mère Lemoine d'une voix avinée. Si tu cries, je vais t'abîmer ta jolie figure. Tu disais que des amis riches viendraient te chercher, alors, allons les attendre par ici, hors de cette foule.

Yvonne n'opposa aucune résistance, pensant que cette brutale intervention lui apportait le salut. Un instant de plus, elle allait probablement céder aux instances de son père et perdre ainsi toute chance de retrouver son mari et d'être sauvée.

– Tout est pour le mieux, mon père, eut-elle le temps de lui lancer, lorsqu'elle vit que Lemoine avait saisi le duc par les épaules.

De son côté, M. de Kernogan se débattait en protestant.

– Lâchez-moi, manant, je ne vous suivrai pas, criait-il d'une voix rauque. Yvonne, ma fille, au secours… laissez-moi, vous êtes un démon.

Mais Lemoine tenait bon. Beaucoup plus fort que le duc, il ne se souciait nullement de ses protestations, il détestait les bagarres dans son établissement et il espérait qu'il ne résulterait rien de grave de celle qui avait lieu en ce moment. D'un autre côté, Paul Friche avait peut-être dit vrai : on pouvait tirer profit de ces aristos. Cette pensée redoubla ses forces et, voyant que son prisonnier se débattait désespérément, il voulut le réduire au silence et il lui assena un violent coup de poing sur le crâne.

– Yvonne, à moi ! Au secours ! hurla le duc en perdant connaissance. Malgré le bruit infernal qui régnait dans la salle et alors qu'on l'entraînait à travers la foule, Yvonne entendit l'horrible cri de son père.

Soudain, la porte d'entrée s'ouvrit brusquement et une voix impérative ordonna :

– Que personne ne bouge !

Une confusion incroyable s'ensuivit. On entendit, mêlés au cliquetis des armes, le claquement des sabots des hommes essayant de s'enfuir et qui étaient appréhendés, puis rejetés vers la salle, les hurlements des femmes terrorisées, les pleurs des enfants, le bruit sourd des corps tombant à terre.

– Quel malheur ! murmura la mère Lemoine qui tenait toujours le bras d'Yvonne. Cette fois-ci, nous sommes perdus.

Subitement, près d'elle, une voix chuchota rapidement :

– Vite, mère Lemoine, met les aristos quelque part à l'abri. Tout cela n'est peut-être que de la frime et les « Marats » sont à la recherche des aristos. Mets-les à l'abri, tu les leur remettras après et on te donnera sûrement une récompense. Je tâcherai d'en parler au capitaine Fleury.

Yvonne sentit ses genoux se dérober sous elle, tout était perdu ; il n'y avait plus aucun espoir. Tout à coup, elle se sentit soulevée de terre, mais elle était trop faible pour prendre conscience de ce qui se passait. Sur le point de s'évanouir, elle essaya seulement d'entendre encore la voix de son père à travers le tumulte.

V

Quand elle revint à elle quelques instants plus tard, elle était couchée à terre dans un lieu inconnu et dans une obscurité quasi totale. Une forte odeur de vin lui donna la nausée. Elle ressentait un violent mal de tête et ses oreilles bourdonnaient

douloureusement. Malgré cela, elle perçut à travers la cloison les bruits étouffés et les cris de la bagarre qui continuait.

8

Les chevaliers anglais

I

Ce fut dans cette atmosphère infernale, au milieu des bruits et du tumulte qui lui parvenaient à travers le mur, qu'Yvonne eut soudain conscience que son père était mort.

Il était là, couché sur l'étroit palier où les Lemoine les avaient déposés tous deux, au pied d'un petit escalier de bois. Un faible rayon de lumière provenant de la petite ouverture d'une porte au bas de cet escalier éclairait le corps étendu et immobile du dernier duc de Kernogan, tué au cours d'une bagarre dans un lieu mal famé.

Affaibli par les souffrances morales et physiques endurées ces derniers jours, le vieux gentilhomme avait succombé au terrible coup que lui avait assené cette brute alcoolique. Son cri : « Yvonne, à moi ! Au secours ! » avait été les dernières paroles désespérées de cette âme dévorée de remords.

Lorsque Yvonne, grâce à la faible lumière, aperçut cette forme inanimée, elle fit un grand effort pour se traîner jusqu'à elle. Avant même d'avoir touché ce visage et d'avoir posé son oreille près de cette bouche entrouverte et sa main sur le cœur pour guetter la moindre trace de vie, Yvonne comprit en un éclair toute l'étendue de son malheur. Elle n'eut pas peur de ces grands yeux ouverts qui ne voyaient plus mais qui avaient révélé

tout leur terrible secret. Elle resta accroupie au côté de son père mort, tenant étroitement entre ses doigts sa main glacée.

Un indicible sentiment de tristesse et d'horreur envahit son âme. La pensée que son père était couché là, dans le lieu infâme, jeté comme un paquet par ces gueux pour être ensuite traîné ailleurs, puis enterré comme un chien dans une terre non chrétienne, lui paraissait tellement abominable que cette idée prévalut tout d'abord sur le chagrin. Yvonne Dewhurst avait tellement souffert durant ces quelques jours qu'elle avait cru avoir atteint les limites de l'infortune. Mais cette nouvelle épreuve était vraiment le comble de ce qui pouvait arriver à un être humain. Jamais elle n'avait ressenti un tel désespoir et une pareille solitude.

Blottie contre son père, Yvonne se savait maintenant seule et sans défense contre les insultes ou les outrages de cette foule déchaînée, de qui à peine quelques minces lattes de bois la séparaient. Elle embrassa la main inerte et le front pâle du duc, essayant d'effacer doucement les traces d'horreur et de souffrance qui s'étaient gravées sur ses traits. Pas un instant elle ne songea à tout le mal qu'il lui avait fait et qu'elle avait pardonné depuis longtemps.

Il était impossible de distinguer clairement à travers la cloison ce qui se passait maintenant dans la grande salle. Yvonne essaya, autant que ses esprits égarés le lui permirent, de résumer les événements de ces dernières minutes qui lui semblaient avoir duré des jours, ou même des années.

Elle serra instinctivement la main glacée qu'elle tenait toujours. Au moins, lui, avait cessé de souffrir, il reposait en paix, son sort était maintenant aux mains de Dieu. N'ayant plus le souci de son père, peu lui importait ce qui pouvait lui arriver, rien de pire que la mort en tout cas.

Après cette immense vague d'espoir qui l'avait soutenue, le désespoir avait repris le dessus et elle se trouvait dans un état de complète apathie.

Elle enleva son écharpe et en recouvrit respectueusement le visage de son père, puis elle croisa les mains sur la poitrine et se mit à prier.

II

Au bout d'un instant, Yvonne eut conscience qu'elle avait froid et se mit debout pour se désengourdir les jambes. Un courant d'air persistant lui indiqua l'existence d'une fenêtre ouverte. La jeune femme, incommodée par les odeurs nauséabondes environnantes, s'efforça d'accéder à cette ouverture.

La fenêtre, qui se trouvait percée dans le mur entre la cloison et l'escalier, était petite, basse et garnie de barres de fer à l'extérieur. Yvonne s'accouda et, petit à petit, sous l'influence de l'air frais, ses facultés lui revinrent l'une après l'autre.

Juste en dessous, deux hommes parlaient. Au début, Yvonne ne put distinguer leurs voix de tous les autres bruits, mais bientôt, ayant retrouvé toute sa conscience, elle prêta l'oreille et l'une d'elles lui sembla étrangement familière.

– J'ai dit à Paul Friche de venir nous parler, disait-elle.

– Alors, il devrait déjà être ici, répondit la deuxième voix. Après un court silence, la première voix reprit :

– Halte-là ! Est-ce toi, Paul Friche ?

– À tes ordres, citoyen, répondit un troisième personnage qui venait d'arriver.

– Et comment vont les choses à l'intérieur ? Tout se passe bien ?

– Très bien, mais vos Anglais n'y sont pas.

– Comment le sais-tu ?

– Parce que je connais presque tous ceux qui se trouvent actuellement au *Rat Mort* et je n'ai pas vu d'étrangers parmi eux.

La voix qui avait paru familière à Yvonne reprit avec un gros rire :

– Ah ! la bonne blague ! Pour ma part, je n'ai jamais cru à cette histoire d'Anglais. Le citoyen Chauvelin a des visions !

– Nous avons le temps, citoyen, répliqua l'autre doucement, il faut savoir être patient.

– La patience ! toujours la patience ! Je te répète que je me moque de tes espions anglais. Seuls, les Kernogan m'intéressent. Qu'en as-tu fait, citoyen ?

– Grâce à moi, répondit le dernier venu, cet imbécile de Lemoine les a enfermés près du petit escalier.

– Ils ne peuvent pas s'enfuir de là ?

– Non. Il n'y a aucune autre issue que d'un côté vers la grande salle et de l'autre vers les chambres du haut. Vos Anglais devraient traverser les murs pour atteindre les aristos.

– Alors, au nom du diable, s'écria la voix la plus douce, garde-les là jusqu'à ce que nous mettions la main sur ces maudits espions.

– Quelle bêtise, lança l'autre qui paraissait fort en colère, au contraire, sors-les, citoyen Friche... amène-les au milieu de la grande salle. Le capitaine Fleury dirige la perquisition, il note les noms de tout ce bétail qu'il arrête sur les lieux et je veux voir figurer sur la liste le ci-devant duc de Kernogan et son adorable fille.

– Citoyen, laisse-moi t'assurer une fois de plus..., insista d'une voix persuasive celui que l'on avait nommé Chauvelin.

– Assez, interrompit brutalement son interlocuteur. Au diable tes Anglais ! je veux les Kernogan.

Yvonne, en proie aux plus vives inquiétudes, avait suivi cette abominable conversation. Elle venait de découvrir que l'une des voix, celle qui lui avait semblé familière, était celle de Martin-Roget. Elle put facilement situer les deux autres voix ; celle au timbre doucereux, entendue à plusieurs reprises durant ces derniers jours d'horreur, c'était celle du compagnon de Martin-Roget, l'autre appartenait à cet homme vulgaire qui paraissait être l'instigateur de la bagarre et le mauvais génie de la taverne.

Elle comprit alors, par cette conversation, que son père avait eu raison, et elle réalisa clairement le plan diabolique ourdi par Martin-Roget, alias Pierre Adet. Il l'avait attirée dans ce lieu infâme grâce à une habile machination, mais comment avait-il pu se procurer ce message et connaître le symbole de la petite fleur rouge ?... Qui était ce guide mystérieux ? Quelle était la part de la mystification dans tout cela ? Quel était le rôle joué par son mari et son ami ?

Ce qui la torturait plus que tout était l’idée que c’était elle, qui aurait volontiers donné sa vie pour son bien-aimé, qui allait servir d’appât pour le faire tomber dans le piège, ainsi que ses amis. Sans aucun doute, ces hommes connaissaient la présence à Nantes du noble Mouron Rouge et de ses amis et ils paraissaient attendre leur venue dans cet endroit abominable.

Yvonne songeait que d’un autre côté, si tout cela était exact, si son mari et ses compagnons l’avaient vraiment suivie jusqu’ici, alors une partie tout au moins du message venait d’eux et ils devaient être aux aguets non loin de là, attendant le moment propice pour voler à son secours, bravant tous les dangers et ignorant sans doute l’affreux piège que leur tendaient ces sombres brutes.

Yvonne fut alors saisie d’un désir effréné de sortir de cette étroite prison qui lui semblait encore plus atroce que l’horrible mansarde de chez Louise Adet.

Elle se meurtrit cruellement les mains et les bras contre les barreaux de la fenêtre dans de vains efforts pour les arracher. Elle voulut pousser un cri perçant afin d’avertir les autres de ne pas s’approcher et de fuir aussi loin qu’ils le pourraient, mais elle réalisa soudain que cela les ferait accourir encore plus vite à son secours et elle s’arrêta, déchirée entre le désir d’avoir près d’elle son cher époux et celui de le savoir à cent lieues de là.

III

Dans la grande salle, un demi-silence avait fait place au tumulte. Yvonne put entendre à travers la cloison des ordres brefs et des questions posées sur un ton péremptoire, suivies de

réponses timides et entrecoupées de temps à autre par des gémissements ou une protestation vite réprimée.

– Ton nom ?

– Où habites-tu ?

– Quelles sont tes occupations ?

– Ça suffit. Silence ! Au prochain !

– Ton nom ?

– Où habites-tu ? etc..

Les hommes et les femmes étaient tour à tour questionnés, alignés, pour être ensuite expédiés Dieu sait où. Parfois quelqu'un suppliait, criait, et une verte réprimande ou des coups le réduisaient aussitôt brutalement au silence.

Inlassablement, les questions reprenaient :

– Ton nom, citoyen ?

– Georges-Amédée Lemoine.

– Où habites-tu ?

– Dans cette maison.

– Tes occupations ?

– Propriétaire de cette taverne, citoyen, un bon patriote et un fidèle serviteur de la République…

– Ça suffit.

– Mais je proteste…

– Silence ! Au prochain !

Au-dehors, dans la petite allée, Martin-Roget et Chauvelin continuaient leur conciliabule à voix basse. Les oiseleurs guettaient toujours leur proie. Le troisième personnage avait apparemment disparu.

Derrière sa petite fenêtre grillagée Yvonne saisit de nouveau une partie de leur dialogue.

– Encore un peu de temps, citoyen, tu ne perds rien pour attendre. Tes Kernogan sont en sûreté. Paul Friche te l'a assuré, attends au moins que Fleury en ait fini avec la canaille de la grande salle ; après, ses « Marats » fouilleront le reste de la maison. Il ne sera jamais trop tard pour mettre la main sur tes aristos et entre-temps…

– Pourquoi attendre ? interrompit Martin-Roget, c'est une imbécillité, citoyen, de croire que tes Anglais existent ailleurs que dans ton imagination. L'autre l'interrompit brusquement.

– Écoute, chuchota-t-il d'un ton de commandement.

À l'ordre de Chauvelin, Yvonne avait également tendu l'oreille. Soudain, son cœur faillit cesser de battre et elle fut sur le point de pousser un cri. Là, tout près d'elle, elle venait de percevoir quelques mots en anglais, prononcés d'une voix légèrement traînante :

– Grands dieux, Tony, ne tombez-vous pas de sommeil ?

La jeune femme resta quelques secondes clouée sur place, fascinée par ces mots qui résonnaient en elle comme une

extraordinaire musique. Puis, revenue de sa surprise, elle se précipita vers l'escalier, tandis qu'en bas elle entendait Martin-Roget appeler fébrilement Paul Friche. En passant devant le corps de son père, la jeune femme se recommanda à Dieu, lui demandant aide et protection pour elle et ses sauveteurs, puis elle monta les marches en courant.

En haut de l'escalier, elle vit une faible lumière filtrer d'une porte entrebâillée qu'elle poussa et, sans regarder autour d'elle, elle alla droit à la fenêtre, l'ouvrit en hâte, puis se pencha au-dehors.

La fenêtre donnait sur la petite allée à côté de la maison de Louise Adet ; elle vit des ombres courant par-ci par-là, qui s'agitaient en chuchotant… Mais d'où était donc venue cette voix étrange et traînante ?

Martin-Roget avait dû interroger à ce sujet Friche, accouru à son appel, car Yvonne entendit ce dernier répondre avec assurance :

– Je suis sûr que ça venait de l'intérieur de la maison ou alors peut-être du toit. Et avec ta permission, citoyen, j'aimerais m'en assurer.

L'un des hommes dut alors apercevoir la vague silhouette qui se penchait par la fenêtre, car il poussa un cri et Chauvelin ajouta avec précipitation :

– Tu as raison, citoyen, il se passe des choses bizarres dans la maison.

– Que faut-il faire ? interrogea Martin-Roget, au comble de l'agitation.

– Rien, il faut attendre. Les Anglais sont faits comme des rats, en tout cas !

– Attendre ! s’exclama Martin-Roget qui faillit s’étrangler de rage ; attendre, toujours attendre ! Ils vont nous filer entre les doigts.

– Ils ne fileront pas d’entre les miens, rétorqua Paul Friche, et ce ne sera pas la première fois que j’escaladerai une façade. En avant, Jean-Pierre ! appela-t-il en s’adressant à un jeune homme qui se trouvait près de lui, et la Loire pour nous deux si nous ne mettons pas la main sur ces maudits Anglais.

– Et cent francs pour chacun de vous, cria Chauvelin joyeusement, si vous réussissez.

Yvonne ne songea même pas à refermer la fenêtre. De gros rires et des exclamations encourageantes lui indiquèrent que Friche et son compagnon avaient aussitôt mis leur projet à exécution.

Elle sortit et descendit de la pièce en courant, se sentant comme un animal traqué prêt à succomber. Au moment où elle atteignait le bas des marches, elle entendit un cri de triomphe et des exclamations, suivis de bris de verre et du fracas de meubles renversés ; elle comprit que les deux hommes avaient réussi. D’ailleurs, deux secondes après, elle entendit des pas lourds dévaler les marches quatre à quatre.

Folle de terreur, la malheureuse s’écroula sur le corps de son père et perdit connaissance.

IV

Dans la grande salle, Fleury continuait toujours ses interrogations.

– Ton nom ?

– Où habites-tu ?

– Tes occupations ?

L'endroit était plein à craquer et on suffoquait. Les « Marats » s'étaient rangés le long des murs et gardaient les portes et les fenêtres. Les suspects, tel un bétail humain, avaient été repoussés dans un coin.

Fleury faisait semblant de prendre des notes, comme pour préparer un dossier en règle devant servir à un procès dont ces malheureux ne bénéficieraient jamais, conformément à la sinistre mise en scène imaginée par l'infâme Carrier.

Lemoine et sa femme, malgré leurs protestations, furent réduits au silence. Des hommes et des femmes qui avaient tenté de se révolter contre leur arrestation avaient été brutalement malmenés. Il en restait encore une demi-douzaine à interroger et le capitaine était à bout de forces.

– Quel enfer ici ! soupira-t-il.

À ce moment éclata ce joyeux cri de triomphe venant de la rue, suivi par un bruit de verre brisé.

– Qu'est-ce qui se passe ? cria Fleury.

Il appela un sergent et lui indiqua la porte d'un signe de la tête.

– Vite ! Là derrière, va voir ce qui se passe ! dit-il.

Mais avant même que l'homme ait pu atteindre la porte, celle-ci fut violemment ouverte d'un coup de pied et, portant sur ses épaules le corps inanimé d'Yvonne, apparut Paul Friche. Son bonnet rouge lui avait glissé sur un œil, sa chemise pendait en lambeaux et son pantalon était déchiré aux genoux. Son compagnon le suivait, titubant sous le poids du corps du ci-devant duc de Kernogan qu'il avait chargé sur son dos en le retenant par les poignets.

Fleury se leva précipitamment ; l'apparition de ces deux hommes portant chacun un fardeau, le mit hors de lui.

– Que veut dire tout cela ? hurla-t-il.

– Les aristos ont essayé de s'enfuir, répliqua Friche brièvement.

En disant ces mots, il avança dans la salle, portant le corps de la jeune femme évanouie comme si, dans ses bras puissants, il n'eût pas pesé davantage qu'une plume. En arrivant à la hauteur du capitaine, ce dernier demanda d'un ton péremptoire :

– Comment es-tu entré dans la maison ? Et par ordre de qui ?

– Par la fenêtre, rétorqua l'autre, et sur l'ordre du citoyen Martin-Roget.

– Un caporal de la compagnie Marat n'a d'ordres à recevoir que de moi, lança-t-il au comble de la fureur ; tu devrais le savoir, citoyen Friche.

Un des hommes de la compagnie, qui suivait attentivement cette scène, intervint soudain.

– Cet homme ne fait pas partie de notre compagnie, citoyen commandant, cria-t-il, et quand au caporal Friche, il est à l'infirmerie depuis quelques heures avec le crâne fendu…

– Ce n'est pas Friche ? interrompit Fleury brutalement, alors, au nom du diable, qui est cet homme ?

– Le Mouron Rouge, pour vous servir, citoyen commandant ! répondit d'une voix forte le pseudo-Friche avec un rire joyeux.

Et, avant que Fleury ébahi ou ses gens aient pu faire le moindre mouvement, il bondit à travers la pièce et arracha en passant la lampe à huile suspendue au plafond, qui s'écrasa par terre, plongeant la salle dans une obscurité totale.

Une incroyable confusion s'ensuivit, remplie de hurlements et d'imprécations. Fleury criait des ordres à tue-tête ; on entendait le cliquetis des armes et le bruit des pas mêlés à celui de chute de corps, que les audacieux chevaliers renversaient dans leur ruée vers la sortie.

– Ils ont passé la porte, hurlèrent les « Marats » postés à l'entrée.

– Suivez-les, lança Fleury affolé. Maudits soient tous ces imbéciles !

Le capitaine et ses hommes sortirent à leur tour en se frayant brutalement un passage à travers la foule.

– Vite !… Suivez-les… Ils sont lourdement chargés, ordonna-t-il. Et se tournant vers un sergent, il ajouta :

– Veille à l'ordre ici, que plus personne ne sorte ! Tu m'en réponds sur ta tête.

9

Le proconsul

I

Voyant Fleury sortir en courant, Martin-Roget et Chauvelin, qui se trouvaient au coin de la maison, se joignirent à lui.

– Que se passe-t-il ? cria Chauvelin.

– Cet Anglais avec la femme sur le dos, et l'autre homme, quelqu'un les a-t-il vus ?

– Malédiction, que veux-tu dire ?

– Les avez-vous vus ? répéta Fleury d'une voix rauque.

– Non !

– Ils n'ont pas pu passer devant vous ?

– Impossible !

– Alors, à moins que nous n'ayons des yeux de chat, ce suppôt de Satan nous échappera encore… Suivez-le, en avant ! lança-t-il une fois de plus à ses hommes.

L’obscurité était quasi totale et le vent glacial qui soufflait avec violence, assourdissant le bruit des pas, rendait la poursuite encore plus pénible.

– Il est allé de ce côté, cria un homme.

– Non, non, par ici, s’exclama un autre.

– Ah ! le voilà, crièrent plusieurs voix en chœur, il traverse le pont !

Fleury s’époumonait après ses hommes.

– Suivez-le, hurla-t-il, il y a cent francs pour le premier d’entre vous qui lui met la main au collet.

La chasse s’engagea. L’Anglais, avec son fardeau sur l’épaule, venait d’atteindre l’entrée du pont où une lanterne, accrochée là, l’éclaira violemment durant un court instant. Il avait moins de cent mètres d’avance sur ses poursuivants, lesquels se lancèrent à ses trousses en poussant des cris sauvages. De nouveau éclairé, il apparut une fois encore au milieu du pont, telle une sorte de géant bossu et fantastique, né des ombres de la nuit.

De droite et de gauche, surgissant des maisons du carrefour de la Poissonnerie où ils avaient été placés en faction, d’autres « Marats » se joignaient à leurs camarades dans cette poursuite effrénée.

Des fenêtres s’ouvraient de tous côtés et les bourgeois de Nantes, réveillés par le bruit, oubliant pour un instant leurs soucis et poussés par la curiosité, se demandaient ce qui se passait, tandis que d’autres sortaient dans la rue, se mêlant à la foule des poursuivants par simple goût de l’aventure.

Fleury fermait la marche, suivi de Martin-Roget et de Chauvelin qui essayaient de glaner des informations supplémentaires.

– Alors, que s'est-il passé ? demanda Chauvelin.

– Cet homme, Paul Friche… avec l'aristo sur le dos… et l'autre avec le ci-devant duc… ce sont eux, les espions anglais déguisés… ils ont brisé la lampe… puis ils se sont enfuis.

– Nom d'un…

– Blasphémer ne sert à rien, citoyen Martin-Roget coupa Fleury aussi vivement que sa respiration haletante le lui permettait ; toi et le citoyen Chauvelin, vous êtes les responsables de toute cette affaire. C'est toi, citoyen Chauvelin, qui as placé Paul Friche à l'intérieur de la taverne et qui lui as dit ce qu'il fallait faire…

– Et alors ?

– Le vrai Paul Friche a été amené à l'infirmerie il y a quelques heures, le crâne fracturé par un coup assené par tes Anglais, je suppose ?

– Impossible, répliqua Chauvelin en jurant.

– Pourquoi impossible ?

– Parce que l'homme à qui j'ai parlé, place du Bouffay…

– N'était pas Paul Friche, interrompit Fleury.

– Mais il était de faction avec deux autres « Marats »…

– Peut-être, mais l'homme n'était pas Paul Friche et les autres n'étaient pas des « Marats ».

– Et alors, tout à l'heure, à la taverne ?… et celui qui est monté par la gouttière ?…

– C'était toujours ton fameux Mouron Rouge.

– Ah ! malédiction !

La poursuite continuait, devenant de plus en plus forcenée. Le lièvre avait gagné encore une légère avance sur la meute qui comptait maintenant une centaine d'hommes. Après avoir traversé le pont, il s'était engagé dans le dédale des petites rues, derrière la place de la Petite-Hollande et l'hôtel de la Villestreux, la résidence de Carrier. La meute avait perdu du terrain en s'arrêtant d'abord au pont, puis au coin de plusieurs rues, hésitant sur la direction à prendre.

– Par ici !

– Non, par là !

– Ah ! le voici !

Ces quelques instants suffirent à l'homme traqué pour arriver au bout d'une rue, puis tourner le coin et disparaître une fois de plus dans la nuit noire. Les éclairages étaient rares dans cette partie de la ville et ce n'est que quand le lièvre dut, par force, passer de nouveau sous la lueur d'une lanterne, que la meute put retrouver sa piste.

– Cernez les ponts, cria Fleury aux hommes près de lui ; laissez-le se promener sur l'île. Il ne pourra la quitter qu'en se jetant dans la Loire. Et une fois que nous aurons le chef de la

bande, nous trouverons facilement ses acolytes. Leur disparition ne m'inquiète nullement.

Les « Marats », malins et avides de toucher leur récompense, comprirent à l'instant toute la portée de ce plan : tous les ponts étant gardés, l'Anglais aurait beau courir, il était pris comme un renard au piège. Ils se dispersèrent le long des quais et barrèrent un à un tous les ponts.

– Le proconsul aura plus de plaisir qu'il n'escomptait, dit Fleury satisfait. Il se réjouissait de la capture de ces traîtres dont il craignait mortellement l'évasion, et maintenant j'ai l'impression que la curée aura lieu juste sous les fenêtres de sa résidence.

Martin-Roget, depuis les événements de la taverne, n'était obsédé que par la pensée que l'accomplissement de sa vengeance contre les Kernogan risquait de passer au second plan.

– Tu te souviendras, citoyen capitaine, répéta-t-il pour la dixième fois peut-être à Fleury, que les ci-devant Kernogan ont été trouvés à l'intérieur du *Rat Mort*.

Fleury répondit avec impatience que, pour le moment, le sort des deux aristos lui importait peu alors qu'on était sur la trace du plus précieux gibier qu'un bon patriote pût espérer attraper. Chauvelin, lui, ne disait rien. Il marchait d'un pas rapide à côté du capitaine Fleury, les lèvres serrées, la respiration haletante. De ses yeux pâles, il scrutait la nuit où son pire ennemi allait enfin rencontrer le sort qu'il méritait.

II

– Il ne peut pas s'échapper de l'île, avait déclaré Fleury.

Il ne restait en effet plus grand-chose à faire pour capturer le lièvre. Les ponts étaient tous bien gardés, l'île regorgeait de « Marats » en faction un peu partout et la Loire empêchait implacablement toute retraite. Chauvelin, l'ennemi le plus tenace, le capitaine Fleury, avide de toucher sa récompense et de gagner la reconnaissance du proconsul, Martin-Roget enfin, ivre d'assouvir sa vengeance, tous trois étaient aux aguets à quelques pas de leur proie.

Si, pour le moment, l'Anglais avait disparu avec son fardeau comme avalé par la nuit, il n'y avait quand même aucun endroit par où il puisse s'échapper ; il s'était probablement dissimulé sous quelque porche, jouant à cache-cache avec ses poursuivants.

Fleury était maintenant d'excellente humeur. Il donna l'ordre à ses hommes de rester à leurs postes toute la nuit. Si cela convenait à l'Anglais de rôder jusqu'au matin sur l'île, il était le bienvenu, et le lendemain on s'occuperait de lui.

Les oisifs, qui s'étaient joints si promptement à cette chasse à l'homme, continuèrent à parcourir les rues en proie à une vive agitation ; parfois, ils poussaient un cri de joie, croyant avoir découvert le fugitif dans l'obscurité, puis, sans se décourager, ils reprenaient de nouveau leurs recherches.

Les gendarmes, jaloux des « Marats », essayèrent de leur côté de mettre la main sur l'insaisissable Anglais, espérant ainsi recevoir la récompense. Fleury, rencontrant le prévôt, l'apostropha brutalement :

– Mes hommes s’occuperont de ce traître, citoyen, ce n’est pas ton affaire. Le prévôt protesta et une dispute allait éclater, lorsque Chauvelin intervint avec sa diplomatie habituelle.

– Et pourquoi, dit-il d’une voix conciliante, ne pas laisser également les gendarmes participer à nos recherches ? Ces hommes peuvent réussir à débusquer notre lièvre et à le faire sortir de son trou, puis les « Marats » s’en empareront rapidement.

Le prévôt accepta la proposition. Il serait toujours temps, pensa-t-il, de discuter la récompense au moment de la capture et, sans adresser le moindre salut à Fleury, il tourna les talons et s’éloigna.

– Qu’il fasse ce qu’il veut, grommela Fleury, aussi longtemps que cet imbécile et sa bande ne gêneront pas mes hommes.

– Ne voudrais-tu pas aller voir tes sergents, citoyen capitaine ? demanda Chauvelin d’une voix persuasive, tout le monde doit être particulièrement vigilant et tes « Marats » auront besoin d’une surveillance constante. Si je puis être d’une utilité quelconque…

– Non, répliqua Fleury sèchement, je sais m’occuper de ma compagnie mieux que personne. D’ailleurs, toi et le citoyen Martin-Roget, vous feriez mieux d’aller trouver le proconsul pour le mettre au courant de ce qui se passe.

– Il aura une peur de tous les diables, répondit Chauvelin, en apprenant que l’Anglais est dans l’île.

– Tu le rassureras autant que tu le pourras. Dis-lui que mes hommes gardent toutes les issues de l’île et que je veille personnellement aux opérations. Démontre-lui bien, citoyen,

que l’Anglais n’a aucune chance d’évasion possible, à moins qu’il ne veuille se noyer dans la Loire avec cette femme.

III

Chauvelin et Martin-Roget se dirigèrent vers la place de la Petite-Hollande. De loin, ils aperçurent la façade de l’hôtel de la Villestreux où brillaient deux fenêtres éclairées. Sans doute Carrier, ému par cette chasse à l’homme, semblant de peur, était aux aguets, tapi dans son repaire, attendant anxieusement les nouvelles.

Malgré l’obscurité, il était possible de distinguer des groupes courant dans toutes les directions ou se rassemblant sous les arbres. Une grande agitation semblait régner partout.

Au milieu de la place, deux petites lumières brillaient. C’était la voiture du proconsul, toujours en état d’alerte, prête à l’emporter loin de cette ville dont il était le bourreau. Les chevaux piaffaient sur le sol gelé, et les lanternes, de chaque côté de la voiture, éclairaient les silhouettes du cocher et du postillon, tous deux à leur poste.

Les habitants de Nantes ne se lassaient jamais de venir contempler le beau carrosse, d’admirer le cocher dans son bel uniforme vert bouteille et le luxueux harnachement des chevaux aux cuivres étincelants. Les badauds essayaient souvent de lier conversation avec les cochers, lors de leur relève, ou de plaisanter avec les postillons. Ces hommes, imbus de leur importance, sachant que de leur rapidité et de leur présence d’esprit pouvait dépendre la vie du tout-puissant proconsul, aimaient à parader en public.

Ce soir-là, comme à l'ordinaire, il s'était formé un groupe de curieux autour de la voiture, admirant la richesse et le luxe dont aimait s'entourer le dictateur de Nantes.

Tout à coup, on entendit la voix d'un homme qui paraissait fort en colère. Chauvelin et Martin-Roget, qui avançaient rapidement vers l'hôtel, perçurent un cri rauque, suivi d'une bordée d'injures.

– Ma voiture ! ma voiture à l'instant !... Lalouët, ne me quitte pas... Maudits soient tous ces imbéciles... Ma voiture, vite...

– Le proconsul, chuchota Chauvelin en se précipitant en avant, suivi de près par Martin-Roget.

Au moment où ils atteignirent le carrosse, des gens accouraient de tous les coins de la place. En un clin d'œil, une foule compacte s'était formée autour de l'équipage et les deux hommes eurent beaucoup de mal à se frayer un passage.

– Citoyen Carrier, cria Chauvelin aussi fort qu'il put, essayant de dominer le brouhaha général, arrête ! J'ai d'excellentes nouvelles pour toi... les espions anglais...

– Au diable tous ces incapables, hurla la voix du proconsul, vous avez laissé échapper ce scélérat... je le savais, je le savais... l'assassin est au large... Ma voiture à l'instant, ma voiture ! Lalouët, reste auprès de moi !

En jouant des coudes, Chauvelin parvint à se pousser jusqu'au premier rang de la foule ; Martin-Roget, grâce à sa force, avait également réussi à avancer. À travers le brouillard, ils purent voir la silhouette contrefaite du proconsul gesticulant d'une main, tandis que de l'autre il s'accrochait convulsivement à Lalouët, lequel se préparait à ouvrir la portière de la voiture.

D'un mouvement rapide, Chauvelin se plaça entre la portière et le proconsul.

– Citoyen Carrier, dit-il avec fermeté, je te jure qu'il n'y a aucune raison de t'alarmer, tu n'as absolument rien à craindre, je t'en supplie, rentre chez toi.

Pour donner plus de poids à ses paroles, il avait saisi le bras du proconsul, mais ce geste, au lieu d'apaiser Carrier qui semblait en proie à une vive terreur, eut l'effet de l'exaspérer davantage et il se libéra brutalement de cette étreinte en proférant une terrible imprécation.

– Dix mille diables, cria-t-il d'une voix rauque, qui est l'imbécile qui ose me toucher ? En arrière, je te dis, en arrière… ou…

À ce moment, on entendit un coup de feu tiré en l'air. Une effroyable confusion s'ensuivit, les chevaux se cabrèrent et la foule se dispersa en un instant. Quant à Chauvelin, avant qu'il ait pu prononcer un mot de plus, il reçut un violent coup sur la tête et si Martin-Roget ne l'avait tiré brusquement en arrière, il aurait roulé sous les roues de la voiture.

On entendit alors le bruit d'une portière refermée avec violence, puis un ordre hurlé au cocher :

– En avant, citoyen ! Il y va de nos vies ! Les assassins anglais sont à nos trousses. À la porte de Savenay, et au galop !

Le postillon fit claquer son fouet, et les chevaux, déjà excités par tout ce désordre, bondirent en avant et partirent à fond de train. Quelques badauds suivirent la voiture durant quelques instants en criant :

– Voilà le proconsul ! Voilà le proconsul ! Bon voyage !

Chauvelin, à demi assommé par le coup qu'il avait reçu, et soutenu par Martin-Roget, revint rapidement à lui.

– Ah ! le lâche, murmura-t-il entre ses dents, il regrettera tout cela. Aussitôt que je pourrai m'occuper de lui, il verra… entre-temps…

Le galop des chevaux se perdit au loin ; seuls quelques cris : « Le proconsul ! le proconsul ! » retentirent encore pendant quelques instants.

Fleury se trouvait sur le pont au moment où la voiture arrivait à toute allure ; il eut juste le temps de crier à ses hommes de se mettre au garde-à-vous. En principe, il aurait fallu faire tirer une salve d'honneur au passage du tout-puissant représentant du peuple, mais il fut pris de court. Le carrosse passa bruyamment, tandis que Carrier, sortant la tête par la portière, se mit à insulter Fleury d'avoir laissé des espions, payés par le gouvernement britannique, menacer sa vie.

– Je vais à Savenay, cria-t-il, et j'y resterai jusqu'à ce que ces assassins aient été jetés à la Loire ; mais à mon retour, gare à toi, Fleury !

Puis la voiture tourna brusquement sur le quai et disparut rapidement dans la nuit.

IV

Chauvelin, s'appuyant sur Martin-Roget, traversa en boitillant la place où la foule s'était reformée. Tous se

demandaient ce que signifiait le départ précipité du proconsul, alors que les traîtres étaient toujours sur l'île et que leur capture certaine constituerait un des grands événements de la ville.

– Je pense, dit Martin-Roget, que nous ferions mieux d'aller nous coucher et de laisser Fleury s'occuper du reste. Les Anglais ne seront peut-être pas arrêtés avant quelques heures et je tombe de fatigue.

– Fais ce que tu veux, citoyen, répondit Chauvelin sèchement, moi je resterai ici jusqu'à ce que je voie ces maudits Anglais aux mains du capitaine Fleury.

Soudain, Martin-Roget saisit le bras de son compagnon en chuchotant :

– Écoute ! n'entends-tu pas ?

Chauvelin tendit l'oreille et ses genoux faillirent se dérober sous lui.

– Qu'est-ce que cela signifie ? reprit Martin-Roget vivement intrigué ; on dirait la voix du jeune Lalouët.

Chauvelin ne répondit rien. Oubliant ses douleurs, il retraversa la place et courut jusqu'à l'hôtel de la Villestreux d'où avait jailli la voix familière.

Le jeune Lalouët, car c'était incontestablement lui, se tenait près de la porte, éclairé par une lanterne et entouré de quelques passants. Les premiers mots que Chauvelin entendit furent :

– Vous êtes tous fous... ou ivres. Le citoyen proconsul est en haut dans sa chambre... et il vient de m'envoyer pour savoir ce qu'il y a de nouveau au sujet de ces espions anglais...

V

Personne ne répondit. On eut l’impression qu’un fantôme venait de passer au milieu de ces gens, les glaçant de cette peur que suscite toute manifestation surnaturelle ou inexplicable.

On entendait encore dans le lointain le roulement du carrosse, à peine perceptible maintenant dans la nuit.

– N’y a-t-il personne pour m’expliquer enfin ce qui se passe ici ? demanda Lalouët avec impatience. Le citoyen Fleury est-il là ?

Ne recevant toujours aucune réponse, il ajouta avec brusquerie :

– Hep, là-bas ! Êtes-vous des sourds-muets et des imbéciles, qu’aucun de vous ne puisse répondre ?

Une voix timide s’éleva de la foule :

– Le citoyen proconsul était ici il y a encore un instant… nous l’avons tous vu et entendu, et le citoyen Lalouët l’accompagnait…

Une imprécation l’arrêta net, et quelqu’un d’autre reprit :

– Nous aurions tous pu jurer que nous t’avons vu, citoyen Lalouët, ainsi que le citoyen proconsul. Il est monté dans la voiture avec… enfin avec quelqu’un qui semblait être toi… et ils sont partis…

– C’est une ignoble plaisanterie, cria le jeune homme en proie à une violente colère. Je puis vous assurer que le citoyen Carrier est dans son lit ; quant à moi, je viens à l’instant de

sortir de la maison… Nom d'un chien, suis-je là debout devant vous, oui ou non ?

Il s'arrêta, ayant brusquement compris. Il revoyait dans un éclair tous les événements qui s'étaient déroulés tout le long de la journée et qui trouvaient leur aboutissement dans ce gigantesque tour d'escamotage.

– Chauvelin ! cria-t-il, où diable est le citoyen Chauvelin ?

Mais Chauvelin avait disparu. Complètement anéanti, il avait fui, aussi rapidement que ses jambes flageolantes le lui permettaient, ce lieu, témoin d'une nouvelle défaite éclatante.

Carrier fit fouiller toute la ville et, pendant quelques jours, les aristocrates et les rebelles furent laissés en paix. Mais c'est en vain qu'on rechercha cet homme de petite taille dont les yeux perçants avaient été incapables de reconnaître sous le déguisement du répugnant sans-culotte Friche, le dandy le plus raffiné de la haute société anglaise, et dont le cerveau si ingénieux n'avait pu deviner que sous les traits de Carrier et de Lalouët, se cachaient son vieil ennemi Sir Percy Blakeney et l'adorable jeune femme de Lord Anthony Dewhurst.

10

Lord Tony

I

Un quart d’heure plus tard, Fleury, introduit auprès de Carrier, dut essuyer, malgré ses protestations d’innocence, la terrible colère du proconsul.

Quant à Martin-Roget, il s’était momentanément éclipsé, préférant éviter pour l’instant tout contact personnel avec Carrier que la peur, depuis l’évasion des espions anglais, rendait encore plus redoutable. Mais il lui envoya cependant les dix mille francs promis pour son aide dans cette affaire qui se terminait d’une manière si désastreuse pour lui.

Au moment où Carrier, au comble de la fureur, accablait Fleury de mille questions auxquelles le malheureux était incapable de répondre, deux hommes se séparaient à la grille du petit cimetière de Sainte-Anne. Le plus jeune des deux venait de glisser une bourse bien garnie dans la main de l’autre qui la reçut en s’inclinant respectueusement.

– Milord, dit-il, je vous fais la promesse solennelle que M. le duc de Kernogan reposera en paix en terre chrétienne. M. le curé de Vertou vient ici chaque fois qu’il le peut sans courir trop de risques, lire l’office des morts pour les défunts qui n’ont pu recevoir les derniers sacrements ; il y a par ici un lopin

de terre bénite que ces abominables terroristes n'ont pas encore découvert.

– Vous enterrerez M. le duc immédiatement, ordonna le jeune homme, et vous mettrez M. le curé au courant des événements.

– Oui, milord. Je ferai tout cela sur-le-champ. Bien que M. le duc n'ait jamais été un bon maître pour moi, je ne puis oublier que je l'ai servi pendant plus de trente ans. C'est moi qui conduisais son équipage cette mémorable nuit où la canaille, menée par Pierre Adet, voulait faire un mauvais parti à mademoiselle, et c'est moi également qui ai conduit M. le duc et sa fille lorsqu'ils ont quitté Kernogan pour toujours. C'est moi maintenant qui creuserai la tombe anonyme de mon ancien maître. Je sers cette abominable révolution en creusant des tombes pour ses victimes. Ah ! si seulement je savais ce qu'il est advenu de mademoiselle.

– Mademoiselle Yvonne est ma femme, mon brave, répliqua le jeune homme avec douceur. Elle a, j'espère, d'innombrables années de bonheur devant elle si Dieu le veut et si je réussis à lui faire oublier toutes ses souffrances Passées.

– Ainsi soit-il ! milord, répondit l'homme avec ferveur, et dites bien à Madame qu'elle peut être tranquille. Jean-Marie, son vieux et fidèle cocher, veillera à ce que M. le duc soit enterré comme un gentilhomme et un chrétien.

– J'espère que vous ne courrez pas trop de risques, mon bon Jean-Marie, dit Lord Tony ému.

– Pas de plus grands risques, milord, répondit le vieillard, que ceux que vous avez pris vous-même en transportant le corps de M. le duc sur vos épaules à travers toute la ville.

– Bah ! ce n’était pas si difficile, dit Lord Tony, la meute était occupée à poursuivre un gibier plus précieux. Dieu fasse qu’il ne leur soit rien arrivé !

Tandis qu’il disait ces mots, on entendit au loin le bruit d’une voiture roulant à toute allure.

– Ah ! les voilà, Dieu soit loué ! s’exclama Lord Tony dont la voix frémissante trahissait toutes les angoisses qu’il venait d’éprouver.

En effet, depuis le moment où il avait vu disparaître son ami et sa chère épouse pendant que lui-même, chargé de la dépouille du duc, se frayait un chemin hors de la taverne, il ne savait plus rien.

Il avait reçu de son ami l’ordre de s’occuper du malheureux gentilhomme, et pour les membres de la Ligue du Mouron Rouge, les mots « désobéissance » et « échec » n’existaient pas. À travers les rues de Nantes plongées dans l’obscurité, Lord Anthony Dewhurst, le jeune et riche dandy, n’obéissant qu’à sa loyauté et son sens du devoir, ploya sous un fardeau qui n’était autre que le cadavre d’un homme qui le haïssait et qui lui avait causé un tort immense. Ses meilleurs complices avaient été la nuit et l’importance de la personnalité de son ami qui avait heureusement détourné de lui tous les limiers. Il avait donc pu accomplir sa tâche malgré l’anxiété mortelle qu’il éprouvait au sujet de sa femme.

Maintenant, son travail terminé, il avait le bonheur d’entendre au loin le bruit de la voiture amenant sa bien-aimée. Quelques instants plus tard, le carrosse s’arrêta devant lui et une voix joyeuse appela :

– Tony, êtes-vous là ?

– Ah ! Percy, s'écria le jeune homme qui comprit à ces mots que tout allait bien.

Son valeureux chef, l'excellent ami qui avait mobilisé toutes les ressources de son cerveau exceptionnel pour voler à son secours, proclamait cette victoire d'une voix allègre.

Le moment d'après, Yvonne était dans les bras de son mari qui venait de sauter dans la voiture, tandis que Sir Percy grimpait sur le siège, prenant les rênes des mains du cocher stupéfait.

– Mais, citoyen proconsul, protesta faiblement l'homme qui crut rêver.

– Descends de ton siège, benêt, ordonna le pseudo-Carrier. Toi et le postillon, vous resterez ici jusqu'à demain matin et vous proclamerez à qui veut l'entendre que les espions anglais vous ont assaillis et ont failli vous tuer aux abords du cimetière de Sainte-Anne.

Et en disant ces mots, Sir Percy lança une bourse aux deux hommes qui, croyant voir un fantôme, avaient tous deux rapidement sauté à terre.

– Il y a cent francs pour chacun de vous, leur cria-t-il, et n'oubliez pas de boire à la santé des traîtres anglais et à la défaite de votre proconsul !

Il n'y avait plus de temps à perdre. Les chevaux encore très frais piaffaient d'impatience.

– Où devons-nous retrouver Hastings et Ffoulkes ? demanda Sir Percy en se penchant vers l'intérieur de la voiture.

– Au coin de la rue de Gigan, répondit Lord Tony, à deux cents mètres des barrières de la ville ; ils guetteront notre venue.

– Ffoulkes sera le postillon, répliqua Sir Percy en riant, et Hastings montera sur le siège à côté de moi. Vous verrez tout le long de la route les soldats se mettre au garde-à-vous pour saluer à son passage Carrier, le tout-puissant proconsul de Nantes. En vérité, jamais de ma vie je ne me suis autant amusé.

En disant ces mots, il fit claquer son fouet et les chevaux partirent au grand galop.

– Et maintenant, en avant pour Le Croisic et le *Day Dream !* soupira l'audacieux chevalier.

Et il ajouta avec une infinie tendresse :

– Et aussi pour retrouver Marguerite !

II

À l'intérieur de la voiture, épuisée, mais merveilleusement heureuse, Yvonne faisait de son mieux pour répondre aux mille questions que lui posait Lord Tony et lui raconter en détail leur fuite à travers les rues de Nantes.

– Ah ! mon chéri, comment vous exprimer ce que j'ai ressenti quand j'ai réalisé, grâce à quelques mots prononcés par lui, que c'était le noble Mouron Rouge qui m'emportait ainsi. À un certain moment, alors que nos poursuivants se rapprochaient de plus en plus, nous nous sommes cachés dans une maison vide tombant en ruine. Et là, dans une petite

chambre, Sir Percy m'a montré une quantité de vêtements en me disant : « C'est ma réserve, et puisque nous avons eu la chance de l'atteindre, nous allons pouvoir nous jouer de nos limiers ! » En disant ces mots, il me tendit des habits d'homme et, tandis que je m'en revêtais, lui-même avait disparu… et quand il revint, je ne le reconnus pas tout de suite. J'avais devant moi un homme contrefait, et qui parlait avec une voix terrible. J'eus vraiment peur un instant, mais il se mit à rire et je sus alors que c'était lui. Il m'expliqua ensuite le rôle que je devais jouer et j'ai fait de mon mieux pour suivre toutes ses instructions. Mais quelle angoisse, mon Dieu, lorsque nous dûmes affronter la foule ! Je crus que mon cœur allait cesser de battre et que nous allions être découverts. Imaginez, mon chéri…

Yvonne Dewhurst ne put achever sa phrase, car Lord Tony lui coupa la parole avec un baiser.